

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

« IT'S A FUN GAME THAT WORKS! »:
LA CONSTRUCTION DE LA LOI DE L'ATTRACTION DANS
THE SECRET DE RHONDA BYRNE

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
BÉATRICE GAUDET

MAI 2025

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.12-2023). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je suis reconnaissante envers :

- Ma directrice, Chantal Savoie, pour ses critiques éclairantes. Ce mémoire ne serait pas le même sans sa rigueur et sa perspicacité;
- Mes parents, Julie et Rolland, et ma sœur Laurence, pour leur amour et leur soutien;
- Charles-Éli, Marie-Hélène, Juliette, Camilia, Elizabeth, Florence, Marie, Marjorie, Bianca, Pierre, Joanne, Wylla, Simla, Brahim, Charles, Maya et Gabriel pour les soupers, les séances de rédaction, les randonnées, les fêtes;
- *The Secret*, qui m'a paradoxalement motivée chaque fois que je l'ai ouvert pour en déconstruire le discours de motivation.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	ii
TABLE DES MATIÈRES	iii
LISTE DES TABLEAUX.....	iv
RÉSUMÉ	v
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I. LA CONSTRUCTION DE LA LOI DE L'ATTRACTION COMME OUTIL	6
LE GENRE DU <i>SELF-HELP</i>	6
LE NEW AGE.....	8
UNE LECTURE ACCESSIBLE.....	10
LA RÉALITÉ DE LA LOI DE L'ATTRACTION	14
LA CRÉDIBILITÉ DES VOIX AUCTORIALES	17
LA NÉCESSITÉ DE CHANGER	24
CONCLUSION.....	28
CHAPITRE II. LA CONSTRUCTION DE LA SCIENTIFICITÉ DE LA LOI DE L'ATTRACTION	29
LES SIGNIFIANTS DE LA SCIENCE	30
UNE NOUVELLE SCIENCE.....	35
LA RELIGION	42
LA MÉTAPHYSIQUE	45
CONCLUSION.....	51
CHAPITRE III. LA CONSTRUCTION DES VALEURS DE LA LOI DE L'ATTRACTION ..	53
UNE MORALE BASÉE SUR LES ÉMOTIONS	53
UN TRAVAIL FACILE ET CONSTANT	57
LA DÉFINITION DU SUCCÈS	62
L'ENTOURAGE	68
CONCLUSION.....	75
CONCLUSION.....	78
LIMITES DE CETTE ÉTUDE.....	80
UNE THÉODICÉE POUR LE 21 ^E SIÈCLE	81
BIBLIOGRAPHIE.....	83

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 2.1 Les titres des expert.es du <i>Secret</i>	33
Tableau 2.2 Le scientisme de la loi de l'attraction	41
Tableau 2.3 L'intertextualité avec la Bible dans <i>The Secret</i>	44
Tableau 3. Le mythe de la toute-puissance des humain.es	51

RÉSUMÉ

Ce mémoire met en évidence la construction rhétorique de la loi de l'attraction dans le texte de développement personnel new age *The Secret* (2006) de Rhonda Byrne. L'autrice présente tout d'abord la loi de l'attraction comme étant un outil dont le lecteur et la lectrice doivent se saisir immédiatement en facilitant l'appropriation, en cherchant à les convaincre de la crédibilité des voix autoriales et en leur montrant la nécessité de changer immédiatement. L'autrice fait ensuite voir la loi de l'attraction comme étant un principe scientifique en évoquant les éléments les plus visibles de la science sans toutefois interagir avec leur référent, resémantisant ainsi la science comme étant tout simplement une recherche de vérité. Elle mélange les affirmations scientistes et les références à la Bible pour élaborer une cosmogonie scientiste dans laquelle les êtres humains prennent la place du Dieu chrétien. Enfin, elle consolide un système de valeurs dont les conceptions de la morale, du travail, du succès et du monde social sont celles du néolibéralisme. Chaque individu doit suivre ses émotions positives sans se préoccuper de leur moralité, travailler constamment tout en envisageant le travail comme facile, connaître le succès en atteignant des buts matériels et souscrire à une vision méritocratique de la société. Au terme de ce mémoire, il est possible de voir toute la gamme de stratégies discursives mises en place par l'autrice.

Mots-clés : Rhonda Byrne, littérature de développement personnel, constructionnisme social, rhétorique, sociocritique, new age, manifestation, pensée positive, loi de l'attraction, positivité toxique, scientisme, néolibéralisme, *The Secret*.

Ce thème ne fait-il pas partie de l'injonction par laquelle on suscite le discours? N'est-ce pas pour inciter à en parler, et à toujours recommencer à en parler, qu'on le fait miroiter, à la limite extérieure de tout discours actuel, comme le secret qu'il est indispensable de débusquer, une chose abusivement réduite au mutisme, et qu'il est à la fois difficile et nécessaire, dangereux et précieux de dire?

MICHEL FOUCAULT

INTRODUCTION

Le vin est objectivement bon, et en même temps, la bonté du vin est un mythe.

ROLAND BARTHES

Dans la maison où j'ai grandi, la bibliothèque familiale était remplie de livres de développement personnel : *The Power of Now* (1997) d'Eckhart Tolle, *All I Really Need to Know I Learned in Kindergarten* (1986) de Robert Fulghum, *Vivre, c'est vendre* (1975) de Jean-Marc Chaput, *Demandez et vous recevrez* (2002) de Pierre Morency, et même une édition datant de 1938 de *Comment se faire des amis* de Dale Carnegie, dont la reliure de colle ne réussissait plus à retenir les épaisses feuilles de papier jauni. Mon préféré était celui de Pierre Morency, un motivateur québécois « alliant sa formation de physicien à une curiosité insatiable¹ ». Grâce au principe de la loi de l'attraction exposé dans son texte, j'allais attirer à moi tous les objets de mes désirs, à commencer par un chien. Deux mois de visualisation (et de supplications) plus tard, j'ai convaincu mes parents d'adopter un Yorkshire caramel, gris et noir, pareil en tout point à celui de la photo que j'avais collée sur la porte de ma garde-robe, jusqu'au bout de langue rose sortant de sa gueule comme s'il était légèrement débile. J'étais convaincue. J'ai eu envie, pour le mémoire, de retourner dans les textes de développement personnel, d'observer comment ils fonctionnent, comment ils m'ont « eue », de mieux comprendre l'intérêt que j'y ai trouvé.

Le genre de la littérature dite de développement personnel, qui tire ses origines dans l'éthique protestante du travail sur soi², existe depuis environ deux siècles. Le plus récent sous-genre de cette littérature allie ésotérisme new age et conseils pour mieux vivre et atteindre ses buts. On peut décrire le new age comme étant un mouvement spirituel non-institutionnel combinant des éléments du christianisme, des religions orientales, de la physique quantique et de la psychologie positive³. Au cœur de ce mouvement se trouvent une vision holistique du monde favorisant la croissance

¹ Pierre Morency, *Demandez et vous recevrez*, Montréal, Transcontinental, 2002, quatrième de couverture.

² Eva Illouz, *Oprah Winfrey and the Glamour of Misery. An Essay on Popular Culture*, New York, Columbia University Press, 2003, p. 135.

³ Guy Redden, « *The Secret*, Cultural Property and the Construction of the Spiritual Commodity », *Cultural Studies Review*, vol. 18, n° 2, 2012, p. 57.

personnelle, ainsi qu'une critique de l'Occident et du rationalisme qui lui serait rattaché. Le new age s'appuie sur une conception du monde selon laquelle il serait possible de créer sa propre réalité, ce que la théologienne Marianna Shapiro envisage comme étant « more than etiology, namely a spiritual explanation [of our current circumstances], but also *ethics*⁴ », c'est-à-dire une marche à suivre pour mener une vie plus morale. Le best-seller mondial *The Secret* (2006) de l'autrice australienne Rhonda Byrne, s'applique à convaincre son lectorat d'adopter la « loi de l'attraction » (le fameux « secret » du titre), un concept selon lequel on peut attirer à soi ce qui fait l'objet de ses désirs en contrôlant ses pensées. Au sein du vaste ensemble de la littérature de développement personnel, *The Secret* s'est imposé comme corpus d'étude en raison de son immense popularité : ce best-seller s'est vendu à plus de 30 millions d'exemplaires et a été traduit en 50 langues. Son succès atteste de la façon dont il a su s'inscrire dans la *doxa* des sociétés occidentales, notamment états-uniennes et canadiennes. De nombreuses études ont été réalisées sur le new age en général, mais encore très peu sur ce texte en particulier⁵ qui, sans mobiliser de nouvelles stratégies rhétoriques, se démarque quant à leur radicalisation et par leur adaptation au contexte socio-économique du tournant du 21^e siècle. *The Secret* étant l'adaptation du DVD éponyme sorti plus tôt la même année, on y retrouve les propos, les avis et les suggestions des collaborateurs de l'autrice (elleux aussi des expert.es de développement personnel new age) qui reprennent et étayent ses arguments.

Dans ce mémoire, nous analyserons les stratégies d'écriture employées par l'autrice pour transmettre le « secret » et dégagerons le système de valeurs qu'elles contribuent à soutenir et dont la mise en place tend à convaincre le lectorat de souscrire à sa vision du monde. Ce mémoire se penchera plus particulièrement sur la façon dont le texte puise dans les registres de l'expérience personnelle, de l'histoire, de la science et de la religion pour convaincre en cherchant à valider l'efficacité d'une certaine façon d'agir, ainsi que sur les modalités qui permettent d'en camoufler les contradictions. Nous tenterons de comprendre comment un discours pseudoscientifique qui ne

⁴ Marianna Ruah-Midbar Shapiro, « 'It's a game everybody's already playing': The creating-our-reality motif between secularization and spiritualization in contemporary western popular spirituality », *Journal for the Study of Religions and Ideologies*, vol. 17, n° 51, 2018, p. 129.

⁵ Voir Serena Dawn Hashimoto, « Prophetic performatives: the New Age's pending efficacy through self-prophecy », *Culture and Religion*, vol. 19, n° 2, 2018 et Guy Redden, « The Secret, Cultural Property and the Construction of the Spiritual Commodity », *loc. cit.* pour des études sur *The Secret*.

soit affilié à aucune religion peut s'ériger en une philosophie de vie qui régulerait les comportements du lectorat.

Pour ce faire, nous adoptons une posture qui s'apparente à celle de Nathalie Heinich lorsqu'elle affirme qu'

il ne s'agit pas de dévoiler ou de dénoncer la légende de l'artiste maudit [ici, de la loi de l'attraction] véhiculée par le sens commun, mais de mettre en évidence la richesse, la complexité et la cohérence des représentations qui s'y jouent, en dépit – et peut-être grâce à – leur peu de consistance en regard des faits attestés par la science historique [ou par la science tout court, nous pourrions ajouter].⁶

Cette approche relève du constructionnisme social tel que le présente le chercheur en sciences de la communication Jonathan Potter dans son panorama *Representing Reality : Discourse, Rhetoric and Social Construction* (1996). Il cite l'essai *The Social Construction of Reality* (1966) des sociologues Peter L. Berger et Thomas Luckmann comme ayant marqué le constructionnisme. À l'instar des deux chercheurs, nous nous intéresserons à « whatever passes for 'knowledge' in a society [ou dans un texte], regardless of the ultimate validity or invalidity (by whatever criteria) of such 'knowledge'⁷ ». Le constructionnisme social s'inscrit dans plusieurs cadres théoriques : dans la sociologie de la connaissance scientifique (qui se penche sur la rhétorique des textes scientifiques), dans l'ethnométhodologie et l'analyse conversationnelle (qui tentent de comprendre comment les gens négocient du sens en interagissant), ainsi que dans la sémiologie, le post-structuralisme et la déconstruction (qui ont montré que les faits sont moins inchangants, objectifs et empiriques que construits, situés et glissants). Cette approche rhétorique sera utilisée à travers toute cette étude pour retracer comment l'autrice articule la loi de l'attraction comme étant valide.

La sémiologie sera également mise à contribution, avec la grille d'analyse du mythe du critique Roland Barthes, pour mettre à nu la structure des associations que l'autrice tente de faire passer pour naturelles. Nous aurons par ailleurs recours à la sociocritique, dans la perspective de dévoiler comment l'autrice « se sert [...] des axiologies, des débats sociodiscursifs, des métaphores figées, des évidences, des manières conjoncturelles de raconter qui prévalent dans le discours social

⁶ Nathalie Heinich, *Ce que l'art fait à la sociologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1998, p. 35. C'est toujours nous qui soulignons en gras.

⁷ In Jonathan Potter, *Representing Reality : Discourse, Rhetoric and Social Construction*, Londres, Sage Publications, 1996, p. 12.

contemporain⁸ » pour étayer ses arguments. Enfin, nous emploierons tout au long de l'analyse les méthodes de la lecture attentive (le *close reading*) afin de dégager le système de représentations contenu dans les mots, les tournures de phrase et les figures de style du texte.

Notre étude se concentre sur l'analyse textuelle et laisse de côté l'étude de la réception. Nous sommes d'avis, comme les critiques littéraires Pierre Popovic et Claude Duchet, que la ligne entre un texte et le discours ambiant est une frontière poreuse⁹. Sans en être le reflet fidèle, tout texte est une réponse à un contexte social donné, de la même façon qu'en rhétorique, tout discours est envisagé comme s'opposant à d'autres discours, le plus souvent implicites¹⁰. Nous nous servirons de la *doxa* (le « untheorized common sense of a culture¹¹ ») pour chercher à mettre au jour les implications, les contradictions et les non-dits du discours de l'autrice, en essayant le plus possible de les ancrer dans les structures de sens qu'elle construit elle-même¹². Nous serons ainsi en mesure de pousser ses affirmations jusqu'à leur conclusion logique, et de révéler le système de connotations qu'elle élabore.

Pour comprendre comment l'autrice arrive à produire une description « factuelle » de la loi de l'attraction, nous avons cerné trois stratégies prédominantes qui permettent cette construction, auxquelles chacun des trois chapitres est consacré. Le premier chapitre se penche sur la construction de la loi de l'attraction en tant qu'outil. Nous observerons la manière dont l'autrice élabore le texte pour qu'il soit accessible, pour que la loi de l'attraction apparaisse comme un concept réel, pour que les voix auctoriales soient crédibles et pour que le changement de la vie de la lectrice¹³ ait l'air impératif et inévitable. Quelles stratégies l'autrice met-elle en place pour

⁸ Pierre Popovic, « Le différend des cultures et des savoirs dans l'incipit de *Bonheur d'occasion* », dans Marie-Andrée Beaudet (dir.), *Bonheur d'occasion au pluriel. Lectures et approches critiques*, Montréal, Nota bene, 1999, p. 33.

⁹ *Ibid.*, p. 17; Claude Duchet. « Pour une sociocritique ou variations sur un incipit », *Littérature 1*, 1971, p. 6.

¹⁰ Olivier Reboul, *Introduction à la rhétorique. Théorie et pratique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1995 [1991], p. 8.

¹¹ Jonathan Potter, *Representing Reality, op. cit.*, p. 72.

¹² Même si la *doxa* est beaucoup plus large que notre interprétation individuelle, nous reconnaissons que ces liens ne sauraient être séparés de notre subjectivité, des connotations que nous avons bien voulu activer dans certaines références. Cela étant dit, sans vouloir affirmer que notre position est universelle, nous pourrions argumenter qu'en tant que membre de la culture et de l'époque du lectorat-cible de l'autrice (à une frontière géographique et à une vingtaine d'années près), nous baignons dans la *doxa* à laquelle elle fait référence.

¹³ Lorsque nous faisons référence au lecteur et à la lectrice, nous employons le féminin singulier, dans le simple but d'alléger le texte. Ce n'est pas un commentaire sur le lectorat visé ou réel du *Secret* : rien n'indique qu'il s'adresse à un genre plutôt qu'à un autre, ou qu'il ait été lu par plus de femmes que d'hommes. Nous employons la forme épiciène « lectorat » lorsqu'il est possible de le faire, c'est-à-dire lorsque nous faisons référence à l'ensemble des lecteurs et lectrices.

donner envie au lectorat d'appliquer les principes qu'elle expose? Le deuxième chapitre porte sur la construction de la loi de l'attraction en tant que science. Nous décortiquerons le recours à la science dans la légitimation de la loi de l'attraction, ainsi que les implications du mélange de références scientifiques et de références religieuses, notamment bibliques. Comment l'autrice réconcilie-t-elle ces registres, et que nous dit cette réconciliation de sa conception des êtres humains? Enfin, le troisième chapitre a pour sujet la construction du système de valeurs du texte comme étant celui qu'il faut adopter pour vivre une bonne vie. Nous expliciterons l'éthique de l'autrice en ce qui a trait à la morale, au travail, au succès et aux relations personnelles. Quelles sont les implications de sa vision de la « bonne vie »? Peut-on les associer à une tendance idéologique contemporaine? Au terme de ce mémoire, il sera possible de voir toute la gamme de stratégies discursives mises en place par l'autrice pour créer une vision du monde relativement cohérente.

CHAPITRE I

LA CONSTRUCTION DE LA LOI DE L'ATTRACTION COMME OUTIL

Heaven helps those who help themselves.

SAMUEL SMILES

It sounds like every religion and every diet.

MICHAEL HOBBS

Ce chapitre sera l'occasion d'observer comment l'autrice construit le « secret » comme étant une méthode fiable et efficace pour atteindre le succès. Nous débuterons par présenter les deux grands répertoires de références dans lesquels s'inscrit *The Secret* : le genre du *self-help* et le mouvement new age. Ensuite, nous déploierons notre analyse en quatre sections. Nous analyserons la mise en forme du texte en tant que telle dans ses caractéristiques linguistiques, dans sa mise en page et dans les exercices pratiques que l'autrice propose pour en appliquer les principes. Comment l'autrice choisit-elle d'organiser son texte pour en faciliter l'appropriation par le lectorat? Que disent les choix linguistiques, typographiques et l'inclusion d'exercices pratiques sur le type de lecture préconisé par l'autrice? La deuxième section portera sur l'élaboration de la « réalité » de la loi de l'attraction. Quelles stratégies discursives l'autrice emploie-t-elle pour convaincre le lectorat qu'elle n'a pas inventé le « secret »? La troisième section aura pour sujet la manière dont l'autrice et les voix autoriales construisent leur éthos d'expert.es altruistes et dignes de confiance. Qu'est-ce qui, selon les expert.es, donne de la légitimité aux propos qu'ils tiennent concernant la loi de l'attraction? Enfin, nous observerons dans la quatrième section comment l'autrice interpelle la lectrice et tente de la convaincre d'entreprendre de changer sa vie.

Le genre du *self-help*

La folkloriste Sandra Dolby donne la définition suivante du genre de la littérature de développement personnel : « Self-help books are books of popular nonfiction written with the aim of enlightening readers about some of the negative effects of our culture and worldview and

suggesting new attitudes and practices that might lead them to more satisfying and more effective lives¹⁴ ». La pierre angulaire de ce genre d'ouvrages pratiques est la mise en œuvre d'un changement dans toutes les sphères de la vie¹⁵. Les textes faisant partie de cette catégorie portent sur des sujets variés¹⁶ : la spiritualité, la santé, l'apparence physique, le sexe, l'amour, la famille, les relations personnelles, la communication, le travail, l'argent, etc. *The Secret*, par exemple, est étiqueté comme appartenant à la catégorie « Body, Mind and Spirit » sur la quatrième de couverture, et comporte des chapitres sur l'argent, sur la santé, sur les relations personnelles et sur les affaires mondiales. La variété des domaines couverts par les auteur.ices de ces textes, leur penchant pour les conseils à saveur thérapeutique et leur mission autoproclamée de vulgarisation scientifique a valu le nom fourre-tout de « psycho-pop » à leurs oeuvres dans le langage courant.

Ce genre d'ouvrages aurait environ deux siècles. Il trouverait sa source dans l'éthique protestante du travail sur soi et dans la présence effacée du gouvernement à l'époque des colonies états-uniennes¹⁷. Le sociologue Max Weber déploie dans son essai *The Protestant Ethic* le rôle qu'a joué la doctrine de la prédestination – qui est au cœur du protestantisme calviniste – dans l'éthique du travail des premiers colons. Les calvinistes croient qu'il faut constamment sonder son âme pour y trouver des signes de péché, de laxisme et de complaisance, mais qu'on ne peut en fin de compte rien faire pour renverser la décision de Dieu de lui accorder le salut ou non. Les calvinistes valorisent donc le travail acharné, qui peut être tour à tour être une punition, une façon de rester dans le droit chemin ou, si l'on réussit à s'enrichir, un indice que l'on fait partie des élu.es dont l'âme a été sauvée¹⁸. Les croyances religieuses des premiers colons auraient donc créé un terreau fertile pour une vision positive du travail sur soi. L'intellectuel états-unien Benjamin Franklin est identifié comme étant le précurseur de la littérature de développement personnel avec son essai *The Way to Wealth* (1758) ainsi que ses journaux intimes, dans lesquels il décrit sa routine et les principes moraux selon lesquels il mène sa vie¹⁹. Le texte fondateur du genre est cependant *Self-*

¹⁴ Sandra Dolby, *Self-Help Books. Why Americans Keep Reading Them*, Champaign, University of Illinois Press, 2005, p. 38.

¹⁵ Nicolas Marquis, *Du bien-être au marché du malaise. La société du développement personnel*, Paris, Presses Universitaires de France, 2014, p. 72.

¹⁶ Vanina Papalini, « Self-Help et bien-être: la prescription dans la culture de masse », *Questions de communication*, vol. 22, 2012, p. 302.

¹⁷ Eva Illouz, *Oprah Winfrey and the Glamour of Misery*, op. cit., p. 135.

¹⁸ Max Weber, *The Protestant Ethic and the 'Spirit' of Capitalism and Other Writings*, New York, Penguin Books, 2002 [1905], p. X.

¹⁹ Erik Mygind Du Plessis, « Hjælp til selvcensur », *Sociologisk Forskning*, vol. 53, n° 1, 2016, p. 55.

Help (1859) de l'homme politique britannique Samuel Smiles, dans lequel il avance que le développement de la société repose sur l'autonomie des individus²⁰. Quoique ce genre soit associé aux valeurs d'indépendance et de débrouillardise chères à la société états-unienne, des textes appartenant au développement personnel sont aujourd'hui publiés partout dans le monde.

Le new age

La sous-catégorie de développement personnel à laquelle appartient *The Secret* est celle du new age. Il est difficile d'en donner une définition précise, puisqu'on pourrait dire à la suite du théologien Wouter Hanegraaff que c'est un mouvement religieux plutôt qu'une religion à proprement parler²¹. Le new age n'est pas régi par une Église ou par une institution sociale centralisée²², il ne promeut aucune doctrine rigide²³, ses adeptes sont plus ou moins conscients d'en faire partie, et la plupart d'entre eux ne réclament pas ce titre pour désigner leurs croyances²⁴. Un mouvement aussi décentralisé permet un grand éclectisme : « Person A might practice Zen Buddhism, consult a Tarot card reader, and be studying Native American wisdom. Person B might be an astrologer who also studies the Christian-based 'Course in Miracles' and is planning [on] attending a workshop on witchcraft²⁵ », rapporte le sociologue Jon Bloch. En général, les adeptes du new age combinent des éléments du christianisme, des religions orientales, de la physique quantique et de la psychologie positive pour former leur système de croyances et de pratiques²⁶.

Comme ce mouvement a pris de l'ampleur dans le contexte de la laïcisation aux États-Unis après la Deuxième Guerre mondiale²⁷, ses initiés l'envisagent souvent comme étant un mouvement alternatif²⁸, c'est-à-dire caractérisé par un rejet de la religion institutionnalisée – perçue comme

²⁰ Peter W. Sinnema, « Introduction », dans Samuel Smiles, *Self-Help*, Oxford, Oxford University Press, 2002 [1859].

²¹ Wouter Hanegraaff, « New Age Religion and Secularization », *Numen*, vol. 74, n° 3, 2000, p. 296.

²² Guy Redden, « The New Agents: Personal transfiguration and radical privatization in New Age self-help », *Journal of Consumer Culture*, vol. 2, n° 1, 2002, p. 34.

²³ Wendy Simonds, *Women and Self-Help Culture. Reading between the Lines*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1992, p. 72.

²⁴ Wouter Hanegraaff, *New Age Religion and Western Culture. Esotericism in the Mirror of Secular Thought*, Leiden, Brill, 1996, p. 17.

²⁵ In Guy Redden, « The New Agents », *loc. cit.*, p. 34.

²⁶ Guy Redden, « *The Secret*, Cultural Property and the Construction of the Spiritual Commodity », *loc. cit.*, p. 57.

²⁷ Olav Hammer, *Claiming Knowledge. Strategies of Epistemology from Theosophy to the New Age*, Leiden, Brill, 2004, p. 73.

²⁸ Guy Redden, « *The Secret* », *loc. cit.*, p. 54.

dogmatique et limitante – et par une ouverture à différentes conceptions du sacré²⁹. Iels ont tendance à se décrire comme des personnes *spirituelles* plutôt que comme des adeptes du new age. Le chercheur en études culturelles Guy Redden a tout de même réussi à cerner les principales caractéristiques de ce mouvement, qui sont

a holistic, vitalistic view of creation, in which all beings and things are seen as interrelated; belief in the epistemological superiority of intuition over rationality, and of the inner authentic ‘higher’ self over the outer socialised or ‘lower’ self; the ideas that the individual, when liberated, determines his or her reality and that human consciousness has greater causal power than is often assumed by materialists; and the assumption that creation and consciousness are capable of evolving.³⁰

Le new age a des racines occidentales beaucoup plus profondes qu’on peut le penser au vu de la fréquence à laquelle ses adeptes attribuent leurs croyances à l’Orient. Ce mouvement aurait en effet sa source dans la longue tradition d’ésotérisme laïque occidental débutant avec Emanuel Swedenborg vers 1760 et Anton Mesmer dès 1780, dont les idées ont donné naissance aux mouvements de la Mind Cure (vers 1850), du New Thought (vers 1900), et ensuite du new age (depuis les années 1950)³¹. C’est Swedenborg qui évoque l’idée d’une frontière poreuse entre le paradis et la terre, entre le divin et l’humain³². Mesmer présente quant à lui l’idée d’un fluide à la fois matériel et spirituel qu’on peut contrôler pour guérir les maladies³³. Plus tard, la Mind Cure fait la promotion de l’élimination des pensées négatives pour recouvrer la santé³⁴, tandis que les expert.es du New Thought proposent de se débarrasser des pensées négatives pour obtenir le succès et la richesse³⁵. C’est au sein de cette mouvance que l’auteur William Atkinson mentionne le premier le terme de la loi de l’attraction, dans son texte *Thought Vibration or the Law of Attraction in the Thought World*, paru en 1906³⁶. Les idées contenues dans *The Secret* s’apparentent

²⁹ Jane Iwamura, *Virtual Orientalism. Asian Religions and American Popular Culture*, New York, Oxford University Press, 2011, p. 15.

³⁰ Guy Redden, « *The Secret* », *loc. cit.*, p. 55.

³¹ Olav Hammer, *Claiming Knowledge*, *op. cit.*, p. 73.

³² Catherine L. Albanese, « The Magical Staff: Quantum Healing in the New Age », dans J. R. Lewis & J. G. Melton (dir.), *Perspectives on the New Age*, Albany, State University of New York Press, 1992, p. 71.

³³ *Ibid.*, p. 70; Wouter Hanegraaff, *New Age Religion and Western Culture*, *op. cit.*, p. 430.

³⁴ Gail Harley, « Paradigms of New Thought promote the New Age », dans J. R. Lewis (dir.), *The Encyclopedic Sourcebook of New Age Religions*, Amherst, Prometheus Books, 2004, p. 65; Wouter Hanegraaff, *New Age Religion and Western Culture*, *op. cit.*, p. 485.

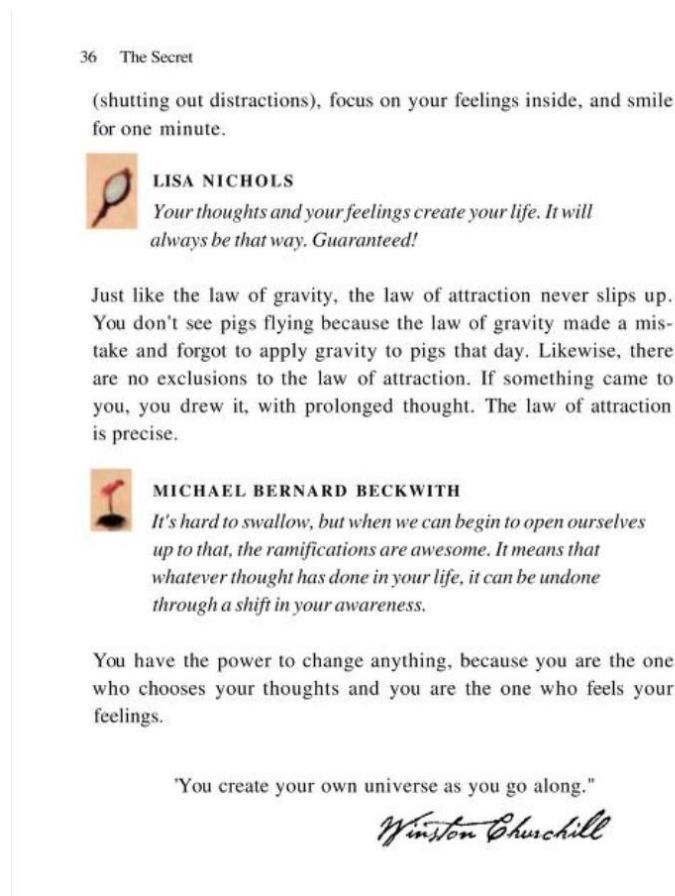
³⁵ *Ibid.*, p. 488; Barbara Ehrenreich, *Bright-Sided. How the Relentless Promotion of Positive Thinking Has Undermined America*, New York, Metropolitan Books, 2009, p. 88.

³⁶ Guy Redden, « *The Secret* », *loc. cit.*, p. 59.

clairement à celles du New Thought; le texte de Rhonda Byrne est d'ailleurs classé comme appartenant à ce mouvement sur Wikipédia³⁷.

Une lecture accessible

Nous verrons maintenant comment l'auteur rend le texte facile à lire. La page 36 représente bien la façon dont le texte est mis en page :



Les mêmes idées sont reformulées par plusieurs expert.es de manières différentes, que l'auteur explique ensuite dans ses mots à elle avant de les illustrer à l'aide d'une citation d'un homme connu (en l'occurrence, Winston Churchill). La mise en page ressemble à celle d'un site web, avec des paragraphes très courts, clairement délimités par de larges interlignes, des icônes pour identifier les expert.es lors de leurs prises de parole, des citations en retrait, et une alternance entre une police romaine et des italiques. Le rythme est aussi celui d'internet (ou bien de la télévision) : une idée

³⁷ Wikipedia, « The Secret (Byrne Book) », en ligne, [https://en.wikipedia.org/wiki/The_Secret_\(2006_film\)](https://en.wikipedia.org/wiki/The_Secret_(2006_film)), consulté le 25 octobre 2021.

est exprimée par une personne, et on passe à la personne suivante, dans un enchaînement rapide de plans. Les chapitres ont entre dix et vingt pages et les marges sont toujours généreuses. Le fait qu'il y ait peu de texte par page et peu de pages par chapitre crée un effet de gratification rapide : à peine a-t-on commencé la lecture qu'on en est déjà au prochain paragraphe, à la prochaine page, au prochain chapitre. Si la lectrice n'a pas été attentive, l'autrice lui rappelle à la fin de chaque chapitre ce qui mérite d'être retenu à l'aide d'une liste à puces résumant les points importants. L'autrice crée une expérience de lecture qui n'est par conséquent pas immersive (le rythme est trop rapide pour « plonger » ou pour se « perdre » dans le texte), mais hautement dynamique.

Les interventions des expert.es présentées dans l'ouvrage sont une transcription de leurs paroles dans le documentaire éponyme qui est sorti la même année. L'origine orale des propos contribue à faire en sorte que les expert.es s'expriment avec des phrases courtes qui marquent les esprits, qu'on appelle dans le jargon anglophone des *soundbites*. L'intervention suivante de l'expert Bob Proctor en est un bon exemple : « Wherever you are – India, Australia, New Zealand, Stockholm, London, Toronto, Montreal, or New York – we're all working with one power. One Law. It's attraction!³⁸ ». Sa langue est simple et engageante; elle adopte le style elliptique et le rythme propres à la langue parlée. Toutefois, l'oralité s'étend aussi aux propos de l'autrice, rédigés expressément pour la version écrite du *Secret*. Les traits typiques du registre oral que l'on retrouve dans sa narration sont :

- les élisions (*doesn't, wasn't, you're*);
- le vocabulaire ordinaire (les mots « thing » et « something » apparaissent respectivement 52 et 55 fois dans un texte de moins de 200 pages);
- le vocabulaire familier (« that is complete balderdash », p. 59; « use [your feelings] to turbo-charge what you want in your life », p. 35);
- les marqueurs déictiques (« Now here is where you can harness your feelings », p. 35);
- les mots-phrases (« Wrong! », p. 118);
- la typographie expressive, comme les points d'exclamation (« The Genie assumes that everything you think about, you want! That everything you speak about, you want! That everything you act upon is what you want! », p. 46);

³⁸ Rhonda Byrne, *The Secret*, New York, Atria Books, 2006. p. 3. Les références seront désormais entre parenthèses dans le corps du texte.

- les majuscules pour marquer l'accentuation (« The shortcut to anything you want in your life is to BE and FEEL happy now! », p. 100).

L'oralité est par conséquent une qualité de la langue que l'autrice favorise dans l'ensemble du texte, et non pas seulement dans les interventions des expert.es. Ces choix stylistiques donnent l'impression que l'autrice cherche à expliquer le fonctionnement de la loi de l'attraction de la manière la plus claire et la plus accessible qui soit.

La répétition est un des procédés qui sature le texte, comme dans le paragraphe suivant :

Whether we realize it or not, we are thinking most of the time. If you are speaking or listening to someone, you are thinking. If you are reading the newspaper or watching television, you are thinking. When you recall memories from your past, you are thinking. When you are considering something in your future, you are thinking. When you are driving, you are thinking. When you are getting ready in the morning, you are thinking. (p. 16)

Ce que le texte perd en style à cause de ces répétitions monotones, il le gagne en facilité de compréhension, puisque la lecture demande un effort cognitif moins grand que si chaque phrase contenait une idée originale. L'autrice enfonce le clou en répétant la même idée sous toutes ses variations. La plus grande redondance dans le texte est celle qui a trait au fonctionnement du « secret » : son principe est expliqué au moins une fois par page.

Dans l'avant-propos, l'autrice annonce qu'elle partagera dans les pages qui suivent « all of the easy paths, tips, and shortcuts that I have learned so that you can live the life of your dreams » (p. xii). La mention de « trucs » et de raccourcis sans efforts donne l'impression que le texte constitue une sorte de condensé pratique des recherches de l'autrice. L'idée du résumé est aussi présente lorsque celle-ci fait référence à de grands hommes ayant marqué l'histoire, à des textes sacrés³⁹, à des ouvrages qui l'ont inspirée⁴⁰, ou encore dans l'illustration représentant une énorme pile de livres au début du chapitre s'intitulant « The Secret Made Simple » (p. 27). *The Secret* serait donc un rapport succinct de ce que l'autrice a appris. Elle tient pour acquis que la lectrice n'a pas le temps de se consacrer à des lectures exhaustives, et ferait cette synthèse dans une sorte d'urgence à l'aider à changer sa vie dans l'immédiat.

³⁹ Voir la citation à la p. 16 du présent mémoire.

⁴⁰ Elle fait notamment référence à *The Millionaires of the Bible* (1977) de Catherine Ponder, *The Master Key System* (1912) de Charles Haanel, *The Science of Getting Rich* (1910) de Wallace Wattles.

Pour résumer leurs propos, les voix auctoriales utilisent souvent des devises⁴¹ : « [i]f you see it in your mind, you're going to hold it in your hand » (p. 9), « like attracts like » (p. 157), « remember to remember » (p. 171) ou encore « thoughts become things » (p. 9). Ce sont des figures de style – respectivement trois parallélismes et une paronomase – dont le jeu sur la forme et le son rend le contenu du texte plus mémorable, à la fois au sens de « marquant » et de « facile à retenir ». Les devises sont comme des points d'ancrage dans le texte, que la lectrice peut souligner ou noter dans un carnet pour se remémorer des passages-clés du texte.

À certains endroits dans le texte, l'autrice demande directement à la lectrice de faire un exercice lui permettant de mettre en pratique la loi de l'attraction. En voici quelques-uns :

- « What do you really want? Sit down and write it out on a piece of paper. Write it in the present tense. You might begin by writing, 'I am so happy and grateful now that...' And then explain how you want your life to be, in every area » (p. 47)
- « Make a list of some ['things that can change your feelings in a snap'] to have up your sleeve » (p. 37)
- « [A]t the end of every day, before you go to sleep, [...] think through the events of the day. If any events or moments did not go the way you wanted, replay them in your mind in a way that thrills you » (p. 73)
- « [S]tart with something small, like a cup of coffee. Make it your intention to attract a cup of coffee today » (p. 64)

Toutes ces injonctions contiennent un verbe à l'impératif, et l'autrice propose à la lectrice de les mettre en pratique tout de suite (ou alors le soir-même). Ces exercices lui demandent de « sortir » du texte, et de le faire exister en dehors de la lecture : elle doit rédiger des listes, dédier un moment précis de sa journée à la visualisation, ou accomplir un défi en particulier. Dans le premier exercice, l'autrice laisse même un espace vide avec les points de suspension pour que la lectrice complète la phrase avec ses désirs pendant la lecture. Lorsque l'autrice précise qu'elle veut que la lectrice se fixe d'abord un but réaliste dans le dernier exercice, cela suggère qu'elle ne souhaite pas lui mettre de pression, qu'elle veut seulement que la lectrice fasse l'essai de la technique qu'elle propose. Ainsi, l'autrice décortique en étapes simples la mise en application des principes afin que la lectrice entreprenne dès aujourd'hui d'apporter des changements dans sa vie.

⁴¹ Sandra Dolby, *Self-Help Books*, *op. cit.*, p. 135.

En somme, l'écriture de l'autrice reprend les codes de la vulgarisation et se prête à l'appropriation rapide du texte par la lectrice⁴². L'autrice suppose que cette dernière n'a pas envie de se compliquer la tâche avec un style exigeant nécessitant beaucoup de réflexion pour être décodé, ou encore avec un style universitaire demandant une familiarité avec une écriture soutenue. L'autrice écrit pour une lectrice à la recherche de « pépites » d'information à retenir et d'exercices à faire⁴³. La critique littéraire Louise Rosenblatt écrit que les personnes qui approchent le texte avec cette attitude « are motivated mainly by a search for something to 'carry away'⁴⁴ ». Leur but n'est pas d'avoir une expérience de lecture plaisante et stimulante, mais d'apprendre vite et que ce savoir soit applicable, ce qui en ferait une « transaction efférente⁴⁵ ». En adaptant ses explications au plus grand nombre, l'autrice renforce son message que la loi de l'attraction est un outil à la disposition de tous, et dont il faut se saisir sans plus attendre.

La réalité de la loi de l'attraction

Pour convaincre le lectorat que le « secret » existe réellement, l'autrice doit construire ce que Jonathan Potter appelle sa « out-there-ness⁴⁶ » : l'idée que le « secret » existe indépendamment de la perception de l'autrice⁴⁷. Cette idée est présente dès le paratexte du *Secret*. La facture visuelle des best-sellers est particulièrement évocatrice, car ce sont des œuvres qui dépendent en grande partie de leur capacité à attirer l'attention du lectorat pour susciter le désir d'achat. Dans le cas du *Secret*, le parchemin qui compose l'arrière-plan de la couverture est jauni par le temps, bruni par l'usure, déteint par des gouttes d'eau, noirci par le feu. Des faisceaux de lumière blanche irradient du sceau de cire rouge qui figure de manière proéminente autour du « S » du titre. Une écriture manuscrite sur palimpseste est combinée à des croquis de sphères et de galaxies. La couverture reprend ainsi le lexique visuel de la lettre ancienne sur parchemin. Une lettre est le plus souvent unique : un parchemin, s'il peut être recopié, demeure destiné à une distribution restreinte. Les lettres écrites à la plume sur la couverture sont à l'encre blanche, comme si c'était une encre

⁴² Nicolas Marquis, *Du bien-être au marché du malaise*, op. cit., p. 98.

⁴³ Vanina Papalini, « Self-Help et bien-être », loc. cit., p. 313; voir aussi l'étude de la réception de Paul Lichterman, « Self-help reading as thin culture », *Media, Culture & Society*, vol. 14, n° 3, 1992, p. 430.

⁴⁴ In Eva Illouz, *Saving the Modern Soul. Therapy, Emotions, and the Culture of Self-Help*, Berkeley, University of California Press, 2008, p. 75.

⁴⁵ Le mot « efférent » provient du latin *effere*, « porter dehors ». *Centre national de ressources textuelles et lexicales*, « efférent », en ligne, <https://www.cnrtl.fr/definition/eff%C3%A9rent>, page consultée le 4 mai 2024.

⁴⁶ On pourrait traduire cette expression par « le fait d'être 'là-bas' ».

⁴⁷ Jonathan Potter, *Representing Reality*, op. cit., p. 150.

invisible ne pouvant être perçue qu'en exposant le manuscrit à la lumière d'une flamme. La police et la couleur choisie évoquent les stratégies utilisées pour tenir une correspondance secrète.

L'usure du manuscrit donne en outre l'impression qu'il serait passé entre beaucoup de mains, qui l'auraient précieusement conservé, sans quoi il n'aurait pas survécu au passage du temps. Cet intertexte évoque les manuscrits de la Renaissance⁴⁸, comme si l'autrice avait fouillé dans les documents de Léonard de Vinci pour s'inspirer de ses croquis. Le texte aurait été modifié par des réécritures (le palimpseste) et les éléments (les coins brunis par le feu, les gouttes d'eau). Le sceau de cire indique aussi que c'est un document important : sa couleur d'un rouge profond et les fioritures du tampon lui donnent un air noble. Le geste de sceller une lettre implique également de cibler un destinataire et de limiter la circulation. L'écriture en palimpseste sous-entend que plusieurs de ses différents propriétaires ont utilisé le texte comme outil de travail (il les a poussés à écrire), ou alors qu'il a stimulé des échanges intellectuels (ils et elles se sont écrit des lettres).

La couverture rappelle en outre les traités d'alchimie, gardés « secret ». L'alchimie tient des sciences occultes, de l'« [e]nsemble des connaissances ésotériques qui ne sont reconnues ni par la science ni par la religion et qui requièrent une initiation⁴⁹ ». C'est un savoir partagé entre pairs. Le lectorat du *Secret* est ainsi associé aux initiés à l'alchimie, à qui l'on donne enfin accès à ces textes mystiques. L'intertextualité avec cette discipline ésotérique est peut-être aussi une métaphore des effets de la lecture : la lectrice, à l'instar du plomb transmuté en or, vivra une transformation intérieure grâce au « secret ». Bref, la couverture du texte lui donne l'apparence de l'exemplaire unique d'un document clandestin important ayant inspiré des figures historiques marquantes.

Comme on pourrait s'y attendre, le paratexte ne divulgue nulle part en quoi consiste le « secret », même si ce mot est employé à quatre reprises en quatrième de couverture. Le résumé évoque plutôt le trajet que ce savoir ancien a emprunté :

You hold in your hands a Great Secret... It has been passed down through the ages, highly coveted, hidden, lost, stolen, and bought for vast sums of money. This centuries-old Secret has been understood by some of the most prominent people in

⁴⁸ La couverture du texte rappelle énormément l'esthétique entourant le roman et le film *The Da Vinci Code* de Dan Brown (le premier étant paru en 2003 et le second ayant été réalisé en 2006, la même année que *The Secret*). La couverture du roman de Dan Brown donne à voir les yeux de la Joconde de Da Vinci (une référence encore plus directe à la Renaissance), et est aussi composée de tons de rouge, de beige et de brun, ainsi que d'écritures en palimpseste.

⁴⁹ *Centre national de ressources textuelles et lexicales*, « occulte », en ligne, <https://www.cnrtl.fr/definition/occulte>, page consultée le 4 mai 2024.

history : Plato, Galileo, Beethoven, Edison, Carnegie, Einstein [...] Now The Secret is being revealed to the world.
'As you learn The Secret, you will come to know how you can have, be, or do anything you want. [...]

La première phrase renforce l'impression d'unicité du texte, avec la référence déictique aux mains de la lectrice et avec la métonymie remplaçant le livre par le « secret » lui-même : c'est comme si la lectrice tenait entre ses mains la version matérialisée d'un secret. L'énumération de toutes les manières dont le « secret » a survécu au temps ajoute à son aura pour en faire un objet convoité : si autant de gens l'ont désiré, l'ont caché des yeux des autres et ont déboursé de grosses sommes pour le connaître, c'est qu'il est doté d'une valeur inestimable – on ne vole pas un vulgaire bout de papier sans intérêt. L'association avec de grandes figures du passé s'étant élevées au-dessus de la masse suggère que le « secret » distingue celles et ceux qui le connaissent des autres.

Le « secret » est ainsi comme une « présente absence », pour reprendre l'expression du philosophe Jacques Derrida⁵⁰, puisqu'il est partout sur la couverture, mais n'y est jamais révélé. Le résumé est comme un espace liminaire où l'auteur met en garde la lectrice : en ouvrant ce livre, sa vie ne sera plus jamais la même, car elle connaîtra dorénavant la Vérité. Ce tabou crée une tension (le « secret » serait trop sacré pour être dévoilé dans l'espace profane du paratexte) mais promet un soulagement (à l'intérieur se trouvent toutes les réponses). Le fait que l'auteur retarde le dévoilement du « secret » donne l'impression que c'est un savoir puissant.

Au cours de ses recherches, l'auteur aurait aperçu des traces du « secret » dans de grandes traditions et dans les œuvres de plusieurs personnes ayant connu le succès :

Poets such as William Shakespeare, Robert Browning, and William Blake delivered it in their poetry. Musicians such as Ludwig van Beethoven expressed it through their music. Artists such as Leonardo da Vinci depicted it in their paintings. Great thinkers including Socrates, Plato, Ralph Waldo Emerson, Pythagoras, Sir Francis Bacon, Sir Isaac Newton, Johann Wolfgang von Goethe, and Victor Hugo shared it in their writings and teachings. [...]

Religions, such as Hinduism, Hermetic traditions, Buddhism, Judaism, Christianity, and Islam, and civilizations, such as the ancient Babylonians and Egyptians, delivered it through their writings and stories. [...]

The law began at the beginning of time. It has always been and will always be.
(p. 4-5)

⁵⁰ Jacques Derrida, « La différance » dans *Marges de la philosophie*, Paris, Éditions de Minuit, 1972, p. 9-12.

L'idée du « secret » vieux comme le monde repose sur un paradoxe : beaucoup de personnes dans le passé l'ont appris, mais il n'a jamais été révélé au plus grand nombre. Pourtant, l'autrice aurait elle-même appris le « secret » dans un livre : « I'd been given a glimpse of a Great Secret—The Secret to life. The glimpse came in a hundred-year-old book, given to me by my daughter Hayley⁵¹ » (p. ix). Le mot « glimpse » lui permet de conserver la primeur contenue à l'intérieur du *Secret* : elle ne plagie pas ce qu'elle a lu dans le texte centenaire de Wallace Wattles, car la théorisation qu'il a fait de la loi de l'attraction était incomplète. Ce n'était qu'un aperçu.

Les parallèles entre le « secret » et les références intellectuelles ci-dessus correspondent en tous points à la définition du pérennisme, qui est l'idée selon laquelle « an inner core of true spirituality lies hidden behind the outer surface of all religion, and that the knowledge of it has been kept alive by secret traditions throughout the ages⁵² ». L'autrice offre une définition presque identique du « secret » : « [It] is an eternal and fundamental principle inherent in all things, in every system of philosophy, in every Religion and in every Science » (p. 39). Le pérennisme est une stratégie rhétorique qui donne de la légitimité à une philosophie en montrant qu'elle existe depuis toujours et qu'elle est connue des plus grandes figures historiques, des religions et des civilisations. Cette chronologie masque la construction rhétorique de la loi de l'attraction : les données existeraient depuis la nuit des temps, et l'autrice ne ferait que les regrouper dans un texte. Les preuves de l'existence du « secret » précéderaient la théorisation de l'autrice, et non le contraire⁵³.

La crédibilité des voix auctoriales

Sous la photo de l'autrice en rabat de couverture est écrit : « Author Rhonda Byrne, like each of us, has been on her own journey of discovery. Along the way, she brought together a superb team of authors, ministers, teachers, filmmakers, and publishers to bring forth *The Secret* to the world, and through her vision, bring joy to millions ». L'autrice se présente comme étant celle qui coordonne le projet grâce à sa « vision ». Sa biographie trace une ligne de partage entre, d'un côté, l'équipe d'expert.es, et de l'autre, l'autrice et le destinataire, c'est-à-dire le lectorat. Elle se différencie davantage des expert.es dans l'incipit du texte en les appelant les « great living master[s] » (p. ix), une dénomination qu'elle n'utilise jamais pour se nommer elle-même.

⁵¹ C'est *The Science of Getting Rich* (1910) de Wallace Wattles (qu'elle nomme à la page 76). Wattles est un auteur de New Thought, le mouvement précédant le new age.

⁵² Wouter Hanegraaff, « New Age Religion and Secularization », *loc. cit.*, p. 292.

⁵³ Jonathan Potter, *Representing Reality*, *op. cit.*, p. 153.

Contrairement aux expert.es, ses titres professionnels et ses diplômes ne sont jamais énumérés, ce qui sous-entend que si ceux-ci ont fait des études dans un domaine spécifique (Ben Johnson est médecin, Loral Langemeier, une spécialiste des finances, etc.), l’auteurice n’est rattachée à aucune discipline ni à aucune institution. De cette façon, elle se présente comme étant une personne lambda, l’égale du lectorat. Elle viendrait tout juste de découvrir le « secret » et se serait renseignée auprès d’une équipe d’expert.es pour confirmer ses intuitions. Le modèle de transmission dont elle se réclame est celui du partage entre pairs : elle veut être vue comme une intermédiaire plutôt que comme une figure d’autorité⁵⁴. Comme les connaissances contenues dans le texte seraient restées secrètes pendant des siècles, la lectrice a nécessairement besoin des explications de l’auteurice pour bien les comprendre et les mettre en application⁵⁵. Le théologien Michael Souders fait remarquer que « [r]evelation itself is a rhetorical notion. It serves to allow one party to structure the interpretive processes of others⁵⁶ ». Il souligne d’ailleurs que le registre de langue familier qu’emploient les auteur.ices de développement personnel « strongly implies that [the author] and the reader have a relationship – in particular, one of friendship⁵⁷ ». Nous pouvons y déceler un paradoxe : l’auteurice refuse toute supériorité (elle est « like each of us »), mais elle demeure une figure d’autorité dans la propagation de ses connaissances (elle transmet un « secret » que personne ne connaît, à l’exception de quelques expert.es).

Le partage d’un secret convoque tout un schéma actantiel, avec un protagoniste (l’auteurice), un destinataire (le lectorat), un message (le « secret »), des adjuvants (les expert.es, l’équipe du film, la maison d’édition) et des obstacles (les pensées négatives, la famille, la société). Dès l’incipit, l’auteurice inscrit la création de ce texte dans un récit de la quête⁵⁸. Après avoir appris le « secret », elle se serait demandé : « ‘Why doesn't everyone know this?’ A burning desire to share The Secret with the world consumed me, and I began searching for people alive today who knew The Secret. [...] I became a magnet : as I began to search, one great living master after another was drawn to me » (p. ix). L’auteurice emploie la métaphore du feu et du magnétisme pour parler de son parcours, créant des images de forces impossibles à contenir : le feu qui l’animait ne pouvait pas être éteint,

⁵⁴ Guy Redden, « *The Secret* », *loc. cit.*, p. 60.

⁵⁵ *Idem.*

⁵⁶ Michael C. Souders, *A God of Wealth, Religion, Modernity, and the Rhetoric of the Christian Prosperity Gospel*, Thèse de doctorat, University of Kansas, Département de philosophie, 2011, p. 72.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 369.

⁵⁸ Guy Redden, « *The Secret* », *loc. cit.*, p. 60.

pas plus qu'il ne serait possible d'empêcher deux aimants d'être attirés l'un par l'autre. Ses mots sont empreints d'une fatalité qui minimise sa responsabilité dans la création du texte : elle a écrit *The Secret* dans le seul but d'aider son prochain, sans choisir en toute conscience l'équipe d'expert.es qu'elle met en vedette.

Le texte ouvre sur un pan sombre de la vie de l'autrice : « A year ago, my life had collapsed around me. I'd worked myself into exhaustion, my father died suddenly, and my relationships with my work colleagues and loved ones were in turmoil. Little did I know at the time, out of my greatest despair was to come the greatest gift » (p. ix). Les experts reprennent eux aussi fréquemment le topos des débuts difficiles lorsqu'ils relatent leur parcours : Joe Vitale est passé de « homeless twenty years ago [to now being] considered [...] one of the top marketing specialists in the world » (p. 196), et John Assaraf soutient qu'avant de bâtir « four multi-million-dollar companies from scratch », il n'était qu'un « street kid » (p. 185); quant à Ben Johnson, il était malade et aurait « eliminated [the] 'incurable' disease from his own body » (p. 192).

Les récits de changements radicaux servent de caution, puisque les voix auctoriales ont testé elles-même l'efficacité du « secret »⁵⁹. L'autrice est « passée par là » et c'est pour cette raison qu'elle se permet de prodiguer des conseils à une lectrice qu'elle imagine être aussi dans un moment difficile de sa vie. La métaphore du chemin et du raccourci citée plus haut (« I have shared all of the easy paths, tips, and shortcuts that I have learned », p. xii) révèle que l'autrice se perçoit comme une guide ayant défriché un nouveau sentier qu'elle encourage la lectrice à emprunter. D'ailleurs, il serait bien difficile pour l'autrice et les experts de convaincre qui que ce soit d'adopter la loi de l'attraction si leur vie avait toujours été parfaite et dénuée de souffrance, c'est-à-dire s'ils n'en avaient jamais eu besoin⁶⁰. Le fait d'avoir combattu l'adversité les dote de capital symbolique et de la légitimité nécessaire pour prendre la parole⁶¹.

Pour convaincre le lectorat qu'elle n'a aucun intérêt en jeu dans la théorie qu'elle explique, l'autrice doit faire ce que Jonathan Potter appelle de la *stake mitigation*, de l'« atténuation des intérêts ». Cela est une des stratégies rhétoriques centrales du constructionnisme social. En effet, si l'autrice avait l'air d'écrire ce texte pour en tirer un avantage personnel, cela pourrait être perçu

⁵⁹ D'ailleurs, la première fois qu'un.e expert.e prend la parole, sa signature est superposée de manière estompée à son nom. Cela sert de gage d'authenticité : les expert.es signent littéralement le texte.

⁶⁰ Olav Hammer, *Claiming Knowledge, op. cit.*, p. 409.

⁶¹ Eva Illouz, *Saving the Modern Soul, op. cit.*, p. 183.

comme la source de biais, et mettre en danger la réalité « objective » de la loi de l'attraction. L'autrice et les expert.es ont donc avantage à se présenter, selon Nicolas Marquis, comme des personnes « désintéressés, voire philanthrope; des êtres humains en avance sur leur temps qui se sont donné pour mission d'aider les personnes qui pourraient rencontrer les situations difficiles par lesquelles ils sont passés⁶² ».

En racontant la genèse du film du *Secret*, l'autrice confie : « I truly had no idea how I was going to bring the knowledge of The Secret onto the movie screen. I just held to the outcome of the vision, I saw the outcome clearly in my mind, I felt it with all my might, and everything that we needed to create The Secret came to us » (p. 57). Elle atténue d'abord ses intérêts en évoquant son absence de plan prémédité : elle aurait été guidée par sa foi et non pas par un quelconque projet rhétorique calculé. Elle dit ne pas avoir eu les compétences pour réaliser ce film, ce qui met de l'avant sa naïveté et son manque d'expérience⁶³. L'autrice atténue ensuite ses intérêts par omission, en ne mentionnant jamais que son texte appartient au genre du développement personnel et que les croyances qu'elle met de l'avant s'inscrivent dans le mouvement du new age⁶⁴. De plus, le déterminant défini du titre (*The Secret*) donne un caractère unique au texte et invisibilise son appartenance à ces deux traditions⁶⁵. Cela renforce l'aspect inédit et innovateur du « secret ».

Les vingt-quatre expert.es convoqués ont des profils variés : ce sont des personnes ayant entre la trentaine et la soixantaine, qui détiennent une expertise dans une multitude de domaines; on compte dans leurs rangs cinq femmes (en incluant l'autrice) et deux personnes noires. L'autrice remarque que malgré les différences identitaires et géographiques des expert.es, leurs propos convergent : « Their words were filmed all over the United States, all at different times, yet they speak as one voice » (p. xii). Cela étant dit, les expert.es ne disent pas *exactement* la même chose : les métaphores et les anecdotes, les attitudes et les titres professionnels ne sont pas les mêmes. En précisant que les expert.es n'habitent pas au même endroit et n'ont pas été filmé.es en même temps, l'autrice met l'accent sur le fait qu'ils ne tiennent pas le même discours parce qu'ils se

⁶² Nicolas Marquis, *Du bien-être au marché du malaise*, op. cit., p. 112.

⁶³ La nature rhétorique de cette admission est encore plus prégnante lorsque l'on sait qu'elle était déjà réalisatrice professionnelle pour la télévision australienne avant de découvrir le « secret ».

⁶⁴ Voir Jonathan Potter, *Representing Reality*, op. cit., p. 122 qui écrit que des investissements personnels ou institutionnels dans la transmission d'un message rendent une personne moins crédible.

⁶⁵ Scott Cherry, « The ontology of a self-help book: a paradox of its own existence », *Social Semiotics*, vol. 18, n° 3, 2008, p. 340.

connaissent, mais bien parce la réalité qu’iels décrivent est universelle. Jonathan Potter remarque que des versions trop similaires sonnent moins vraies que des explications légèrement variées. Pourquoi? Parce que les premières semblent être le résultat d’une uniformisation préalable des versions, tandis que les secondes ont l’air de provenir d’une observation indépendante du monde extérieur⁶⁶. Si les expert.es ne se sont pas consulté.es d’avance et tirent les mêmes conclusions, cela suggère qu’iels sont des témoins fiables⁶⁷. Ainsi, la polyphonie des expert.es permet, paradoxalement, de créer un effet de consensus et de corroboration.

Dans le même ordre d’idées, la plupart des expert.es cumulent les titres professionnels : Bob Proctor est un « [p]hilosopher, author and personal coach », Joe Vitale est un « [m]etaphysician, marketing specialist, author » (p. 1), John DeMartini est un « [p]hilosopher, chiropractor, healer and personal transformation specialist » (p. 2). Leur carrière ne se limite pas au domaine du développement personnel; ils sont philosophe, métaphysicien et chiropraticien *en plus* d’être motivateur, conférencier et auteur (d’autres sont aussi entrepreneurs, psychologues, physiciens, spécialistes en feng shui, en finance, en politique⁶⁸). La recherche scientifique est un domaine associé avec l’objectivité et l’avancement des connaissances; elle serait objective, puisqu’elle ne semble pas être motivée par des préoccupations financières. D’autres experts ont le titre de « fondateur » : Michael Beckwith est le « founder of Agape International Spiritual Center » (p. 2) et Bill Harris, du Centerpoint Research Institute (p. 17). Ce titre les désigne comme étant des personnes d’influence et d’expertise, car ce sont deux qualités nécessaires, dans l’imaginaire collectif, pour fonder des institutions de savoir⁶⁹. En faisant valoir leurs titres professionnels, les expert.es se présentent comme des gens qui font de la recherche de manière désintéressée, et qui en partagent ensuite les résultats avec le public. Puisqu’iels ont une carrière scientifique en parallèle, leur participation au projet de l’autrice ne semble pas être motivée par des intérêts personnels. Iels sont comme les spécialistes cité.e par les journalistes, dont l’objectivité est assurée par le fait qu’iels n’ont aucuns intérêts dans la vente du journal.

⁶⁶ Jonathan Potter donne l’exemple d’un procès où les versions des événements de deux policiers ont été discréditées par la Cour parce qu’elles étaient trop similaires. *Representing Reality, op. cit.*, p. 174.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 150.

⁶⁸ Ce sont respectivement John Assaraf; Denis Waitley et John Gray; Fred Wolf et John Hagelin; David Schirmer, Lee Browner et Loral Langemeier; Marie Diamond; John Hagelin (p. 1; 2, 75; 20, 125; 65, 70, 106; 113; 125).

⁶⁹ Jonathan Potter, *Representing Reality, op. cit.*, p. 138.

L'expert Jack Canfield met en scène le caractère fortuit de son intérêt envers la loi de l'attraction en racontant une anecdote. Il aurait découvert la pensée positive grâce à son mentor, qui lui a suggéré de visualiser un montant d'argent précis afin de l'obtenir :

At the time I was making about eight thousand dollars a year, so I said, 'I want to make a hundred thousand dollars in a year.' Now, I had no idea how I could do that. I saw no strategy, no possibility [...].

About four weeks into it, I had a hundred-thousand-dollar idea. It just came right into my head. I had a book I had written, and I said, 'If I can sell four hundred thousand copies of my book at a quarter each, that'd be a hundred thousand dollars.' [...]

About six weeks later I gave a talk at Hunter College in New York to six hundred teachers, and afterward a woman approached me and said, 'That was a great talk. I want to interview you. Let me give you my card.' As it turns out, she was a freelance writer who sold her stories to the National Enquirer. The theme from 'The Twilight Zone' went off in my head, like, whoah, this stuff's really working. That article came out and our book sales started to take off. [...]

We made ninety-two thousand three hundred and twenty-seven dollars [that year] [...] So my wife said to me, 'If it works for a hundred thousand, do you think it'd work for a million ?' And I said,

'I don't know, I think so. Let's try it.' [...]

So I know from my own experience, because I wanted to test it. Does this Secret really work? We put it to the test. It absolutely worked, and now I live my life from that every single day. (p. 96-98)

Sa surprise quand il obtient ce qu'il désire est éloquent : il fait référence à la loi de l'attraction avec un euphémisme (*this stuff*), ce qui montre qu'il ne la prenait pas très au sérieux au premier abord (*I had no idea, I saw no possibility*). La référence à la série de science-fiction *The Twilight Zone*, dans laquelle des phénomènes étranges ont lieu, montre que les événements étaient inattendus pour l'expert, qu'ils relevaient presque du paranormal. Même après avoir gagné les cent mille dollars, il demeure dubitatif (*I don't know, I think so, let's try it*). Il adopte de cette façon la posture de la personne qui n'était pas déjà venue à l'idée de la loi de l'attraction avant de l'essayer, ce qui augmente sa crédibilité. Le portrait qu'il dresse de lui-même à travers son monologue intérieur le dépeint aussi comme étant une personne saine d'esprit et rationnelle, qui ne prend pas tout ce qu'on lui dit pour de l'argent comptant⁷⁰. Cette posture le rapproche de l'éthos du sceptique

⁷⁰ Voir Jonathan Potter, *Representing Reality, op. cit.*, p. 140 qui analyse comment les témoins de phénomènes paranormaux se présentent comme sains d'esprit.

qui, selon Jonathan Potter, « encourages us not to treat [the author's] claim as a product of some expectation that [he] has, but a product of the facts themselves. The implication is that the facts are so strong that they can overcome the scepticism⁷¹ ».

Le texte contient énormément de récits semblables à celui de Jack Canfield. Ceux-ci sont tous relatés à la première personne, ou alors racontent l'histoire d'une connaissance ou d'une personne qu'un.e expert.e a aidée. L'emploi du « je » renforce la crédibilité de l'histoire en minimisant les intermédiaires : la personne qui la raconte en endosse la véracité et ne la déforme pas d'une version obtenue par quelqu'un d'autre⁷². L'expérience personnelle semble être dotée, pour les voix auctoriales, d'une immédiateté qui ne ment pas; les explications théoriques peuvent manquer de clarté, ne pas fonctionner lorsqu'on tente de les appliquer, mais le vécu est une preuve. Un sentiment de connivence peut aussi être créé lorsque les voix auctoriales confient des moments plus difficiles de leur passé, par exemple lorsque l'auteurice raconte comment elle a touché le fond du baril au moment de la mort de son père. L'aveu de sa vulnérabilité invite à la confiance, comme s'il était d'office exclu qu'elle puisse mentir à propos d'un événement aussi grave.

Parfois, les récits de succès contiennent peu de rebondissements :

[A man] put a picture of *The Secret* DVD on his Vision Board. He had seen *The Secret* but didn't own his own copy. Two days after he created his Vision Board, I felt inspired to post a notice on *The Secret* Forum giving away DVDs to the first ten people who posted. He was one of the ten! He had received a copy of *The Secret* DVD within two days of putting it on his Vision Board. Whether it is a DVD of *The Secret* or a house, the joy of creating and receiving is magnificent! (p. 91)

Cette histoire ne contient aucune tension narrative. La structure en est extrêmement simple : un homme désire obtenir une copie du film, il y pense très fort, une coïncidence se produit et il l'obtient. Il n'y a aucune surprise et l'enjeu est mineur. Le texte du *Secret* est rempli de récits plats dont la structure est répétitive au point de les rendre génériques : les personnages ne possèdent pas de caractéristiques singularisantes, leurs motivations ne sont pas clairement présentées, l'atteinte de leur but est linéaire⁷³. « What could be the point of such narratives, involving people that the

⁷¹ Jonathan Potter, *Representing Reality*, op. cit., p. 126.

⁷² *Ibid.*, p. 134, 148.

⁷³ Nous sommes d'accord avec Sandra Dolby, qui juge que la plupart des anecdotes dans les textes de développement personnel ne sont pas « particularly impressive, often related with little dramatic flair and reflecting heavy-handed manipulation of slim content ». *Self-Help Books*, op. cit., p. 124.

reader does not know, and presenting their stories with few of the literary devices that make for compelling reading?⁷⁴ », demande le théologien Olav Hammer.

La fonction de ces histoires banales n'est cependant pas de divertir. L'un des avantages d'un récit générique est qu'il est facile de l'élever au rang d'universel et de faire en sorte que chaque lectrice puisse s'y projeter⁷⁵. En effet, les anecdotes ternes contribueraient à faire passer la loi de l'attraction « du cas à la loi⁷⁶ », selon l'expression de la chercheuse en sciences de la communication Vanina Papalini. L'accumulation d'histoires presque anonymes décrivant un processus répétitif font du « secret » une loi de la nature à laquelle personne ne semble pouvoir échapper⁷⁷. Pour cette raison, l'autrice multiplie les anecdotes comme si c'étaient des arguments, et « repetition takes the place of demonstration⁷⁸ », remarque Olav Hammer.

La nécessité de changer

L'autrice affirme s'adresser dans ce texte aux personnes « of all ages, all races, and all nationalities », et même aux enfants (p. xi). Malgré le fait que son public soit très large, elle met parfois une majuscule au pronom « You » et explique son raisonnement : « I did this [...] because I want you, the reader, to feel and know that I created this book for you. [...] My intention is for you to feel a personal connection with these pages, because The Secret has been created for You » (p. xii). Elle souhaite que chaque membre du lectorat se sente interpellé individuellement, ce qui suggère que la fonction de ce « You » est avant tout phatique : c'est un espace vide dans lequel la lectrice peut s'immiscer. Grâce à cette interpellation, l'autrice recrée le dialogue privé qui accompagne le partage d'un secret.

Si la lectrice ne se reconnaît pas dans le texte, ou que la méthode proposée ne lui plaît pas, l'autrice va jusqu'à lui suggérer de refermer le livre : « You are reading this book right now [...] and it is your choice whether you want to take it and utilize it, if it feels good. If it doesn't feel good, then let it go. Find something that feels good, that resonates with your heart » (p. 179). Avec cette proposition, l'autrice met en évidence son absence de dogmatisme et souligne que la lectrice est libre. Elle insère une rupture dans le temps de la lecture afin que cette dernière réfléchisse et

⁷⁴ Olav Hammer, *Claiming Knowledge, op. cit.*, p. 352.

⁷⁵ Vanina Papalini, « *Self-Help et bien-être* », *loc. cit.*, p. 311.

⁷⁶ *Ibid*, p. 312.

⁷⁷ *Idem*.

⁷⁸ Olav Hammer, *Claiming Knowledge, op. cit.*, p. 352.

soupèse dans quelle mesure la loi de l'attraction est un outil approprié pour elle. Son bien-être paraît ainsi plus important que la théorie que l'auteur expose⁷⁹. Par le fait même, l'auteur place la lectrice dans une position de « supériorité théorique », pour reprendre l'expression de Guy Redden, car c'est à elle de déterminer ce qu'elle prend et ce qu'elle laisse⁸⁰. En dépeignant la lectrice comme étant dotée de discernement, l'auteur lui impose dès lors d'utiliser son agentivité⁸¹.

L'experte Lisa Nichols serait convaincue que la lectrice est à la croisée des chemins : « You've come to this juncture in your life, merely because something in you kept saying, 'You deserve to be happy'. You were born to add something, to add value to this world. To simply be something, bigger and better than you were yesterday » (p. 182). En affirmant que la lectrice est née pour se développer, l'auteur désigne la croissance comme étant la trajectoire de vie la plus naturelle : la lectrice ne doit pas stagner, ni être satisfaite de la personne qu'elle est en ce moment. L'auteur suppose ailleurs que ses suggestions peuvent aider la lectrice à progresser et à goûter à la plénitude recherchée : « [If you do this exercise], you will love yourself fully, quite possibly for the first time in your life » (p. 173). Selon ses dires, la lectrice est aux portes du succès, elle n'est qu'à un seul exercice de découvrir l'amour de soi.

L'auteur ne dédaigne pas la flatterie : « If you thought that you were insignificant and had no power in this world, think again » (p. 21). L'expert Michael Beckwith est lui aussi d'avis que la lectrice se sous-estime : « I believe that you're great, that there's something magnificent about you » (p. 183). « No one else can dance your dance, no one else can sing your song, no one else can write your story », affirme l'experte Lisa Nichols en guise d'encouragements (p. 182). Ces paroles sous-entendent que la lectrice n'a pas confiance en elle, sans jamais l'affirmer directement; les voix auctoriales soutiennent plutôt qu'elle a énormément de potentiel. L'application de la pensée positive devient plus alléchante lorsqu'elle est présentée sous un angle mélioratif. De cette manière, l'auteur désigne la loi de l'attraction comme étant le chaînon manquant entre la vie encombrée de problèmes de la lectrice et le futur radieux qui l'attend.

Parfois, les expert.es rabrouent la lectrice. L'expert Joe Vitale la prévient par exemple qu'un grand pouvoir implique de grandes responsabilités :

⁷⁹ Nicolas Marquis, *Du bien-être au marché du malaise*, *op. cit.*, p. 74.

⁸⁰ Guy Redden, « The New Agents », *loc. cit.*, p. 41; voir aussi Olav Hammer, *Claiming Knowledge*, *op. cit.*, p. 340.

⁸¹ Voir Scott Cherry, qui fait cette affirmation à propos de l'animateur états-unien Dr. Phil McGaw. « The ontology of a self-help book », *loc. cit.*, p. 343.

Everything that surrounds you right now in your life, including the things you're complaining about, you've attracted. Now I know at first blush that's something that you hate to hear. [...] And I'm here to be a little bit in your face and to say, yes you did attract it. This is one of the hardest concepts to get, but once you've accepted it, it's life transforming. (p. 27-28)

L'expert Michael Beckwith reprend cette attitude brusque : « It's hard to swallow, but when we can begin to open ourselves up to that, the ramifications are awesome » (p. 36). Les métaphores liées à la confrontation (*in your face, hard to swallow*) indiquent que ces experts sont conscients de rudoyer la lectrice. Ils s'excusent presque de devoir être aussi autoritaires. C'est pourquoi la « fermeté affectueuse » (*tough love*) dont ils font preuve marque leurs propos du sceau de la vérité; leur rudesse viendrait de leur envie d'être honnêtes, pour le bien de la lectrice. Pour sortir de l'impasse dans laquelle l'autrice suppose que celle-ci se trouve, la lectrice *doit* utiliser la pensée positive.

En plus d'un ton parfois autoritaire, l'autrice et les expert.es mobilisent des métaphores servant à convaincre la lectrice de l'urgence du changement. On retrouve notamment celles :

du sommeil	Right now, with the knowledge of The Secret, you are waking up from a deep sleep and becoming aware! (p. 19)
de l'aveuglement	If you look very carefully when it comes to The Secret, and the power of our minds and the power of our intention in our daily lives, it's all around us. All we have to do is open our eyes and look. (p. 20)
du mode autopilote	Most of us attract by default. We just think that we don't have any control over it. Our thoughts and our feelings are on autopilot, and so everything is brought to us by default. (p. 29)
du cerveau inutilisé	Remember we're using, at most, 5 percent of the potential of the human mind. One hundred percent human potential is the result of proper education. (p. 181)

Ces métaphores ont des connotations de facilité : l'emploi de la loi de l'attraction serait aussi simple que de se réveiller, d'ouvrir ses yeux, d'appuyer sur l'accélérateur ou de réfléchir un tout petit peu plus (le 5 % est encourageant, car il sonne minuscule, ce qui veut dire qu'il y a beaucoup de place à l'amélioration). Ces métaphores transforment le « secret » en une sorte d'offre

alléchante à saisir tout de suite, en une opportunité à ne pas manquer si l'on veut passer d'une vie passive à active.

D'autres métaphores sont plus menaçantes, comme celle qu'emploie l'autrice pour décrire la société contemporaine, qui serait ravagée par les pensées négatives :

An epidemic worse than any plague that humankind has ever seen has been raging for centuries. It is the "don't want" epidemic. [...] But this is the generation that will change history, because we are receiving the knowledge that can free us of this epidemic! It begins with you, and you can become a pioneer of this new thought movement by simply thinking and speaking about what you want. (p. 12-13)

La métaphore de l'épidémie combine la peur et l'urgence : il faut y réagir rapidement et prendre des mesures pour freiner sa propagation, sinon le virus contaminera tout le monde. L'autrice demande à la lectrice d'exercer une vigilance constante envers ses pensées, sans quoi elle pourrait attraper le « virus » de la pensée négative sans même s'en rendre compte. L'autrice attribue énormément de pouvoir à la lectrice : non seulement celle-ci appartient à la génération qui changera tout, mais le changement commence avec elle. Comme l'écrit la sociologue Wendy Simonds, les auteur.ices de développement personnel « [make] the job ahead sound easy, exciting, and URGENT⁸² ». Le ton alarmiste mais rempli d'excitation de l'autrice, combiné à l'attribution d'une mission importante, agit comme un cri de ralliement pour que le lectorat adopte sa vision du monde.

L'antidote à ce virus aurait été caché du grand public trop longtemps. Bob Proctor raconte comment les élites de jadis ne souhaitaient pas que le « secret » ne s'ébruite :

The leaders in the past who had The Secret wanted to keep the power and not share the power. They kept the people ignorant of The Secret. People went to work, they did their job, they came home. They were on a treadmill with no power, because The Secret was kept in the few. (p. 2)

Cette histoire est une théorie du complot typique : un petit groupe détient des informations auxquelles la population générale n'a pas accès, et en profite pour s'arroger tout le pouvoir pendant que la peuple travaille dur. Bob Proctor associe ici directement la connaissance du « secret » avec le pouvoir. Il le fait aussi lorsqu'il trace une ligne de partage entre l'élite qui connaît la loi de l'attraction et le reste des gens qui ignorent tout de son fonctionnement : « Why do you think that

⁸² Wendy Simonds, *Women and Self-Help Culture*, op. cit., p. 126.

1 percent of the population earns around 96 percent of all the money that's being earned? Do you think that's an accident? It's designed that way. They understand something. They understand The Secret, and now you are being introduced to The Secret » (p. 6). Les questions rhétoriques et les statistiques de l'expert invitent la lectrice à rejoindre le groupe des personnes riches et puissantes. Grâce à la pensée positive, faire partie du « 1 % » qui contrôle la société ne serait plus hors de sa portée. De cette manière, l'autrice et les expert.es urgent la lectrice de s'emparer de ce pouvoir qui lui était auparavant inaccessible et qui est aujourd'hui démocratisé sous la forme du « secret ».

Conclusion

Bref, l'autrice adopte une série de procédés et de marques stylistiques afin de faciliter l'appropriation du texte par la lectrice : elle le rend accessible par sa mise en page et dans le choix du niveau de langue; elle présente le « secret » comme étant un principe universel ayant déjà fait ses preuves; elle le montre comme étant endossé par des expert.es n'ayant rien à gagner à le convaincre de l'essayer; enfin, elle représente la vie actuelle de la lectrice comme nécessitant de toute urgence des changements profonds que seule la méthode contenue dans le texte peut provoquer.

CHAPITRE II

LA CONSTRUCTION DE LA SCIENTIFICITÉ DE LA LOI DE L'ATTRACTION

*That a disdain for rationalism can comfortably coexist with an attraction to science
is one of the wonders of personal development.*

WENDY KAMINER

No one even knows what electricity is!

BOB PROCTOR, dans le film du *Secret*

L'un des paradoxes fascinants au cœur du texte du *Secret* est celui qui existe entre la science et la religion. Comment un texte peut-il amalgamer des notions de physique quantique et des passages de la Bible? Nous nous intéresserons dans un premier temps à la manière dont les voix auctoriales mobilisent la science pour étayer leur discours. À quels aspects de la science se réfèrent-elles? Quelles valeurs lui attribuent-elles? Comment positionnent-elles le « secret » par rapport à la science traditionnelle, si celui-ci est censé être une (re)découverte récente? Que permet cette insistance à convoquer le discours scientifique, compte tenu du fait que le texte n'appartient ni au genre de la publication savante, ni à celui de la vulgarisation? Nous aborderons ensuite les références au christianisme. Quels savoirs et quelles références religieuses les voix auctoriales attribuent-elles au lectorat? Quels concepts chrétiens sont mentionnés, et que peut révéler cette intertextualité sur la vision du monde mise de l'avant dans le texte? Nous analyserons dans un troisième temps comment la science et la religion sont réconciliées par les voix auctoriales. Pour cela, il faut prêter attention à la manière dont la physique quantique est présentée dans le texte. Sur quels principes de physique les voix auctoriales s'appuient-elle pour expliquer la loi de l'attraction? Comment ces principes sont-ils interprétés? Quels problèmes, quelles contradictions sont gommés? Comment les voix auctoriales réussissent-elles à inclure le concept de Dieu dans une cosmogonie holistique où les hiérarchies sont déconstruites? A-t-il été remplacé par une autre

entité? Nous nous inspirerons de la grille de lecture du mythe barthien pour schématiser le lien sémiologique créé entre le « secret », la science et la spiritualité⁸³.

Les signifiants de la science

La science est évoquée dès l'intertexte visuel. Au début de chaque chapitre, des illustrations imitent le palimpseste et annoncent le thème abordé. La plupart d'entre elles font référence à une discipline scientifique (ou à une science appliquée), comme :

La biologie :

- les muscles d'un bras (p. 124)
- une colonne vertébrale (p. 125)
- l'Homme de Vitruve (p. 125)
- une radiographie (p. 128)
- un stéthoscope (p. 129)
- un cerveau humain (p. 154)

L'astronomie :

- le système solaire (p. iv)
- les points cardinaux (p. iv)
- la Voie lactée (p. 71)

Le génie :

- une roue (p. 44)
- une montre à gousset (p. 44)
- le dessin technique d'un avion (p. 140)
- le plan d'une pyramide égyptienne (p. 140)

La physique :

- un aimant (p. 7)
- un atome (p. 20, 70)
- une ampoule allumée (p. 78)
- des équations d'algèbre (p. 154)

Ces images évoquent la science avant même que des mots ne s'y réfèrent. Le paratexte suggère ainsi la lecture suivante : le « secret » relève de la science, au même titre que les découvertes et les inventions désignées par ces illustrations. D'ailleurs, celles-ci ne sont ni rassemblées par discipline, ni par époque, mais agencées de manière hétéroclite : on retrouve au début du quatrième

⁸³ À la suite de Wouter Hanegraaff, nous employons les termes « spiritualité » pour désigner tout système de croyance en un ordre transcendantal, et « religion » pour désigner les manifestations institutionalisées d'une spiritualité. De cette façon, le « secret » est une spiritualité, tandis que le christianisme est une religion, et donc aussi nécessairement une spiritualité. « New Age Religion and Secularization », *loc. cit.*, p. 296.

chapitre le croquis d'un nucléon d'atome, d'un cerveau humain et de la Voie lactée, le tout accompagné d'équations algébriques (p. 70, 71). La ligne du temps couverte par les illustrations est très longue : elle va des débuts de l'univers (la Voie lactée) à un passé beaucoup plus récent (l'avion), en passant par l'Antiquité (les pyramides), et la Renaissance (L'Homme de Vitruve). Ces associations mêlant époques et disciplines sont une autre manifestation de la stratégie rhétorique du pérennisme que nous avons analysée au chapitre précédent : l'autrice suggère non seulement que la loi de l'attraction existe depuis toujours, mais aussi qu'elle sous-tend tous les principes scientifiques, peu importe le domaine.

Les références à la science parsèment l'ouvrage et donnent lieu à toutes sortes d'associations. L'autrice indique que lorsque l'on a une pensée, « it is immediately sent out into the Universe [and] magnetically attaches itself to the like frequency [...] *Your feelings are your frequency feedback mechanism!* » (p. 33). L'expert Joe Vitale emploie le même type de formulation lorsqu'il soutient que « [t]houghts are sending out that magnetic signal that is drawing the parallel back to you » (p. 10). Dans la même phrase, l'autrice mêle des termes scientifique désignant des concepts précis et le mot le plus vague de la langue anglaise : « As you focus on what you want, you are changing the vibration of the atoms of that thing » (p. 157). L'autrice et les expert.es s'expriment par *buzzwords* : ce sont des mots à la mode provenant parfois du jargon scientifique, mais dont le sens est imprécis dans le contexte où ils sont utilisés ici. Olav Hammer écrit à ce sujet que, dans les textes new age, « [s]cientific terminology frequently appears to be used in a metaphorical sense, where the literal meaning beneath the metaphor is left open to interpretation⁸⁴ ». Pour la journaliste Wendy Kaminer, les *buzzwords* sont le signe d'un style vide : « This is the kind of 'inspirational', content-free language we expect to find in a promotional brochure; it's like a Mastercard commercial that commands you to 'master the possibilities'⁸⁵ ». L'autrice semble miser sur le fait que pour beaucoup de gens, la physique quantique est mystérieuse, puisque ses théories portent sur ce qui est invisible à l'œil nu⁸⁶.

⁸⁴ Olav Hammer, *Claiming Knowledge, op. cit.*, p. 239.

⁸⁵ Wendy Kaminer, *I'm Dysfunctional, You're Dysfunctional. The Recovery Movement and Other Self-Help Fashions*, Reading, Addison-Wesley, 1992, p. 109.

⁸⁶ Voir Ulrich Beck, qui s'intéresse à la manière dont les dangers modernes menaçant l'humanité ne sont plus tant ceux qui sont visibles (la guerre, la malnutrition, l'insalubrité) que ceux liés à l'invisible (les armes nucléaires, la pollution, le cancer, etc.) *Risk Society. Towards a New Modernity*, Londres, Sage Publications, 1992 [1986].

Les emprunts de l'autrice au domaine de la science ne se limitent pas aux noms communs. Elle mentionne plusieurs hommes de science qui auraient été initiés au « secret » : « Pythagoras, Sir Francis Bacon, Sir Isaac Newton, » (p. 4), mais aussi « Galileo, [...] Edison, [and] Einstein – along with other inventors, theologians, scientists, and great thinkers » (4^e de couverture). Elle décrit le processus créatif de certains inventeurs pour mieux y associer le recours au « secret » :

Think about the inventors and their inventions: The Wright Brothers and the plane. George Eastman and film. Thomas Edison and the light bulb. Alexander Graham Bell and the telephone. The only way anything has ever been invented or created is because one person saw a picture in his mind. He saw it clearly, and by holding that picture of the end result in his mind, all the forces of the Universe brought his invention into the world, *through* him.

These men knew The Secret. (p. 82)

L'autrice passe d'une énumération de noms de personnes et d'inventions précises (avec l'article défini *the*) à des termes n'ayant pas de référent concret : *anything, ever, one person, a picture*. La mention de ces noms tient plus du *name-dropping* que de l'étayage, puisqu'elle n'entre pas dans les détails de la manière dont ces personnes utilisaient la pensée positive pour faire des découvertes. L'autrice s'approprie leur légitimité scientifique sans ancrer ce qu'elle avance dans une étude de leurs méthodes particulières.

D'autres fois, les expert.es étayent leurs arguments à l'aide de statistiques. Jack Canfield avance que « [m]ost psychologists believe that about 85 percent of families are dysfunctional » (p. 165). Lorsqu'elle réfléchit à sa pratique, Loral Langemeier fait une estimation : « I'd say 80 percent of the coaching that I do with folks is about their psychology and the way they think » (p. 106). Quant à Bob Proctor, il demande rhétoriquement au lectorat : « Why do you think that 1 percent of the population earns around 96 percent of all the money that's being earned? » (p. 6). John Hagelin rappelle que « we're using, at most, 5 percent of the potential of the human mind » (p. 181). Ces expert.es cherchent à apparenter leurs assertions à une démonstration scientifique quantifiable et vérifiée. Les chiffres cités, privés de leur fondement scientifique, jouent avant tout un rôle rhétorique. D'ailleurs, certaines de ces statistiques ne proviennent pas d'études, mais de leurs observations personnelles (« *Most psychologists believe* », « *I'd say* »). Les preuves sont anecdotiques.

Pourtant, certains experts mettent de l'avant leur scolarisation dans des disciplines scientifiques. La section finale du *Secret* contient une courte biographie de chaque expert.e, où leurs titres figurent de manière proéminente. On y retrouve des :

Tableau 2.1 Les titres des expert.es du *Secret*

Titre	Signification	Expert(s)
ph. D.	<i>Doctor of Philosophy</i> ⁸⁷	John Gray (p. 191) John Hagelin (p. 192) Denis Waitley (p. 196) Fred Alan Wolf (p. 197)
B.Sc.	<i>Bachelor of Medical Science</i>	John Demartini (p. 188)
M.D.	<i>Medical Doctor</i>	Ben Johnson (p. 192)
MSc.D.	<i>Doctor of Metaphysical Science</i> ⁸⁸	Joe Vitale (p. 196)
D.C.	<i>Doctor of Chiropractic</i>	John Demartini (p. 188)
N.M.D.	<i>Doctor of Naturopathic Medicine</i>	Ben Johnson (p. 192)
D.O.	<i>Doctor of Osteopathic Medicine</i>	Ben Johnson (p. 192)

La mention de leurs diplômes les désigne comme étant des experts dans leur domaine⁸⁹. Ce sont des intellectuels formés pour la recherche, qui devraient posséder la rigueur nécessaire pour la mener à terme. Leur formation aurait été sanctionnée par des institutions légitimes d'enseignement supérieur avant qu'ils en viennent à vulgariser le résultat de leurs travaux à l'intention d'un public plus large. Leur lien avec la science est ainsi présenté de manière aussi concrète et visible que le diplôme en papier qu'ils auraient reçu au terme de leur parcours universitaire. La variété des titres a également un effet légitimateur. Les différentes formations des experts donnent l'impression que le « secret » est compatible avec, voire validé par plusieurs disciplines, principalement dans le domaine médical et des sciences humaines.

⁸⁷ La discipline dans laquelle ces experts ont obtenu leur doctorat n'est pas précisée.

⁸⁸ Cette abréviation veut habituellement dire *Doctor of Medical Science*. Joe Vitale joue possiblement sur la confusion entre les deux.

⁸⁹ Olav Hammer, *Claiming Knowledge, op. cit.*, p. 236.

Nous avons déjà observé dans le premier chapitre de ce mémoire comment les expert.es cumulaient les titres professionnels : leur crédibilité repose sur leur succès dans d'autres domaines que celui du développement personnel, mais aussi sur leurs accomplissements en dehors de leurs champs d'études. Prenons l'exemple de l'expert John Assaraf, dont la notice biographique raconte qu'il a « dedicated the last twenty-five years to researching the human brain [and] quantum physics [...] as they relate to achieving success in business and life » (p. 185)⁹⁰. Même s'il a passé un quart de siècle à étudier la physique, il se décrit avant tout comme un « entrepreneur and moneymaking expert » (p. 1), un « bestselling author, lecturer, and business advisor » (p. 185). La science ne définit pas son identité d'expert, elle n'est pour lui qu'une corde de plus à son arc. L'expert John Hagelin, pour sa part, serait un « world-renowned quantum physicist » et « one of the greatest scientists on the planet today », mais il s'intéresserait principalement à la façon de « solve major societal and environmental problems and create world peace through policies in harmony with the laws of nature » (p. 192). Son rôle de scientifique prend un peu plus de place dans sa présentation que dans celle de John Assaraf, mais il n'est pas mis à l'avant-plan. Le but de John Hagelin n'est pas l'avancement de la physique, mais la production d'une réflexion sur la politique façonnée par la science.

Comme les experts mentionnés dans le tableau ci-dessus ne collaborent pas à un ouvrage en lien avec leur discipline (*The Secret* n'est pas un manuel d'ostéopathie, pas plus qu'un traité de physique quantique), cela suggère qu'ils convertissent le capital des connaissances acquises dans leur domaine de spécialisation pour mieux le mettre au service d'une démarche de développement personnel. Dans le cadre de leur contribution au *Secret*, leurs études universitaires ne semblent être qu'une valeur ajoutée. Ce sont surtout leurs expériences avec la loi de l'attraction qui importent. Dès lors, ces experts ne mettent pas la recherche scientifique sur un pied d'égalité avec leurs explorations philosophiques et leurs projets entrepreneuriaux. Pour les expert.es, les connaissances scientifiques ont pour finalité une mise à profit. La science ne se suffit pas à elle-même : elle doit être inscrite dans une quête de sens liée à d'autres domaines d'épanouissement, comme l'argent, l'amour et la politique.

⁹⁰ Il n'est mentionné nulle part que John Assaraf ait accompli ces recherches dans un cadre scolaire. Son parcours est conforme à la vision de l'individu promu par les textes de développement personnel, puisque l'autodidactisme est le *self-help* par excellence.

Une nouvelle science

Qui plus est, la science n'est pas la seule voie vers la connaissance à leurs yeux. La notice biographique de l'expert Ben Johnson retrace son parcours : « Originally trained in Western medicine, Dr. Johnson became interested in energy healing after overcoming a life-threatening illness using unconventional methods » (p. 193). L'Orient n'est mentionné nulle part, mais il est la présente absence vers laquelle pointent le rejet de la médecine occidentale et l'emploi de méthodes alternatives. La notice biographique de Marie Diamond contient aussi des ellipses qui sous-entendent un contact avec l'Orient : « Marie is an internationally known Feng Shui master who has been practicing for more than twenty years, refining the knowledge given to her at an early age. She has advised numerous Hollywood celebrities, major film directors and producers, music giants, and famous authors » (p. 188). Puisqu'elle était jeune et aurait reçu ce savoir passivement, il semble presque être tombé du ciel. Elle n'a pas à l'ancrer dans un contexte ou une histoire précise, ou même dans une relation avec un.e mentor.e connaissant bien l'Asie.

L'Orient est présenté comme un lieu intemporel⁹¹ dont la sagesse n'attend qu'à être redécouverte par les Occidentaux, même si elle peut sembler mystérieuse au premier abord et susciter l'incrédulité. Ce sont ainsi des « méthodes non-conventionnelles » qui ont guéri Ben Johnson de sa maladie incurable, pas la médecine occidentale à laquelle il était pourtant formé. De la même façon, c'est le feng shui que Marie Diamond utilise pour insuffler un vent de nouveauté à au processus créatif des célébrités et des grands de ce monde⁹². Ces deux experts font valoir un ancrage dans les savoirs orientaux. Leurs connaissances seraient plus holistiques maintenant qu'ils y ont intégré la « sagesse orientale ».

L'Asie n'est pas le seul cadre de référence alternatif à la tradition scientifique occidentale dans lequel puisent les voix actoriales. L'épigraphe du *Secret* provient d'un texte d'alchimie célèbre, *La Table d'émeraude* : « As above, so below. As within, so without. *The Emerald Tablet*, circa 3000 BC » (p. v). Les alchimistes n'ont jamais réussi à transformer le plomb en or, mais leurs travaux ont contribué à faire naître un climat intellectuel propice à la science moderne⁹³. Ce sont

⁹¹ Edward W. Said, *Orientalism*, New York, Vintage Books, 2003 [1978], p. 208.

⁹² Voir Jane Iwamura, qui se penche sur l'orientalisme dans la culture populaire états-unienne à travers la figure du « moine oriental », et sur la façon dont les savoirs asiatiques sont perçus comme ayant pour fonction première la revitalisation de l'Occident. *Virtual Orientalism*, op. cit., p. 20.

⁹³ Bruce T. Moran, *Distilling Knowledge. Alchemy, Chemistry, and the Scientific Revolution*, Boston, Harvard University Press, 2006, p. 2.

en quelque sorte des précurseurs dont les expériences ont ouvert la voie à plusieurs découvertes importantes. La citation d'un extrait de *La Table d'émeraude* en exergue n'est pas anodine. Selon le critique littéraire Gérard Genette, une épigraphe « consiste en un commentaire du *texte*, dont elle précise ou souligne indirectement la signification. [...] Elle] est le plus souvent énigmatique, d'une signification qui ne s'éclaircira, ou confirmera, qu'à la pleine lecture du texte⁹⁴ », en plus de créer un « effet de caution indirecte [grâce à] sa présence [...] à l'orée d'un texte⁹⁵ ». L'autrice du *Secret* suggère, avec cette épigraphe mystérieuse, que la frontière entre science et ésotérisme est plus poreuse qu'il n'y paraît; que la loi de l'attraction, même si elle ne fait pas partie des savoirs validés par la science en ce moment, en fera peut-être bientôt partie. Avec cette épigraphe, elle rapproche son projet de celui des alchimistes qui cherchaient à atteindre la connaissance et le succès par tous les moyens.

De cette manière, à l'instar de Léonard de Vinci, les voix auctoriales se présentent comme des *Renaissance men*, des polymathes qui ne voient pas de frontière étanche entre la science et la spiritualité, aucune contradiction entre le positivisme et l'ésotérisme⁹⁶. L'intertextualité visuelle avec la Renaissance⁹⁷ établit d'emblée une affinité avec le foisonnement disciplinaire de cette période de renouveau intellectuel. Les voix auctoriales se sentent ainsi à l'aise de conjuguer des références à des méthodes scientifiques, à des spiritualités asiatiques et à des pratiques ésotériques. La guérison énergétique, le feng shui et l'alchimie n'ont pas fait leurs preuves aux yeux du reste de la communauté scientifique, mais puisqu'elles *fonctionnent* pour les expert.es, elles sont présentées comme des systèmes de références valides pour elleux.

L'intérêt des expert.es pour des sujets allant au-delà de leur domaine d'études (ou de ce qui est considéré comme de la science) donne l'impression que ce sont des chercheur.ses indépendant.es prêt.es à explorer de nouvelles méthodes pour trouver des réponses à leurs questions. Nicolas Marquis a un nom pour ce type d'expert.e : c'est la ou le

« scientifique transfuge » qui raconte comment, en ne reniant rien de ce qu'il était, il a quitté (ou pris quelque distance avec) un milieu scientifique dans lequel il était pourtant reconnu pour le terrain beaucoup plus glissant et incertain – mais aussi

⁹⁴ Gérard Genette, *Seuils*, Paris, Éditions du Seuil, 1987, p. 146.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 147.

⁹⁶ Son nom est d'ailleurs mentionné dans les premières pages du texte : « Artists such as Leonardo da Vinci depicted it [The Secret] in their paintings » (p. 4).

⁹⁷ Voir la p. 15 du présent mémoire.

plus authentique – du développement personnel, parce qu’il ne pouvait plus accepter les carcans et les limitations qu’impose la pensée scientifique.⁹⁸

Cette polyvalence est exhibée comme étant un atout : les expert.es savent reconnaître les limites de la science occidentale (iels sont sorti.es des sentiers battus pour trouver des réponses à leurs questions spirituelles), mais sont aussi dotés de l’intelligence et de l’esprit critique associés aux scientifiques. Leur démarche est présentée comme un signe de courage épistémique dans le texte. Iels trouveront la vérité coûte que coûte.

En s’éloignant de la science traditionnelle, l’autrice est forcée de redéfinir leur rapport avec le milieu scientifique. Pour ce faire, elle inclut la loi de l’attraction dans une catégorie qu’elle désigne comme la « new science » :

One of the most exciting things about living in this time is that the discoveries of quantum physics and new science are in total harmony with the teachings of The Secret. [...] For many people, their belief is strengthened when they see the perfect correlation between the knowledge of The Secret and the theories of new science. (p. 156)

Ce changement de paradigme emballe Ben Johnson : « We are now entering the era of energy medicine. [...] This is huge. This is the biggest thing that we have ever come across » (p. 138). On retrouve le même enthousiasme et la même tendance à l’hyperbole chez l’autrice : « This time on our glorious planet is the most exciting time in history. We are going to see and experience the impossible becoming possible, in every field of human endeavor and on every subject » (p. 181). Il n’est pas mentionné sur quoi la « nouvelle science » s’appuie, quelles sont les avancées scientifiques qui prouveraient que le « secret » est en accord avec la physique quantique. On peut comprendre par inférence et par quelques ellipses que c’est une science plus holistique, qui fonctionnerait selon les principes de la pensée positive (comme la « energy medicine » dont parle Ben Johnson).

L’enthousiasme des voix auctoriales par rapport à ces découvertes témoigne d’une vision dynamique de la science, qui serait en changement constant. L’autrice rappelle : « At some point in time, every so-called incurable disease has been cured » (p. 135). Si des maladies que l’on croyait inguérissables hier ne le sont plus aujourd’hui, pourquoi la pensée positive ne relèverait-elle pas de la science légitime demain? semble-t-elle demander. Elle envisage la « nouvelle

⁹⁸ Nicolas Marquis, *Du bien-être au marché du malaise*, op. cit., p. 110; Wouter Hanegraaff, *New Age Religion and Western Culture*, op. cit., p. 63.

science » comme étant plus avancée que la science traditionnelle grâce à son décloisonnement. L'autrice serait la Galilée de la physique quantique : elle aurait amorcé un changement de paradigme, tandis que le reste de la communauté scientifique partagerait encore la croyance erronée que le Soleil tourne autour de la Terre, ou que les pensées ne peuvent pas agir sur la matière. L'inscription de la loi de l'attraction dans un changement de paradigme correspond à ce que Olav Hammer appelle la « ligne du temps en U ». Il écrit :

[In New Age texts,] a critique of science coexists with claims that one's own New Age doctrines are, in fact, scientific. These conflicting views of science are typically embedded in an emic historiography structured by the characteristic U-shaped time-line. The recent past has been dominated by negative forms of science. The present is a time of transformation, the beginning of the upward slope. A new form of science is taking shape, one that points back to the wisdom of the ancients.⁹⁹

De ce fait, la définition de la science préconisée par les voix auctoriales est élargie. Nous serions dans une période de renouveau où la frontière entre science et non-science est en train d'être renégociée grâce à de nouvelles découvertes, comme celle de la loi de l'attraction.

L'expert Fred Wolf met cependant les choses au clair : « I'm not talking to you from the point of view of wishful thinking or imaginary craziness. I'm talking to you from a deeper, basic understanding. Quantum physics really begins to point to this discovery [the law of attraction]¹⁰⁰ » (p. 20). Sur sa photo d'expert, Fred Wolf a des airs de famille avec Doc, le personnage du scientifique excentrique du film *Back to the Future* (1985)¹⁰¹ : les deux portent des lunettes, un sarrau¹⁰², une couronne de cheveux blancs autour d'un front dégarni, et s'expriment de manière enthousiaste. On pourrait s'attendre, conformément à l'archétype du « scientifique fou » dont cet expert reprend les codes¹⁰³, à ce qu'il soit étourdi et fasse des déclarations extravagantes. Pourtant, il ne souhaite pas que la loi de l'attraction soit associée à la pseudoscience. Il affirme tenir à ce que celle-ci respecte des critères rigoureux, même s'ils sont différents de ceux

⁹⁹ Olav Hammer, *Claiming Knowledge*, *op. cit.*, p. 233; voir aussi Wouter Hanegraaff, qui analyse la stratégie du changement de paradigme. *New Age Religion and Western Culture*, *op. cit.*, p. 62.

¹⁰⁰ Son intonation lorsqu'il formule ces propos dans le film joue encore plus sur le contraste entre son apparence de scientifique fou et la rigueur intellectuelle dont il se vante. Il dit les mots soulignés avec un ton condescendant en agitant ses mains en l'air comme si c'étaient des sonnettes (Rhonda Byrne, *The Secret*, [vidéo], *op. cit.*, 0:12:40).

¹⁰¹ Il reprend aussi certains des codes de l'archétype du scientifique excentrique tels qu'incarnerés par Einstein (la moustache et les cheveux blancs, le ton passionné, le sourire, les extrapolations philosophiques à partir de la science).

¹⁰² Il porte un veston gris pâle ressemblant énormément à un sarrau (p. 197).

¹⁰³ TV Tropes, *Mad Scientist*, en ligne, <https://tvtropes.org/pmwiki/pmwiki.php/Main/MadScientist>, consulté le 4 mars 2024.

de la communauté scientifique. Comme le signale Olav Hammer, « science carries such weight in contemporary society that the very term ‘unscientific’ has strongly negative connotations¹⁰⁴ ».

Il n’en demeure pas moins que les références abondantes à la science ne font finalement appel qu’à ses aspects superficiels : ses images, son vocabulaire, ses acteurs, ses statistiques, ses diplômes, sa recherche de la « vérité », ses changements de paradigme. Ce rapport à la science s’apparente à du scientisme, qu’Olav Hammer décrit comme étant

the active positioning of one’s own claims in relation to the manifestations of any academic scientific discipline, including, but not limited to, the use of technical devices, scientific terminology, mathematical calculations, theories, references and stylistic features – without, however, the use of methods generally approved within the scientific community, and without subsequent social acceptance of these manifestations by the mainstream of the scientific community through e.g. peer reviewed publication in academic journals.¹⁰⁵

Cette stratégie rhétorique permet aux voix auctoriales de faire des affirmations qui dépassent les limites de la science, tout en se faisant passer pour telle grâce à des signaux judicieusement choisis.

Pour observer comment se produit le glissement de la science vers le scientisme, la structure de la mythologie élaborée par le sémiologue Roland Barthes. Dans son essai *Mythologies* (1957), Barthes expose, en se basant sur les travaux du linguiste Ferdinand de Saussure, comment celles-ci se déploient¹⁰⁶. Ferdinand de Saussure proposait que tout signe linguistique est composé de deux facettes : un signifiant (la forme du mot, par exemple les lettres ou les sons) et un signifié (le concept désigné par ces sons ou ces lettres)¹⁰⁷. Barthes se sert de cette conception linguistique du signe pour analyser le discours social : « Je venais de lire Saussure et j’en retirais la conviction qu’en traitant des ‘représentations collectives’ comme des systèmes de signes on pouvait [...] rendre compte *en détail* de la mystification qui transforme la culture petite-bourgeoise en nature universelle¹⁰⁸ ». L’innovation de Barthes a été de traiter le discours comme un système de signes,

¹⁰⁴ Olav Hammer, *Claiming Knowledge*, *op. cit.*, p. 233.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 206.

¹⁰⁶ Cet essai est paru il y a plusieurs décennies et est moins utilisée de nos jours que des travaux de sémiologie plus récents, mais nous a semblé une référence utile à convoquer pour expliciter notre démonstration. Nous y recourons donc comme à un classique, en souhaitant mettre en valeur une parenté que nous percevons entre le travail de mise à nu de l’idéologie bourgeoise effectué par Barthes et notre tentative de déconstruire le mythe scientiste qui sert à légitimer le discours de l’autrice du *Secret*.

¹⁰⁷ Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1971 [1916], p. 112.

¹⁰⁸ Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Seuil, 2010 [1957], p. 7, l’auteur souligne.

et d'analyser comment un deuxième signe peut être greffé à un signe déjà existant, créant ainsi une mythologie¹⁰⁹.

Dans le mythe scientifique au cœur du *Secret*, le premier signe est celui de la science. Il est composé de son signifiant (les indices de la science mentionnés plus haut) et de son signifié, qui sont les théories et les méthodes scientifiques. Les voix autoriales prennent la « scientificité » et l'atrophient des caractéristiques centrales de sa méthode : son positivisme et sa réfutabilité. En effet, il n'est pas question de « science » à proprement parler si une hypothèse n'est pas vérifiée en étant soumise à des expériences aux critères rigoureux¹¹⁰. L'autrice et les expert.es réduisent la science à une poignée de signifiants visibles mais creux, car « [l]e mythe préfère travailler à l'aide d'images pauvres, incomplètes, où le sens est déjà bien dégraissé, tout prêt pour une signification¹¹¹ ». Évidemment, les signifiants de la science ne disparaissent pas, ils

restent là, le concept [de science-en-tant-que-recherche-de-vérité] a besoin d'eux : on les ampute à moitié, on leur enlève la mémoire, non l'existence : ils sont à la fois têtus, silencieusement enracinés, et bavards, parole disponible tout entière au service du concept.¹¹²

Au lieu de pointer concrètement vers des découvertes, des parcours universitaires ou des théories scientifiques validées, les signifiants de la science, vidés de leur histoire et de leur profondeur, ne peuvent rien faire de plus que d'évoquer la science. Les voix autoriales ne proposent pas d'explications qui retraceraient l'histoire de tel ou tel concept scientifique auquel elles font référence, ou qui créeraient un réseau dense de liens entre ceux-ci. Elles reprennent les codes de la vulgarisation pour procéder à une appropriation du discours scientifique.

¹⁰⁹ L'exemple que Barthes utilise est celui d'un soldat congolais. Le premier signe est « soldat congolais », composé d'un signifiant visuel (le visage d'un adolescent noir, son uniforme, le drapeau de la France) et d'un signifié (c'est un soldat de l'armée française en Afrique qui écoute un discours). Ce premier signe (parfaitement compréhensible de manière autonome) est parasité par un système second, celui du mythe. Le mythe s'approprie le signe du soldat congolais et en fait son signifiant, auquel il ajoute le signifié de l'impérialisme français. Le résultat est un mythe impérialiste célébrant la grandeur de la France. *Mythologies*, op. cit., p. 227-229.

¹¹⁰ Le Science Council (l'autorité reconnaissant les qualifications scientifiques en Europe) définit la science comme étant « the pursuit and application of knowledge and understanding of the natural and social world following a systematic methodology based on evidence ». Science Council, *Our definition of science*, en ligne, <https://sciencecouncil.org/about-science/our-definition-of-science/>, consulté le 4 mars 2024.

¹¹¹ Roland Barthes, *Mythologies*, op. cit., p. 233.

¹¹² *Ibid.*, p. 229.

Tableau 2.2 Le scientisme de la loi de l'attraction

Signe	Signifiant	Signifié
La science	Les dessins, équations, vocabulaire, titres, etc.	Les théories et la méthode scientifiques
Signifiant du mythe		Signifié du mythe
La science		Une recherche de vérité
Mythe		
La loi de l'attraction est scientifique, car elle a été découverte au terme d'une recherche de vérité		

Ainsi, l'auteurice déforme la science, puisqu'elle « defines *science* loosely and simply as a method of truth seeking, governed by law; therefore, any endeavor using systemic methods and attempting to unearth truth [is] by definition a science¹¹³ », commente la chercheuse en sciences de la communication Louise Woodstock. D'après l'auteurice, la science n'est qu'une des façons de découvrir la vérité. C'est pourquoi, à ses yeux, la loi de l'attraction est scientifique : elle a été découverte, testée, et elle fonctionne. Cela serait amplement suffisant pour répondre au nom de « science ».

Évidemment, la philosophie du « secret » a une portée beaucoup plus large et unifiée que ne peut en offrir n'importe quelle théorie scientifique. La physique quantique peut expliquer le comportement des objets physiques, mais elle ne se prête pas aux extrapolations sur le sens de la vie. Ces extrapolations ressortent du domaine de la métaphysique, une branche de la philosophie. Wouter Hanegraaff résume cette distinction :

The point to be emphasized here is that such religiously inspired worldviews necessarily represent an *interpretation* of research data, rather than a direct and obvious implication of those data. [...] Although New Age scientists are strongly interested in disseminating new scientific facts, they consider these not as goals in themselves. Their guiding motivation is the search for a new worldview. For this reason the term 'New Age science' is actually a misnomer : its real domain is not natural science, but *philosophy of nature*.¹¹⁴

¹¹³ Louise Woodstock, « Vying Constructions of Reality: Religion, Science, and 'Positive Thinking' in Self-Help Literature », *Journal of Media and Religion*, vol. 4, n° 3, 2005, p. 160.

¹¹⁴ Wouter Hanegraaff, *New Age Religion and Western Culture, op. cit.*, p. 64, l'auteur souligne.

Avec l'expression « philosophie de la nature », Hanegraaff fait référence à un mouvement issu du romantisme allemand. Les philosophes qui y sont associés (Schelling, Goethe, Hegel) étaient à la recherche d'une unité entre la spiritualité et la nature. Une philosophie de la nature est une théorie unifiée du monde qui, grâce au scientisme, offrirait une interprétation métaphysique de principes scientifiques. Ses philosophes, à l'instar des voix auctoriales du *Secret*, se prononcent sur la nature du monde, et construisent de cette manière une cosmologie qui serait en fin de compte toujours profondément *religieuse*¹¹⁵.

La religion

Si le scientisme permet de faire passer des croyances religieuses pour scientifiques, il est pertinent de se demander, en contrepartie, quelle est la place occupée par la religion dans le texte. Comment une autrice qui fait autant d'effort pour inscrire son message dans le discours scientifique peut-elle faire référence aussi souvent au christianisme? L'intertextualité avec la Bible est beaucoup trop présente pour ne pas faire partie d'une stratégie discursive mise en œuvre pour agir sur le lectorat. Cela est d'autant plus surprenant que l'autrice reconnaît que la majorité de son lectorat n'est probablement plus croyante ou pratiquante¹¹⁶ : « For many people, the only time they have blessed someone was when they sneezed », écrit-elle (p. 151). Nous étudierons dans les prochaines sections les aspects de la religion qui sont convoqués et la manière dont les voix auctoriales s'approprient la doctrine chrétienne. Nous analyserons les références à la Bible selon deux catégories : les éléments religieux d'un côté (le miracle, la prière, la foi), les références à des citations ou à des paraboles de l'autre.

En racontant l'histoire d'un homme qui a utilisé la pensée positive pour se débarrasser de l'homophobie dans sa vie, l'expert Hale Dwoskin s'exclame : « What happened in the next six to eight weeks was an absolute miracle! » (p. 18). Michael Beckwith aurait été témoin de guérisons spectaculaires : « I've seen kidneys regenerated. I've seen cancer dissolved. I've seen eyesight improve and come back » (p. 134). À l'aide d'une énumération similaire, l'autrice relate l'impact de son projet : « As the film swept the world, stories of miracles began to flood in : people wrote

¹¹⁵ Wouter Hanegraaff, *New Age Religion and Western Culture*, op. cit., p. 66.

¹¹⁶ Michael C. Souders écrit à propos des pasteurs des méga-églises que ceux-ci ne s'adressent pas à des croyants mais à des « seekers » : « people who have had no deep commitment to a particular church or denomination, and have been shopping for a spiritual home ». L'autrice semble s'adresser à un public similaire. *A God of Wealth*, op. cit., p. 358.

about healing from chronic pain, depression, and disease; walking for the first time after an accident; even recovering from a deathbed¹¹⁷ » (p. xi). La plupart de ces miracles sont physiques et évoquent les paraboles où Jésus redonne la vue¹¹⁸ ou la possibilité de marcher à une personne en situation de handicap¹¹⁹. Certains rappellent le miracle de la résurrection lui-même¹²⁰. Il n’y a aucune mention d’une figure extérieure telle que Jésus accomplissant ces merveilles. Ce sont les personnes qui ont lu (ou regardé) *The Secret* qui ont attiré à elles-mêmes leur rétablissement.

L’autrice recommande de faire l’exercice suivant : « Take a few moments to think about how you feel. [...] One way is to close your eyes (shutting out distraction), focus on your feelings inside, and smile for one minute » (p. 36). Elle propose aussi des affirmations que la lectrice peut se répéter, comme celle-ci : « I AM receiving every good thing. I AM happy. I AM abundant. I AM healthy. I AM love. I AM always on time. I AM eternal youth. I AM filled with energy every single day » (p. 168). Le premier exercice ressemble à une prière : c’est un moment méditatif pendant lequel la personne se concentre sur ses émotions. Au lieu d’entrer en communication avec le divin, elle se met au diapason de ses sentiments. Le deuxième exercice est présenté comme un mantra à répéter au présent, même si les adjectifs (*happy, abundant, healthy, on time*) ne décrivent pas encore tout à fait la lectrice. La structure répétitive de l’affirmation et sa nature prophétique en font une sorte de prière que l’on adresse à soi-même plutôt qu’à une force supérieure¹²¹.

Telle une prédicatrice, l’autrice sermonne le lectorat :

How it will happen, how the Universe will bring it to you, is not your concern or job. Allow the Universe to do it for you. When you are trying to work out how it will happen, you are emitting a frequency that contains a lack of faith – that you don’t believe you have it already. (p. 51)

La notion de foi revient plus tard dans ses paroles : « Trust the Universe. Trust and believe and have faith » (p. 57). De la même façon, l’expert Mike Dooley assure à la lectrice que « [t]he ‘hows’ are the domain of the Universe. It always knows the shortest, quickest, fastest, most harmonious way between you and your dream » (p. 85). Les voix auctoriales affirment presque

¹¹⁷ Voir aussi p. 18 et p. 137 pour des miracles.

¹¹⁸ Marc 8:22-25.

¹¹⁹ Jean 5:3-9.

¹²⁰ Jean 4:47-51, Luc 7:11-15.

¹²¹ Wendy Simonds, *Women and Self-Help Culture*, op. cit., p. 151. Voir Serena Hashimoto pour une analyse de la manière dont les voix auctoriales du *Secret* transforment le concept de prophétie en faisant de la messagère et de l’exécutrice la même personne : la lectrice. « Prophetic performatives », loc. cit., p. 219, 225.

que « les voies de Dieu sont impénétrables¹²² », que même si l'on ne comprend pas ce qui se passe, ni comment, une force supérieure est en contrôle. Là où, dans le christianisme, les êtres humains doivent avoir la foi en un Dieu qui décide de leur destin, les voix autoriales recommandent ici d'avoir confiance en l'univers et en son fonctionnement « magnétique », en plus de ses propres pouvoirs de manifestation.

Plusieurs phrases du *Secret* sont des allusions à des phrases ou à des paraboles connues de la Bible, dont le sens ou le contexte sont infléchis afin d'amener la lectrice à croire dans les vertus du « secret » :

Tableau 2.3 L'intertextualité avec la Bible dans *The Secret*

Dans <i>The Secret</i>	Dans la Bible ¹²³
Love and gratitude can part seas, move mountains, and create miracles (p. 128).	Moïse étendit sa main sur la mer. Et l'Éternel refoula la mer par un vent d'orient, qui souffla avec impétuosité toute la nuit; il mit la mer à sec, et les eaux se fendirent (Exode 14 : 21). [S]i vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : Transporte-toi d'ici là, et elle se transporterait; rien ne vous serait impossible (Matthieu 17 : 20).
Whatever you sow, you reap! Your thoughts are seeds, and the harvest you reap will depend on the seeds you plant (p. 17).	Celui qui sème pour sa chair moissonnera de la chair la corruption; mais celui qui sème pour l'Esprit moissonnera de l'Esprit la vie éternelle (Galates 6 : 8).
Everything in the world began with one thought (p. 143).	Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu ¹²⁴ (Jean 1 : 1).
[P]raise and bless your enemies. If you curse your enemies, the curse will come back to harm you (p. 152).	Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous maltraitent (Luc 6 : 27-28).
Whatsoever ye shall ask in prayer, believing, ye shall receive (p. 54).	Phrase provenant de la Bible (Matthieu 21 : 22)

¹²² Cf. Romains 11:33 : « Que ses jugements sont insondables, et ses voies incompréhensibles! ».

¹²³ Nous citons la version de Louis Segond.

¹²⁴ L'intertextualité est encore plus évidente lorsqu'on sait que c'est le mot *Logos* qui est utilisé dans la version grecque, mot qui veut à la fois dire « pensée » et « parole ». *Britannica*, « logos », en ligne, <https://www.britannica.com/topic/logos>, page consultée le 25 octobre 2021.

Sans procéder à une analyse exhaustive de l'intertextualité biblique dans *The Secret*, nous pouvons tout de même noter que chaque référence à la Bible dans le texte est en lien avec la pensée : les *pensées* d'amour peuvent accomplir des exploits extraordinaires (« Love and gratitude can part seas, move mountains, and create miracles », p. 128), les *pensées* sont comme des graines qui déterminent ce que l'on récoltera (« Whatever you sow, you reap! Your thoughts are seeds, and the harvest you reap will depend on the seeds you plant », p. 17); l'univers existe grâce à la *pensée* (« Everything in the world began with one thought », p. 143); il faut avoir des *pensées* positives envers les gens que l'on n'aime pas, sinon cela se retournera contre soi (« praise and bless your enemies. If you curse your enemies, the curse will come back to harm you », p. 152); enfin, les *pensées* transmises par la prière se matérialiseront éventuellement (« Whatsoever ye shall ask in prayer, believing, ye shall receive », p. 54). C'est comme si l'auteur entrait en dialogue avec la Bible, mais n'en retenait que les phrases qui soulignent la primauté de la pensée. De cette façon, la croyance en un Dieu tout-puissant est remplacée par la certitude en la puissance des pensées positives.

La métaphysique

Il semble que le chaînon manquant entre la science et la religion dans la cosmogonie du *Secret* se situe à même le modèle d'interprétation de la physique quantique retenu par l'auteur. En effet, les recherches dans cette discipline produisent des résultats que les scientifiques interprètent ensuite selon des modèles. Ces modèles constituent la *métaphysique*. La conception qu'ont les voix auctoriales du lien entre pensée et matière permet de comprendre la manière dont elles s'y prennent pour réconcilier science et spiritualité. L'expert John Assaraf avance : « Everything is made up of the exact same thing, whether it's your hand, the ocean, or a star » (p. 155). Quelques pages plus loin, il précise : « We're all connected. [...] There isn't an 'out there' and an 'in there'. Everything in the Universe is connected. It is just one energy field » (p. 162). Dans le même ordre d'idées, l'expert James Ray prévient la lectrice : « Most people define themselves by this finite body, but you're not a finite body. Even under a microscope you're an energy field » (p. 158).

Selon eux, l'univers entier ne serait composé d'une seule et même substance : l'énergie. Pour cette raison, les dichotomies entre le corps et l'esprit n'auraient pas lieu d'être. Nous pouvons dès lors déterminer que les voix auctoriales ont une vision moniste du monde, le monisme étant la théorie selon laquelle le monde ne serait composé que d'un seul élément (du grec *monos*, « seul,

unique »)¹²⁵. Leur monisme est à la fois matériel – l'énergie est une substance physique, concrète – et spirituel, puisque l'énergie est mentale, intangible¹²⁶. De cette façon, le lien entre le matériel et l'immatériel est déconstruit.

Malgré cette conception unifiée de l'univers, la force des pensées transcenderait la masse d'énergie. « [T]he Universe essentially emerges from thought and all of this matter around us is just precipitated thought », soutient l'expert John Hagelin (p. 160). L'expert Fred Wolf résume cette interprétation lorsqu'il explique que « [q]uantum physics [...] says that you can't have a universe without mind entering into it, and that the mind is actually shaping the very thing that is being perceived » (p. 21). L'autrice s'exclame : « Quantum physicists tell us that the entire Universe emerged from thought! » (p. 15). Les expert.es font ici référence de manière plus ou moins directe à l'interprétation idéaliste de la physique quantique. Selon ce modèle, les pensées humaines auraient un impact sur la matière¹²⁷. L'expérience des fentes de Young a démontré que la matière peut se comporter comme une particule ou une onde selon ce qui est mesuré par la personne observante. Les résultats de cette expérience ont fourni aux voix auctoriales la base parfaite pour leur métaphore de l'énergie pouvant se transformer en matière en fonction de la conscience humaine¹²⁸. Dans la cosmologie du texte, les pensées ne font pas qu'influencer la prise de mesure au niveau atomique (comme c'est le cas dans l'expérience des fentes de Young), elles *créent* l'univers au complet¹²⁹.

Dans les propos formulés par les voix auctoriales, il est intéressant de noter la relation entre l'univers et les pensées : si l'univers a été créé par la pensée, comme elles le déclarent, c'est que la pensée est antérieure à l'énergie, qu'elle a un pouvoir *sur* l'énergie. Leur discours introduit une hiérarchie entre, d'un côté, de l'énergie neutre, disponible, et de l'autre, un esprit conscient, pouvant modifier le monde physique et spirituel. Cela n'est pas compatible avec une vision

¹²⁵ Olav Hammer, *Claiming Knowledge*, *op. cit.*, p. 76.

¹²⁶ Wouter Hanegraaff, *New Age Religion and Western Culture*, *op. cit.*, p. 175. Le choix du mot « énergie » pour la substance dont est composé le monde est intéressant, car il combine des connotations scientifiques et spirituelles, fait remarquer Catherine Svehla, *You Are What You Think. American Self-Help and the Myth of Unlimited Human Potential*, thèse de doctorat, Pacifica Graduate Institute, 2008, p. 103.

¹²⁷ Le modèle idéaliste n'est plus celui qui prime dans la communauté scientifique (Olav Hammer, *Claiming Knowledge*, *op. cit.*, p. 274). Le fait que l'autrice ne nomme pas ses sources de physique quantique donne l'impression qu'elle ne propose pas une interprétation située, mais le consensus de la communauté scientifique.

¹²⁸ Catherine Albanese, « The Magical Staff », *loc. cit.*, p. 73.

¹²⁹ Olav Hammer, *Claiming Knowledge*, *op. cit.*, p. 272.

moniste de l'univers. Wouter Hanegraaff explique comment les expert.es du new age résolvent cette contradiction :

Any movement which combines the search for a monistic alternative to mind-matter dualism with a high regard for modern science will easily develop a form of materialistic monism. However, if such a movement also explicitly rejects reductionistic materialism and exalts spirit, then it obviously has a problem. To escape from the dilemma, it must claim either that science as such must be transformed so as to encompass aspects of reality normally associated with the spiritual, or it must demonstrate that the existence of a spiritual dimension is confirmed by advanced science. Critics will object that the former option leads to bad science, and the latter to bad spirituality. Defenders will reply that traditional notions of both science and spirituality have been too limited all along and that the convergence of both domains will lift both to an entirely new level.¹³⁰

C'est pourquoi les voix auctoriales n'ont pas à faire de compromis : le monisme matérialiste qui ramène tout à de l'énergie ne semble pas, a priori, laisser énormément de place à la spiritualité, mais cela n'est plus un problème si on laisse tomber la science pour favoriser une approche scientifique qui admet des extrapolations spirituelles. Il n'existerait donc pas d'opposition réelle entre la physique quantique et la spiritualité, puisque, pour reprendre un adage rebattu du new age, « tout est dans tout ». Pour les expert.es, l'étude de la physique mène inévitablement à la *métaphysique*, à l'interprétation philosophique des données.

Nous avons déjà souligné que toute trace de Dieu a été gommée des références à la Bible présentes dans le texte. Mais quand l'auteurice nomme explicitement Dieu, quelle place lui accorde-t-elle ? « The true supply is the invisible field, whether you call that the Universe, the Supreme Mind, God, Infinite Intelligence, *or whatever else* », énumère-t-elle (p. 163, nous soulignons). Sa nonchalance par rapport à Dieu laisse entendre que tous ces noms sont interchangeable. Ce ne serait qu'un nom parmi tant d'autres pour décrire l'énergie qui existe dans le monde. Les autres noms désignant le divin dans le texte sont Universal Mind (p. 157), Divine Mind (p. 161), Universal Consciousness (p. 160), One Energy Field (p. 162), One Mind (p. 160), One Consciousness (p. 162), Supreme Mind (p. 161) et One Supreme Mind (p. 169). Wouter Hanegraaff note que « [t]he capitals are appropriate, because the Source [ou tous ces autres noms] is inevitably regarded as, or immediately associated with God¹³¹ ». L'omniscience du divin demeure (avec des mots comme « Mind », « Consciousness » ou « Intelligence »), mais elle

¹³⁰ Wouter Hanegraaff, *New Age Religion and Western Culture, op. cit.*, p. 172.

¹³¹ *Ibid.*, p. 120.

semble désigner la logique d'un univers obéissant à la loi de l'attraction plutôt qu'à la volonté d'un être supérieur. Le cosmos s'organiserait lui-même sans intervention extérieure. D'ailleurs, la conception du divin comme étant une « Source » ou encore un « Energy Field » fait passer le Dieu chrétien d'une figure paternelle en contrôle à une (res)source dont les être humains peuvent se servir selon leurs besoins. Ces derniers peuvent agir sur l'univers, mais l'univers n'agit pas vraiment sur eux : une source ou un champ énergétique sont des *environnements*, pas des instances autoritaires. Le divin passe d'actif à passif, d'omnipotent à *disponible*. Les adjectifs « One » et « Universal » laissent entendre que le divin serait omniprésent, non pas à la manière d'un Dieu séparé de sa création, mais comme une présence englobante dont la lectrice fait elle-même partie. En somme, le divin n'est plus envisagé à travers la figure d'un Dieu anthropomorphisé¹³².

L'expert James Ray imagine une conversation fictive à propos de la nature de Dieu :

You go to a quantum physicist and you say, 'What creates the world?' And he or she will say, 'Energy'. Well, describe energy. 'OK, it can never be created or destroyed, it always was, always has been, everything that ever existed always exists, it's moving into form, through form and out of form.' You go to a theologian and ask the question, 'What created the universe?' And he or she will say, 'God.' OK, describe God. 'Always was and always has been, never can be created or destroyed, all that ever was, always will be, always moving into form, through form and out of form.' You see, it's the same description, just different terminology. (p. 159)

Cette anecdote cristallise la vision d'un Dieu n'occupant pas de place privilégiée. Le « Créateur » n'est plus un être, mais une substance éternelle et mouvante, sans volonté propre; il n'est qu'énergie. Comme elle, Dieu serait partout. Wouter Hanegraaff rappelle à ce sujet que dans le new age,

[t]he striking emphasis [...] on God as creative energy is complemented by the complete absence of any traditional view of God as the *Creator* of the world. Creativity is a *force* [...] which creates from *within*; the monistic framework leaves no room for a creator 'outside' of Creation.¹³³

Dans les paroles de l'autrice, le divin est décentralisé : il n'y a aucune différence significative entre Dieu, le champ énergétique et les êtres humains. La hiérarchie est déconstruite.

L'autrice cherche à faire prendre conscience à la lectrice des ressources insoupçonnées qui ont toujours été à sa disposition : « You have the ability to tap into the unlimited supply through your

¹³² Wouter Hanegraaff, *New Age Religion and Western Culture*, op. cit., p. 183, 186.

¹³³ *Ibid.*, p. 187, l'auteur souligne.

thoughts and feelings and bring it into your experience » (p. 153). Le résumé sur le rabat du livre indique qu'en lisant, « you'll begin to understand the hidden, untapped power that's hidden within you ». Ces ressources seraient en état de dormance à l'intérieur de la lectrice¹³⁴. L'expert Bob Proctor reprend cette idée avec la métaphore de l'électricité : « I don't care what city you're living in, you've got enough power in your body, potential power, to illuminate the whole city for nearly a week » (p. 158). L'image produite par cette métaphore est celle d'une personne qui ignore la véritable étendue de son pouvoir, mais qui contiendrait une quantité phénoménale de ressources inexploitées. De plus, l'énergie dépasserait son corps : elle pourrait l'utiliser non seulement pour elle-même, mais pour alimenter une entité aussi énergivore qu'une ville au complet.

Puisque l'univers n'est composé que d'énergie, et que les pensées peuvent déplacer l'énergie, cela suggère que toute l'énergie contenue dans l'univers est à la disposition de chaque individu. En conséquence, il n'est pas étonnant que la théologienne Catherine Svehla appelle le mythe au cœur des textes new age « the myth of unlimited human potential » : « The key idea is 'unlimited', unrestricted, boundless, infinite, undefined¹³⁵ », écrit-elle. La notion d'illimité revient dans les paroles de Michael Beckwith : « Are there any limits to this? Absolutely not. We are unlimited beings [who] have no ceiling » (p. 170). Michael Beckwith ne parle pas de « unlimited *human* beings », mais d'« unlimited *beings* ». L'absence de précision quant à l'espèce de ces êtres sous-entend que ce pourraient être des créatures spirituelles, pas nécessairement humaines.

Vers la fin du texte, le discours des voix autoriales bascule vers le registre ouvertement religieux. John Hagelin expose ce qu'il considère être la nature véritable des êtres humains : « [O]ur own consciousness [...] is Universal consciousness that runs the Universe. [...] We are the creators, not only of our own destiny, but ultimately we are the creators of Universal destiny. We are the creators of the Universe » (p. 160). Quelques pages plus loin, Lisa Nichols détrompe la lectrice quant à la relation entre son corps et son esprit : « We often get distracted with this thing called our body and our physical being. That just holds your spirit. And your spirit is so big it fills a room. You are eternal life. You are God manifested in human form, made to perfection » (p. 164). L'auteurice vénère la lectrice :

¹³⁴ Nicolas Marquis, *Du bien-être au marché du malaise*, op. cit., p. 60-62.

¹³⁵ Catherine Svehla, *You Are What You Think*, op. cit., p. 7.

You are God in a physical body. You are Spirit in the flesh. You are Eternal Life expressing itself as You. You are a cosmic being. You are all power. You are all wisdom. You are all intelligence. You are perfection. You are magnificence. You are the creator, and you are creating the creation of You on this planet. (p. 183)

Les êtres humains sont explicitement assimilés à Dieu. Ils ne font pas que créer leur propre vie selon leurs désirs, mais peuvent contrôler l'univers au complet. La dichotomie entre corps et esprit – pourtant contradictoire avec le monisme mis de l'avant dans le reste du texte – est renforcée par les voix autoriales. L'esprit aurait préséance sur le corps; les pensées seraient plus puissantes que l'énergie, que la matière. C'est comme s'il était impossible pour les expert.es de concevoir que les êtres humains aient énormément de pouvoir grâce à la pensée positive tout en demeurant rattachés au monde physique.

Les êtres humains transcenderaient certes leur enveloppe physique, mais ils feraient quand même partie du monde. On retrouve cette idée dans les paroles de James Ray : « [I]f you think you're this 'meat suit' running around, think again. You're a spiritual being! You're an energy field, operating in a larger field » (p. 159). La lectrice n'est pas Dieu au sens chrétien, qui règnerait sur un univers distinct de lui-même. Elle n'est pas un « creator 'outside' of Creation », pour reprendre l'expression de Wouter Hanegraaff. Les humain.es seraient plutôt des entités énergétiques évoluant dans une masse indistincte d'énergie. Il n'en demeure pas moins que la quantité phénoménale de pouvoir qui leur est attribuée ainsi que la capacité de créer entièrement leur monde témoigne d'une vision du monde dans laquelle ce sont des êtres transcendants, pouvant s'élever au-dessus des gens autour d'eux et de leurs propres conditions de vie, voire de leur corps. La hiérarchie qui avait précédemment été aplatée par l'autrice est réintroduite : les êtres humains peuvent s'affranchir de leur enveloppe corporelle et contrôler l'univers, remplissant ainsi le vide laissé par la désacralisation du concept de Dieu.

Tableau 3. Le mythe de la toute-puissance des humain.es

Signe	Signifiant	Signifié
Le monisme	L'unité	L'univers est composé d'énergie
Signifiant		Signifié
Le monisme		Les pensées contrôlent l'énergie
Mythe		
Les êtres humains contrôlent l'univers		

Si l'on reprend la structure du mythe de Barthes, la création du mythe de la toute-puissance des humain.es se fait de la manière suivante : le signe du monisme est composé de signifiants d'unité et d'un signifié, qui est que l'univers n'est composé que d'énergie. Au monisme se greffe l'idée que les pensées peuvent déplacer l'énergie, car elles seraient supérieures à celle-ci. Ce glissement produit le mythe selon lequel les êtres humains sont tout-puissants, car leurs pensées ont un impact sur la matière.

Conclusion

En résumé, l'autrice et les expert.es ne font appel qu'aux les éléments les plus visibles de la science (les illustrations, les mots à la mode, les noms de scientifiques facilement reconnaissables, les statistiques et les diplômes dotés de la caution du milieu scientifique). L'autrice produit un décloisonnement de la science pour y inclure des savoirs associés à l'Orient et à l'ésotérisme, car elle considère que la science occidentale traditionnelle n'est pas adaptée à ses recherches holistiques. De cette manière, l'autrice envisage sa démarche comme constituant la « nouvelle science », et élabore une ligne du temps en U afin d'opérer une mystification par laquelle la science pourrait dorénavant bénéficier des découvertes philosophiques liées au « secret ». L'élargissement de la définition de la science pour inclure toute quête de vérité place le texte du côté du scientisme et du mythe tel que théorisé par Roland Barthes. Une affiliation avec la science est revendiquée par l'autrice, mais celle avec la religion est invisibilisée, puisque la première a plus de légitimité que la seconde dans la société contemporaine. Cette stratégie pourrait expliquer pourquoi les

références à la science sont directes, tandis que les références à la Bible passent par l'intertextualité. L'autrice reprend des éléments du christianisme (le miracle, la prière, la foi) et des paraboles connues en en modifiant le sens : toute référence à la croyance en un Dieu est remplacée par une croyance en la puissance des pensées. Le monisme et l'idéalisme au cœur de la cosmogonie du texte travaillent dans deux sens contraires : le monisme aplatit les hiérarchies contenues dans l'univers, tandis que l'idéalisme donne la prééminence à la pensée. Ce faisant, l'autrice crée une religion scientiste dans laquelle les êtres humains occupent une posture divine grâce à leur conscience. Nous pourrions aller jusqu'à affirmer que les voix auctoriales créent de cette façon une « auto-religion » : « That Jones shall worship the god within him turns out ultimately to mean that Jones shall worship Jones¹³⁶ », récapitule le sociologue Paul Heelas.

¹³⁶ Paul Heelas, *Spiritualities of Life. New Age Romanticism and Consumptive Capitalism*, Malden, Blackwell, 2008. p. 1.

CHAPITRE III

LA CONSTRUCTION DES VALEURS DE LA LOI DE L'ATTRACTION

[H]appiness is a technique for redirection.

SARA AHMED

You have to feel good. And when you think about it, isn't that all you ever want?

RHONDA BYRNE

Dans ce chapitre, nous chercherons à cerner la définition de la *bonne vie* dont l'auteurice du *Secret* fait la promotion. Cette analyse se déclinera en quatre catégories : la morale, le travail, le succès et l'entourage. Quelle place occupent les émotions dans la morale de la pensée positive, et comment l'auteurice départage-t-elle les émotions positives des négatives? Que permet de camoufler sa vision du travail comme étant toujours facile? À quoi ressemble la personne qui connaît le succès, et quels buts l'auteurice présente-t-elle comme étant désirables? Enfin, comment l'auteurice envisage-t-elle les relations sociales dans un monde où chacun.e se concentre sur sa croissance personnelle? Au terme de ce chapitre, nous aurons mis à nu le squelette du système de valeurs construit par l'auteurice et serons en mesure de tracer des parallèles entre l'éthique qu'elle favorise et une idéologie en particulier.

Une morale basée sur les émotions

L'experte Loral Langemeier reconnaît qu'il est impossible de contrôler ses pensées, puisque « [r]esearchers tell us that we have about sixty thousand thoughts a day [...] Fortunately there's an easier way, and it's our feelings. Our feelings let us know what we're thinking » (p. 30). L'auteurice explique plus en détail : « [Y]our feelings are communication back to you from the Universe, telling you what frequency you are currently on » (p. 33). L'auteurice et Loral Langemeier présentent les émotions comme étant plus faciles à décoder que les pensées. Les deux voix auctoriales valorisent une compréhension instinctive du soi : une connaissance qui n'est pas formulée en des termes linguistiques et qui ne demande pas de métacognition. La lectrice pourrait faire confiance à ses émotions et devrait s'appuyer sur celles-ci pour déterminer son état mental.

L'importance des sentiments est aussi visible lorsque l'autrice écrit : « This is a feeling Universe. If you just intellectually believe something, but you have no corresponding feeling underneath that, you don't necessarily have enough power to manifest what you want in your life » (p. 53). Les émotions seraient non seulement des messages de la part de l'univers, mais aussi une façon d'*envoyer* ses intentions dans l'univers. Les émotions sont ici présentées par l'autrice comme étant le carburant qui donne de la force à la pensée positive. Elle emploie une métaphore spatiale pour illustrer la relation entre les pensées et les émotions : les émotions sont *en-dessous* des pensées. Elles seraient plus profondes, moins superficielles, et donc plus vraies, plus immédiates, plus proches de l'intériorité de la personne. En affirmant qu'une pensée qui n'est pas accompagnée d'émotion est de moindre valeur, l'autrice suggère l'idée que les émotions sont plus importantes que les pensées.

L'autrice poursuit sa description de l'univers : « The Universe likes speed. Don't delay. Don't second guess. Don't doubt » (p. 55). Dans les deux citations ci-dessus, elle personnifie l'univers en le dotant tantôt de la capacité de ressentir (*a feeling Universe*), tantôt en lui attribuant des préférences (*[t]he Universe likes speed*). La personnification de l'univers renforce l'argument élaboré par l'autrice : si l'univers est sensible comme un être humain, il est logique que les émotions aient plus d'influence sur lui que les pensées – un être humain peut deviner les émotions des autres, mais ne peut pas lire les pensées. Ainsi, l'autrice naturalise l'idée qu'elle met de l'avant : il serait dans la *nature* de l'univers de mieux répondre aux émotions qu'aux pensées. Il ne faudrait pas réfléchir, selon l'autrice. Elle met de cette façon une épistémologie guidée par les émotions au-dessus d'une connaissance obtenue par la réflexion.

Dans *The Secret*, Lisa Nichols introduit une distinction tautologique entre les émotions : « You have two sets of feelings : good feelings and bad feelings. And you know the difference between the two because one makes you feel good, and the other makes you feel bad » (p. 30). Elle énumère les émotions négatives : « It's the depression, it's the anger, it's the resentment, it's the guilt. It's those feelings that don't make you feel empowered » (p. 31). L'autrice ajoute à cette liste : « [T]hat lie ['there's not enough'] has people living in fear, greed, stinginess » (p. 147). Les conséquences de la négligence des émotions négatives sont graves, selon elle : « [T]houghts of fear, separation, and powerlessness, if persistent, can attract [people] to being in the wrong place at the wrong »

time » (p. 28)¹³⁷. Lisa Nichols présente en contrepoint les sentiments positifs : « You know when they come because they make you feel good. Excitement, joy, gratitude, love » (p. 31). « Everything that you want – all the joy, love, abundance, prosperity, bliss – it's there, ready for you to grab ahold of it », promet l'autrice (p. 151). L'expert Neale Walsch abonde dans le même sens : « Joy, love, freedom, happiness, laughter. That's what it is » (p. 178). La phrase « That's what it is » n'apporte aucune nouvelle information, mais elle souligne à quel point l'énoncé précédent peut se passer d'explications. L'autrice tient pour acquis que la lectrice recherche les émotions positives, que c'est « [e]verything that [they] want ». Ainsi, il apparaît que la différence entre les émotions positives et négatives va de soi, selon les voix auctoriales. Ce sont des émotions dont l'interprétation est facile et le décodage est immédiat et sans ambiguïté. Il serait impossible de se tromper entre les deux groupes de sentiments, puisqu'ils ne se recouperaient jamais. On retrouve une autre métaphore spatiale dans l'énonciation de l'autrice : les émotions positives sont à portée de main de la lectrice (*it's there, ready for you to grab ahold of it*), tandis que les émotions négatives la font dévier du droit chemin. Elles mènent la lectrice là où elle ne devrait pas se trouver (*the wrong place at the wrong time*). La dépression, la colère, le ressentiment, la peur, l'avarice et la culpabilité n'auraient rien à voir avec l'identité réelle de la lectrice. Ce seraient toujours des émotions fausses, des impressions mensongères (*that lie*), le résultat de croyances erronées. Elles ne représenteraient pas sa vraie nature, qui serait toujours positive.

«[I]t is impossible to feel bad and at the same time be having good thoughts » (p. 31), affirme l'autrice. Les sentiments seraient ainsi toujours le reflet direct des pensées; le coeur et la tête seraient toujours d'accord. Elle écrit à propos de l'ambivalence : « People who have drawn wealth into their lives [...] do not allow any contradictory thoughts to take root in their minds. » (p. 6). La métaphore botanique (*to take root*) rapproche la gestion des pensées de l'entretien d'un jardin dont il faut arracher les mauvaises herbes. Tout comme la limite entre des « bonnes » plantes et des « mauvaises » herbes a été créée socialement, celle entre des émotions positives et négatives est une fabrication de l'autrice. Cette classification binaire est relevée par la sociologue Heidi

¹³⁷ La plupart des émotions négatives sont liées aux relations interpersonnelles : la culpabilité, le ressentiment, l'avarice et la séparation (Catherine Svehla, *'You Are What You Think'*, *op. cit.*, p. 210). Au contraire, la plupart des émotions positives ne sont pas en lien avec la communauté, à l'exception de l'amour. Cela explique peut-être l'accent mis sur le *pouvoir* dans cette classification des émotions (les émotions négatives sont celles « that don't make you feel empowered », dont la « powerlessness »); il est plus facile de demeurer en contrôle et de s'abroger tout le pouvoir quand les liens sociaux n'ont pas de grande importance.

Rimke : « The demarcations between normal and abnormal, healthy and sick, responsible and delinquent are all easily located in self-help books¹³⁸ ». L'autrice promeut une façon simple de s'orienter, qui s'appuie paradoxalement sur un mélange d'instinct et d'étiquetage schématique; elle encourage la lectrice à suivre ses émotions, mais aussi à les nommer sans admettre de nuance. La délimitation claire des émotions crée une manière simple d'orienter ses choix, une binarité qu'il semble facile de naviguer.

L'autrice prescrit une autre façon de faire : « You have your finger on the 'feeling happy' button. Press it now and keep your finger pressed down on it firmly, no matter what is happening around you » (p. 133). Le bonheur est décrit comme un choix, et il est aussi simple et mécanique d'être heureux que d'appuyer sur un bouton. Les mots « pressed down » et « firmly » ajoutent une connotation d'urgence et de force à cette action¹³⁹. L'autrice suggère qu'il est facile de connaître le bonheur, à condition d'ignorer tout ce qui se passe autour de soi. C'est la manière dont elle mène sa vie : « When I discovered *The Secret* I made a decision that I would not watch the news or read newspapers anymore, because it did not make me feel good » (p. 145). L'expert Jack Canfield aurait le même *modus operandi* : « When I really understood that my primary aim was to feel and experience joy, then I began to do only those things which brought me joy. I have a saying: 'If it ain't fun, don't do it!' » (p. 178). Avec des exemples tirés de leur expérience personnelle, les voix autoriales recommandent à la lectrice de prendre des décisions qui maximisent son plaisir. Elles proposent une éthique fondée sur la jouissance. Non seulement il ne faudrait faire que des activités qui entraînent des émotions positives, mais il faudrait aussi activement ignorer tout ce qui peut entraîner des émotions négatives.

L'expert Neale Walsch donne à la lectrice le pouvoir de déterminer ce qui la rend heureuse : « [I]f you just experience joy sitting there and meditating for an hour, by golly, do that. If you experience joy eating a salami sandwich, then do that! » (p. 178). Il construit une dialectique entre une pratique spirituelle ascétique associée aux spiritualités asiatiques – la méditation – et une expérience banale immédiatement gratifiante comme celle de manger un sandwich. Il est d'avis que l'expérience de la joie n'a pas à être précédée d'un long chemin pénible; que le travail lié à la pratique de la pensée positive n'est pas ardu. La mention d'un sandwich au salami en particulier fait ressortir

¹³⁸ Heidi Rimke, « Governing Citizens through Self-Help Literature », *Cultural Studies*, vol. 14, n° 1, 2000, p. 69.

¹³⁹ Après tout, la pression que l'on met sur un bouton ne change rien à l'action qui sera effectuée, mis à part si le bouton est défectueux.

l'importance du *goût* dans la marche à suivre qu'il propose. Le goût est associé à l'individualité et aux préférences spontanées et inexplicables de chacun.es. L'interjection « by golly » montre que l'expert serait surpris qu'une personne retire du plaisir de la méditation, que la méditation soit autre chose pour la lectrice qu'une corvée à laquelle elle s'astreindrait pour atteindre l'illumination. Cet effet est renforcé par l'adverbe « just » et par le lieu indéterminé « sitting there », qui créent une image peu attrayante de la pratique en se concentrant sur sa représentation clichéique et en laissant de côté sa dimension spirituelle. Malgré son incompréhension, l'expert encourage tout de même la lectrice à faire ce qui lui plaît. Il renforce ainsi l'idée qu'aucune façon de ressentir du plaisir n'est meilleure ou plus noble qu'une autre, qu'il n'y a aucune échelle morale.

D'ailleurs, « [n]o one can tell you whether you are feeling good or bad », assure l'autrice (p. 31). Elle donne explicitement la permission à la lectrice de faire ce dont elle a envie : « The freedom of choice is yours », puisque « [w]hatever you choose for You is right » (p. 179). Il n'y a pas de marche à suivre dictée par des règles sociales (*no one can tell you*) : la lectrice n'a qu'à sélectionner ce qui est le plus adéquat pour elle. L'individu est souverain dans l'étiquetage des émotions qui guident ses choix. Les choix s'appuyant sur des émotions sont donc toujours légitimes. L'autrice construit de cette façon une équivalence entre le fait de se sentir bien et ce qui est moralement acceptable, ce qui suggère une pensée relativiste. L'historien Fergus Bordewich en conclut que « New Age thinking encourages the belief that what 'feels right' is the best – perhaps the only – measure of human behavior¹⁴⁰ ». La seule règle morale qui tienne est celle selon laquelle le bonheur est fondamentalement bon¹⁴¹.

Un travail facile et constant

L'expert Bob Doyle décrit à la lectrice ce à quoi devrait ressembler l'atteinte d'un but : « Action will sometimes be required, but if you're really doing it in line with what the Universe is trying to bring to you, it's going to feel joyous. You're going to feel so alive. Time will just stop. You could do it all day » (p. 55). C'est comme si le travail ne demandait aucune perte de temps ou d'énergie, puisque les gains (la joie, le sentiment d'être en vie) dépasseraient de loin les efforts fournis. Lisa Nichols détermine le véritable travail de la lectrice : « It's your job to go with the flow inside of

¹⁴⁰ In Catherine Svehla, *You Are What You Think*, *op. cit.*, p. 75.

¹⁴¹ Edgar Cabanas & Eva Illouz, *Happycratie. Comment l'industrie du bonheur a pris le contrôle de nos vies*, Paris, Premier Parallèle, 2018, p. 79.

the Universe » (p. 146). Elle crée un paradoxe en associant le travail et les responsabilités (*job*) au lâcher prise (*go with the flow*). Les métaphores de l'alignement (*in line with*) et du courant (*flow*) donnent l'impression que le travail à accomplir sera facile. Un courant est déjà doté de force; en s'alignant avec lui, il ne faut pas faire énormément d'efforts pour avancer.

Bob Doyle donne des exemples de la façon dont les transformations positives pourraient survenir : « It could be you wake up and it's just there. [...] Or, you might get some inspired idea of some action to take » (p. 54). L'idée que l'objet du désir pourrait apparaître au réveil accentue l'absence de travail nécessaire. Le sommeil est après tout le contraire du travail, un état passif de relaxation. La référence à l'inspiration rend futile la planification de ce travail, la mise en branle d'un plan d'action. L'inspiration relève de l'instinct, elle met la lectrice dans une position passive : on l'*attend*, on la *suit* et on y *puise*; elle *touche*, elle *prend* et elle *anime*¹⁴². Elle requiert que l'on soit à l'écoute des nouvelles idées, pas que l'on se démène pour en trouver. L'inspiration sera aussi toujours *bonne*, selon les dires de l'expert : une seule bonne idée surgira, et la lectrice n'aura pas à vivre une période pénible d'essais et d'erreurs.

L'autrice encourage la lectrice en minimisant l'effort : « All you have to do is make a start, and as you do, you will unleash the magic » (p. 166). La métaphore de la magie donne l'impression que les résultats sont instantanés, et ne dépendent que de la connaissance des bonnes formules magiques¹⁴³. Le verbe « unleash » (*to free from or as if from a leash*¹⁴⁴) crée l'image d'une magie déjà présente, mais qui n'avait auparavant jamais été mobilisée par la lectrice. James Ray fait pour sa part une analogie entre l'univers et le génie d'Aladdin : « The Genie always says one thing : 'Your wish is my command!' [... He] is there to serve you » (p. 45-46). Le génie est lui aussi magique (il faut une formule incantatoire pour le faire apparaître), et ajoute à la magie la notion d'un être subordonné à qui l'on peut déléguer des tâches.

Joe Vitale explique que « [t]his is really fun. It's like having the Universe as your catalogue. You flip through it and say, 'I'd like to have this experience and I'd like to have that product and I'd

¹⁴² Centre national de ressources textuelles et lexicales, « inspiration », en ligne, <https://cnrtl.fr/definition/academie9/inspiration>, page consultée le 16 avril 2024.

¹⁴³ Les formules magiques pourraient être les affirmations que l'autrice propose : « 'I have more than enough.' 'There is an abundance of money and it's on its way to me.' 'I am a money magnet.' 'I love money and money loves me.' 'I am receiving money every day' » (p. 107).

¹⁴⁴ Merriam-Webster, « unleash », en ligne, <https://www.merriam-webster.com/dictionary/unleash>, page consultée le 16 avril 2024.

like to have a person like that.’ It is you placing your order with the Universe. It’s really that easy » (p. 48). La métaphore de la commande ainsi que l’anaphore en « I’d like to have » mettent l’accent sur la position de la lectrice en tant que *consommatrice* qui choisit entre plusieurs options. Les personnes et les expériences sont énumérées comme des produits préfabriqués que la lectrice ne fait que sélectionner pour les faire livrer à son domicile. Elle n’a pas à faire l’effort de se déplacer pour les toucher et les voir de ses propres yeux. L’action du magasinage n’existe pas, la lectrice est détachée de la marchandise. La partie négative de la consommation (le paiement) n’est même pas mentionnée; c’est une expérience toujours agréable (*fun, easy*). « It’s a fun game that works! » (p. 99) rappelle l’autrice, plaçant ainsi le travail sous le signe du ludisme. Catherine Svehla décrit la conception du travail présente dans les textes new age en employant elle aussi la métaphore du courant :

[In these texts,] work, with the associated sweat, effort, strain, and endurance, is replaced with something as simple and easy as the correct thought or a few uttered words. To create, have, be, grow, or survive does not require force or heavy lifting, but harmonizing, channeling, or surrendering to the cosmic flow¹⁴⁵

Le travail tel qu’il est envisagé par l’autrice n’est pas physique ni difficile, mais mental et facile. Il consiste à nommer ses désirs plutôt qu’à trimer dur pour les réaliser.

Par ailleurs, lorsque vient le temps de parler de la création du soi, ce n’est pas le registre de la consommation qui est mobilisé par l’autrice, mais celui de l’art : « You are the designer of your destiny. You are the author. You write the story. The pen is in your hand, and the outcome is whatever you choose », explique Lisa Nichols (p. 166). Joe Vitale, pour sa part, assure à la lectrice : « [Y]ou are the masterpiece of your own life. You are the Michelangelo of your own life. The David you are sculpting is you » (p. 23). Dans la première citation, le stylo que la lectrice tient métaphoriquement dans sa main représente la pleine possession de ses moyens. L’outil et le geste sont simples, mais les possibilités de résultats sont innombrables. Dans la seconde citation, la lectrice est à la fois l’artiste et l’œuvre, Michel-Ange et David; elle est non seulement la personne qui tient les outils, mais aussi la sculpture elle-même. La conception de l’artiste qui ressort de ces deux citations est celle d’une personne en contrôle : elle seule peut déterminer l’aspect que prendra sa vie.

¹⁴⁵ Catherine Svehla, ‘*You Are What You Think*’, *op. cit.*, p. 102.

La vision de l'artiste que l'autrice met de l'avant dans le texte est romantique¹⁴⁶ : les artistes créent par passion, par vocation. Ces personnes ont besoin de la création autant que de l'air qu'elles respirent. Elles vivent leur vie comme si c'était une œuvre d'art. La sociologue Eva Illouz croit que la création de soi est au centre du genre de la littérature de croissance personnelle : « The fantasy that the self-help cultural mode enacts, [...] is the fantasy of a self-generated and self-shaping self¹⁴⁷ ». On retrouve ce fantasme dans la conception du travail de l'autrice : le soi est pour elle une œuvre d'art, ce qui signifie que le travail sur soi relève davantage de l'expression créative que de l'ouvrage pénible. Ainsi, l'autrice invisibilise le travail, quand elle ne le ré-semanticise pas carrément pour l'associer à un gain d'énergie au lieu d'une dépense.

Bien que le travail soit présenté dans *The Secret* comme étant facile, il serait aussi sans relâche. L'autrice donne des conseils sur la routine à adopter : « Next time you are in a situation where you are waiting, seize that time and imagine having all the things you want [...] Make it a daily habit to determine every event in your life in advance through your thoughts » (p. 67). La mention d'une habitude quotidienne montre que la discipline est hautement valorisée par l'autrice. Sa méthode requiert des rêveries méticuleuses, puisqu'il faudrait planifier chaque événement de sa vie. Une autre habitude à prendre est de « [s]eize those moments when you are feeling good, and milk them » (p. 32-33). Le verbe « to seize » a des connotations de violence¹⁴⁸. Il faudrait s'emparer avec force de chaque moment d'attente, de chaque émotions positive (*seize that time, seize those moments*), et les mettre à profit. La métaphore de « milk¹⁴⁹ » évoque la nécessité de rentabiliser jusqu'à la dernière goutte son temps et ses émotions positives, comme si c'étaient des vaches à lait. Ce sont des pratiques qu'elle-même dit avoir intégrées à sa routine, et qui lui permettraient de ressentir de la gratitude dès le matin pour les bonnes choses qu'elle recevra pendant la journée : « By the time I am ready for the day, I have already said 'Thank you' hundreds of times » (p. 76). Les « hundred of times » indéterminées (parle-t-elle de deux cent ou de six cent fois?) donnent l'impression qu'elle dit « merci » trop souvent pour tenir le compte. C'est un travail incessant. Les

¹⁴⁶ Il faut noter que la vision romantique de l'artiste contient aussi un pendant négatif : celui de l'artiste torturé, incompris, qui est absent du *Secret*.

¹⁴⁷ Eva Illouz, *Hard-Core Romance. Fifty Shades of Grey, Best-Sellers, and Society*, Chicago, University of Chicago Press, 2014, p. 30.

¹⁴⁸ « To seize » veut dire « to possess or take by force; to take hold of; to possess (someone's thoughts, mind, etc.) completely or overwhelmingly ». *Merriam-Webster*, « seize », en ligne, <https://www.merriam-webster.com/dictionary/seize>, page consultée le 16 avril 2024.

¹⁴⁹ « To milk » veut dire « to draw or coerce profit or advantage from [...] to an extreme degree; exploit ». *Merriam-Webster*, « milk », en ligne, <https://www.merriam-webster.com/dictionary/milk>, page consultée le 16 avril 2024.

conséquences de la perte de contrôle sur ses pensées sont dramatiques, selon l'expert Bob Doyle : « That's why people tend to spiral if they stub their toe getting out of bed. Their whole day goes like that. They have no clue that a simple shifting of their emotions can change their entire day – and life » (p. 34). L'expert crée une antithèse entre une action courante comme celle de se cogner un orteil sur le lit le verbe et le verbe « to spiral ». Les connotations de détérioration croissante de ce mot donnent l'impression que des événements ordinaires peuvent être disproportionnellement graves. Cet effet est repris avec la gradation passant de « entire day » à « entire life », qui illustre à quel point les répercussions seront durables. La supervision des pensées ne peut pas être desserrée une seule seconde.

La majeure partie du travail consiste dès lors à en évacuer la négativité : « If you are feeling a little unwell, don't talk about it – unless you want more of it. Know your thought was responsible », met en garde l'autrice (p. 132). Toujours à propos des maladies, elle explique : « You don't have to fight to get rid of a disease. Just the simple process of letting go of negative thoughts will allow your natural state of health to emerge within you. And your body will heal itself » (p. 134). L'état physique *naturel* de la lectrice serait la santé et son état psychologique *naturel*, la positivité. Si elle doit « let go of negative thoughts », cela veut dire que les pensées négatives ne font pas partie de sa composition mentale normale, qu'elles l'encombrent. L'autrice est d'avis que le naturel n'est pas ce qui vient spontanément en tête; c'est plutôt une sorte de positivité originelle de laquelle la lectrice s'est éloignée (comme dans la propension « naturelle » au bonheur). Ainsi, l'autrice sépare le soi en deux : la partie naturelle est le « soi positif » en pleine possession de ses moyens et capable de tout accomplir¹⁵⁰; la partie artificielle, contingente, est le « soi négatif » ignorant son potentiel et agissant selon les fausses croyances transmises par sa famille et la société¹⁵¹. La sociologue Rebecca Hazleden décrit le travail requis pour se débarrasser du soi négatif dans les textes de développement personnel :

This battle between the self and itself is to be won by the techniques of monitoring the self for negative thoughts, interrupting and intervening where wrong thinking is discovered, engaging in dialogue with the self by addressing such thoughts, and mastering the self by training the unconscious mind towards right thinking.¹⁵²

¹⁵⁰ Nicolas Marquis, *Du bien-être au marché du malaise*, op. cit., p. 64.

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 144, 154.

¹⁵² Rebecca Hazleden. « Love yourself: The relationship of the self with itself in popular self-help texts », *Journal of Sociology*, vol. 39, n° 4, 2003, p. 419.

Le travail promu par l’auteurice est avant tout un travail de nettoyage des pensées négatives, d’entraînement du cerveau, de développement d’habitudes mentales « saines » : c’est un travail d’hygiène de vie¹⁵³. « Il s’agit [...] de se contrôler pour mieux se laisser aller, de se surveiller constamment pour se vivre plus librement [...] La pertinence d’un travail technique en vue d’un retour au naturel ne semble pas être mise en doute par ceux qui n’y voient certainement pas de contradiction¹⁵⁴», souligne Nicolas Marquis. Catherine Svehla note à ce sujet que « [t]he idea is harmony, to gently tune one’s energies to a healthy frequency, but the practice is control, conquer, and perfect nature¹⁵⁵ ». La séparation du soi en deux permet à l’auteurice de caractériser le travail de gestion des pensées comme étant simple : la seule chose à faire serait de se débarrasser de la négativité artificielle pour revenir au vrai « soi positif » naturel. Bref, ce travail a beau n’être que mental, il requiert néanmoins une censure sans pitié.

La définition du succès

La conception du travail de l’auteurice déteint sur sa vision du succès professionnel. Elle raconte que « [p]eople have used The Secret to manifest their perfect [...] jobs and promotions » (p. xi) et qu’elle aurait entendu « many accounts of businesses being transformed within days of applying The Secret » (p. xi). John Assaraf affirme que « if you’re imagining in your mind [...] building that company [...] you’re emitting that frequency » (p. 10). Quant à l’experte Marci Shimoff, elle reconnaît que « [m]any people in Western culture want their business to work » (p. 109). La seule avenue professionnelle mentionnée de manière positive est l’entrepreneuriat : le travail de bureau salarié n’est mentionné que lorsqu’il est question des sujets de frustration du lectorat (« My coworkers are so lazy », p. 121; « this particular client who gives me a hard time », p. 27).

Les voix auctoriales emploient des verbes associés à la création comme « to transform » et « to build » pour désigner l’entrepreneuriat. Le pronom possessif « their » met l’accent sur le fait qu’une personne crée son entreprise comme si c’était un objet qui lui appartenait, voire une extension d’elle-même sur laquelle elle travaille. Il est possible de tisser des liens entre la figure de l’entrepreneur et celle de l’artiste dans l’imaginaire collectif : ce sont des personnes qui ne comptent pas leurs heures de travail et qui se dédient corps et âme au succès de leurs projets. La

¹⁵³ Nicolas Marquis, *Du bien-être au marché du malaise*, op. cit., p. 66.

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 166.

¹⁵⁵ Catherine Svehla, *You Are What You Think*, op. cit., p. 236.

responsabilité du succès repose uniquement sur leurs épaules, et ces personnes peuvent prendre des risques si elles estiment qu'ils seront payants. La majeure partie de leur travail consiste à prendre des décisions ou à faire des choix artistiques, pas à réaliser le travail pénible, répétitif et abrutissant que les voix auctoriales dépeignent comme étant celui des personnes salariées. La figure de l'entrepreneur est associée à la richesse et à l'agentivité. Elle est seule au sommet de la pyramide : l'entrepreneur n'a pas de patron, ni même de collègues, seulement des employé.es. C'est quelqu'un qui a du pouvoir, qui prend les décisions importantes. À l'instar de l'artiste, c'est une personne autonome qui travaille énormément, mais qui n'est jamais *aliénée* par le travail, puisqu'elle est en contrôle. Les sociologues Edgar Cabanas et Eva Illouz écrivent que dans les textes de développement personnel, « [d]evenir entrepreneur, ce serait en effet forcément connaître un plus grand bien-être, se montrer forcément plus confiant en soi, faire forcément preuve de plus d'autonomie et de capacité de projection¹⁵⁶ ». La sociologue Micki McGee est d'avis que ces textes enseignent au lectorat à devenir les « CEO of Me, Inc.¹⁵⁷ », à se gérer comme des petites entreprises. *The Secret* ne fait pas exception, puisque l'entrepreneuriat est mis sur un piédestal par l'auteurice.

Celle-ci fait des promesses de succès au lectorat : « There isn't a single thing you cannot do with this knowledge » (p. xi). La quatrième de couverture indique que, grâce à la lecture du texte, « you will come to know how you can have, be or do anything you want ». Chaque chapitre porte sur un thème en particulier, qui vise à aider le lectorat à atteindre ses buts dans toutes les sphères de sa vie : un chapitre est consacré à la santé, un autre à la richesse, et un autre à l'amour. Cependant, l'automobile remporte la palme des désirs les plus souvent mentionnés dans le texte : on y retrouve dix-sept mentions de voiture¹⁵⁸ (tandis que la maison, le deuxième désir le plus souvent mentionné, n'apparaît que huit fois). De cette manière, l'auteurice désigne des options comme étant les objets de désir par excellence, ne serait-ce qu'en les mentionnant plus souvent.

L'achat d'une voiture est utilisé pour illustrer des aspects variés des enseignements du texte. Par exemple, après avoir parlé de l'importance d'être reconnaissant.e pour ce que l'on a, l'auteurice donne un exemple lié à la voiture : « If you want a new car but you are not grateful for the car you

¹⁵⁶ Edgar Cabanas & Eva Illouz, *Happycratie*, op. cit., p. 190.

¹⁵⁷ Cette expression vient d'un texte de développement personnel de Tom Peters, *The Brand Called You* (1997). Micki McGee, *Self-Help, Inc. Makeover Culture in American Life*, Oxford University Press, 2005, p. 22.

¹⁵⁸ La voiture est mentionnée aux pages 10, 20, 27, 50, 54, 57, 62, 77, 78, 83, 84, 90, 103 et 116.

have, that will be the dominant frequency you are sending out » (p. 78). Pour expliquer le fonctionnement de la visualisation, l'expert Mike Dooley propose un exercice en lien avec une automobile : « Look at the back of your hands, right now. Take in all [the] details. Right before you close your eyes, see those hands, your fingers, wrapping around the steering wheel of your brand new car » (p. 83). L'automobile se glisse dans d'autres consignes données par Bob Doyle : « Go test drive that car. Go shop for that home. Get in the house » (p. 54), et par l'autrice : « As you see your dream car drive past, say, 'I can afford that.' As you see clothes you love, as you think about a great vacation, say, 'I can afford that' » (p. 103).

La fréquence à laquelle apparaît l'automobile à titre d'exemple sous-entend que c'est pour l'autrice le désir le plus emblématique du rêve de réussite de son lectorat. Elle mentionne le « dream car » de la lectrice, ce qui donne l'impression que ces mots évoquent nécessairement une marque de voiture en particulier dans leur tête. L'injonction à s'imaginer un « brand new car » et à aller « test drive that car » signifie que la voiture que la lectrice désire est au-dessus de ses moyens, car elle n'oserait pas aller l'essayer chez le concessionnaire et aurait besoin de la pensée positive pour se la procurer. La voiture est avant tout un marqueur de statut social : la nouvelle auto est désirable parce qu'elle sera plus belle, plus puissante, plus luxueuse que celle que la lectrice possède déjà. L'autrice l'associe à l'admiration : les autres verront la lectrice dans sa voiture de rêve et seront envieux, de la même manière qu'elle-même était auparavant envieuse en la voyant dans la rue. L'automobile est donc un symbole très concret de changement de statut socio-économique. Elle représente également l'autonomie et la vitesse, en plus d'être le mode de transport individuel par excellence, contrairement aux transports en commun dont l'itinéraire et l'horaire sont déterminés à l'avance pour convenir au plus grand nombre. « Do myth gurus emphasize a new car because the car is freedom and mobility, the means to get away, escape, or move on to the next (new), (better) place or situation?¹⁵⁹ », demande Catherine Svehla. L'automobile, avec ses connotations de mobilité physique autant que sociale, cristallise les valeurs au cœur du texte : la personne qui utilise la pensée positive est celle qui *déplace* efficacement l'énergie avec ses pensées, qui est « au volant » de sa vie, toujours en mouvement vers de nouveaux horizons.

Jack Canfield vante ses accomplissements : « I think the kind of life that everybody dreams of is one I live on a day-to-day basis. I live in a four-and-a-half-million-dollar mansion. I have a wife

¹⁵⁹ Catherine Svehla, *You Are What You Think*, op. cit., p. 214.

to die for. I get to vacation in all the fabulous spots of the world. I've climbed mountains. I've explored. I've been on safaris » (p. 40). Avant même d'énumérer les caractéristiques de son mode de vie, l'expert souligne à quel point il incarne les rêves du plus grand nombre (*the kind of life that everybody dreams of*). Sa vie n'est pas seulement exceptionnelle parce qu'elle contient tout ce qu'il aime; elle est aussi montrée en exemple comme étant le summum de la désirabilité pour tous les membres de la société. De quoi est composé cette existence de rêve? L'aspect qui saute aux yeux est celui de la richesse, car le premier élément mentionné est la valeur de sa maison sur le marché immobilier. Sa femme est aussi d'une grande « valeur », puisque des gens seraient métaphoriquement prêts à mourir pour elle. Cette image amène l'idée de la compétition : Jack Canfield a réussi à *obtenir* la main de sa femme malgré le fait qu'elle soit convoitée par d'autres. Il n'a pas choisi de dire qu'il a *épousé* sa partenaire, ou qu'il *vit* avec sa compagne, mais bien qu'il *a* une femme. Elle est presque un objet luxueux qu'il s'est procuré, au même titre que son manoir ou que ses voyages autour du monde. Il parle des endroits où il va comme étant les « fabulous spots of the world ». Ce ne sont pas des pays, ou des cultures, mais de petits endroits isolés qu'il regroupe parce qu'ils sont « fabuleux » et convoités. Le monde entier est réduit à une poignée de *spots* insulaires. Le déterminant « all » donne aussi l'impression que ces endroits sont sur une liste et qu'il les coche une fois qu'il les a visités. Le vocabulaire de la consommation est employé autant pour parler de l'achat d'objets que des personnes, des expériences et des lieux. L'anaphore finale en « I've » désigne Canfield comme étant une personne mobile qui a accompli beaucoup. Il est allé loin sur le plan horizontal (les safaris sont associés avec l'Afrique de l'Est et du Sud) ainsi que sur le plan vertical (l'ascension de montagnes rappelle la figure de l'alpiniste¹⁶⁰). Son parcours reprend ce que Micki McGee appelle la « metaphor of the journey[,] in which life is understood in terms of geography : itinerary, crossroads, and cul-de-sacs, mapping a course, and getting somewhere¹⁶¹ ». La personne qui correspond à la définition du succès de l'autrice est celle qui parvient à satisfaire ses désirs avec aisance et qui va là où elle veut sans qu'il n'y ait d'entrave à ses déplacements. C'est en fin de compte une consommatrice au pouvoir d'achat et d'action infini.

¹⁶⁰ De plus, ces références en particulier ont des connotations impérialistes : les safaris sont inséparables de l'imaginaire de la colonisation britannique, tout comme l'alpinisme est lié aux explorations en Asie et en Afrique (l'Everest, le Kilimandjaro, etc.), pendant lesquelles des Occidentaux grimpent pour la « première » fois des montagnes connues des populations locales, et plantent le drapeau de leur pays au sommet.

¹⁶¹ Micki McGee, *Self-Help, Inc., op. cit.*, p. 6.

Joe Vitale se ferait souvent poser cette question : « [I]f everyone uses The Secret [...], aren't we going to run out of stuff? » (p. 147). Jack Canfield offre une réponse : « We don't all want BMWs. We don't all want the same person. We don't all want the same experiences. We don't all want the same clothing » (p. 149). La notion d'abondance revient dans les paroles de Michael Beckwith : « The truth is that there's more than enough good to go around. There's more than enough creative ideas. There's more than enough power. There's more than enough love. There's more than enough joy » (p. 147). Lorsque Canfield dit que ce n'est pas tout le monde qui veut les mêmes choses, il construit une vision des êtres humains comme n'ayant pas de besoins, mais seulement des désirs. Il y aurait assez de ressources pour tout le monde, puisque chaque personne aurait des *désirs* différents. Comme il est impossible de « run out of stuff », la lectrice n'a pas à limiter sa consommation. La source du bien, des idées créatives, du pouvoir, de l'amour et de la joie illimitée dont parle Michael Beckwith est absente de son énonciation. L'invisibilisation de la production de ces ressources pour se concentrer sur leur disponibilité et leur abondance rappelle les présentoirs des magasins qui croulent sous les produits sans que le travail nécessaire pour les produire et la distance à parcourir pour les offrir ne soient visibles. Il n'y aurait aucune limite à ce que la lectrice peut accomplir ni aux objets qu'elle peut consommer, puisque la croissance personnelle est envisagée comme étant un processus sans fin.

La perfection revient souvent pour qualifier les désirs de la lectrice : « People have used The Secret to manifest their perfect homes, life partners, cars, jobs, and promotions », écrit l'autrice (p. xi). Si la lectrice « [t]hink[s] perfect thoughts [...] the result must be perfect weight » (p. 59). L'autrice raconte « [the] story of a woman who wanted to attract her perfect partner into her life » (p. 115). L'adjectif « perfect » permet à l'autrice de ne pas caractériser précisément ces désirs, et laisse la lectrice projeter sa vision de la maison, de l'emploi, de la personne et de la voiture de ses rêves sur ses mots. C'est un adjectif qui a la connotation du sur-mesure, de l'idiosyncrétisme. De cette façon, l'autrice fait la promotion d'« une adéquation [...] plutôt qu'une substance¹⁶² », selon Nicolas Marquis. L'autrice n'est pas dogmatique dans ses prescriptions : « The definition of the perfect weight is the weight that *feels* good for you. No one else's opinion counts. It is the weight that *feels* good for you » (p. 59). Elle répète la dernière phrase, ce qui met l'accent sur la souveraineté de l'individu à choisir ce qui lui convient. En mettant l'accent sur la recherche de la perfection,

¹⁶² Nicolas Marquis, *Du bien-être au marché du malaise*, op. cit., p. 159.

l'autrice propose que la meilleure option est différente pour chaque personne. Il revient à chaque lectrice de déterminer ce que la « perfection » signifie pour elle. L'autrice révèle qu'elle a perdu du poids grâce à la pensée positive : « I now maintain my perfect weight of 116 pounds and I can eat whatever I want » (p. 62). La perfection est ici associée à un nombre : son poids parfait est de 116 livres.

Elle explique ce qui cause l'embonpoint : « [I]f someone is overweight, it comes from thinking 'fat thoughts' » (p. 58). De manière paradoxale, l'autrice affirme que le poids parfait varie d'une personne à l'autre, mais qu'il est quand même possible d'être en *surpoids* (et jamais en *sous-poids*). Le fait que la catégorie « fat » (au sens de « *trop gros* ») existe encore dans sa vision du monde sous-entend que la minceur est à privilégier, même si cette dernière n'est pas mentionnée. La loi de l'attraction ne peut ainsi être utilisée que dans un seul sens : pour maigrir. Il apparaît par conséquent que la perfection n'est pas le signifiant vide attendant d'être rempli de sens par la lectrice que l'autrice prétend qu'il est. Il n'est pas vrai qu'il y a autant de définitions de la perfection qu'il y a d'individus au sein de son lectorat; certains désirs seraient plus parfaits que d'autres. « [I]mmediately after you say, 'I am tired' or 'I am broke' or 'I am sick' or 'I am late' or 'I am overweight' or 'I am old,' the Genie says, 'Your wish is my command' », avertit-elle (p. 168). Elle nomme ce qu'elle imagine être les désirs de la lectrice : « Everything we want, whatever it may be, is motivated by love. It is to experience the feelings of love in having those things—youth, money, the perfect person, job, body, or health » (p. 172). Par les énumérations contenues dans ces deux citations, elle sépare ce que la lectrice devrait rechercher de ce qu'elle devrait rejeter : la santé au lieu de la fatigue et de la maladie, la richesse au lieu de la pauvreté, la minceur et la jeunesse au lieu de la grosseur et la vieillesse, le couple et le travail au lieu du célibat et du chômage. Ce faisant, l'autrice restreint le champ des possibles. Dans *The Secret*, « happiness becomes a disciplinary technique¹⁶³ », pour reprendre les mots de la philosophe Sara Ahmed. La discrimination des buts ne concorde pas avec les prétentions de l'autrice selon lesquelles la pensée positive permet de tout accomplir; sous le couvert de la liberté de la création de soi, elle restreint et normalise la forme que devrait prendre cette création.

La perfection est d'autant plus restrictive qu'elle est liée à l'unicité. Mike Dooley est allé au restaurant revoir une cliente qu'il a aidée dans ses démarches amoureuses, et « sitting next to her

¹⁶³ Sara Ahmed, *The Promise of Happiness*, Durham, Duke University Press, 2010, p. 8.

at the table was her perfect partner » (p. 116). John Assaraf a utilisé la visualisation pour attirer « the soul mate of [his] dreams » (p. 90). Le concept de la perfection implique qu'il n'y a qu'une seule option parfaite, comme il est possible de n'avoir qu'une seule âme soeur. Cela implique que la lectrice peut obtenir une vue d'ensemble sur le « marché » des options qui s'offrent à elle afin de choisir judicieusement la plus compatible, celle qui maximisera son bonheur¹⁶⁴. Une grande pression est exercée sur elle afin qu'elle atteigne la perfection : il faudrait qu'elle ne se contente de rien de moins que du meilleur, qu'elle ne fasse aucun compromis. « [P]erfection may be a possibility, but it is also a weighty obligation and a source of continual failure¹⁶⁵ », note Catherine Svehla.

L'entourage

L'experte Loral Langemeier aurait sélectionné elle-même les croyances qui composent son système de valeurs personnel :

I grew up on, 'You have to work hard for money.' So I replaced that with, 'Money comes easily and frequently.' Now in the beginning it feels like a lie, right? There is a part of your brain that will say, 'Oh you liar, it's hard.' So you have to know it's this little tennis match that will go on for a while (p. 106)

Langemeier détermine que son « soi négatif » aurait été formé pendant l'enfance, sous l'influence de ses parents. La personnification d'un cerveau qui traite le « soi positif » de « menteur » montre à quel point les croyances négatives de l'enfance peuvent être incorporées : même les organes auraient intégré une récalcitance au changement. La métaphore du match de tennis qu'elle emploie pour décrire le combat entre le « soi positif » et le « soi négatif » donne l'impression qu'il est difficile de faire taire ce dernier, car il revient constamment à la charge. Jack Canfield a eu un père comme celui de Langemeier : « I grew up with a very negative father who thought that rich people were people that had ripped everyone of [...]. So I grew up with a lot of beliefs about money; that if you had it, it made you bad, only evil people have money, and money doesn't grow on trees » (p. 95). L'autrice reconnaît que « [m]any of us were taught to put ourselves last » (p. 119). La famille est associée par les voix autoriales au manque d'ambition, à la conformité et au sacrifice de soi. La figure de l'enfant représente le « soi positif » : il est celui qui croit en ses

¹⁶⁴ Edgar Cabanas & Eva Illouz, *Happycratie*, op. cit., p. 171.

¹⁶⁵ Catherine Svehla, 'You Are What You Think', op. cit., p. 250.

rêves, celui dont la naïveté lui permet de ne pas voir de limites à ses ambitions¹⁶⁶. Les parents, au contraire, sont associés au « soi négatif » : iels briment l'enfant en ne croyant pas en son potentiel et en lui mettant des bâtons dans les roues. L'autrice associe les parents avec le travail dur et le manque d'argent, ou encore avec une méfiance envers la richesse, ce qui est à l'opposé des valeurs qu'elle met de l'avant dans le texte.

L'autrice recommande pour ces raisons de s'éloigner de sa famille : « Let go of difficulties from your past, cultural codes, and social beliefs » (p. 175). Elle emploie une énumération similaire ailleurs : « [Y]ou can break yourself free from your hereditary patterns, cultural codes, social beliefs » (p. 167). Neale Walsch est tout aussi radical dans son rejet du passé : « You get to fill the blackboard of your life with whatever you want. If you have filled it in with baggage from the past, wipe it clean. Erase everything from the past that does not serve you [...]. You have a clean slate, and you can start over » (p. 178). La famille, la culture et la société seraient opprimantes. Ce seraient des prisons dont il faut « break free », des boulets qu'il faut « let go ». La métaphore du bagage associe les liens sociaux à des objets lourds, encombrants, qui entravent la progression de la lectrice. L'autrice suggère de faire table rase de ses antécédents familiaux, comme le montre le champ lexical du nettoyage qu'elle emploie pour parler du passé : « wipe it clean », « [e]rase everything », « [y]ou have a clean slate »¹⁶⁷. Afin que la lectrice devienne une personne positive, il faudrait impérativement qu'elle désapprenne ce que ses parents lui ont légué comme croyances.

L'autrice prédit la réaction des gens autour de la lectrice quand elle aura commencé à utiliser la loi de l'attraction : « [P]eople will look at you and say, 'What do you do different from me?' » (p. 180). La lectrice sera mise sur un piédestal par son entourage, car ses nouvelles croyances entraîneront des manières de faire différentes de celles de ses pairs. La personne idéale pour l'autrice est celle qui a transcendé le milieu socio-culturel dans lequel elle a grandi. Elle n'est pas soumise à l'influence de ses proches; c'est une iconoclaste qui construit son propre système de croyances, qui sait que « the power within [her] is greater than the power within the world » (p. 167). Grâce

¹⁶⁶ Dans d'autres textes de développement personnel, cet enfant pur qui n'est pas encore touché par le cynisme de la société et avec lequel il faut reconnecter s'appelle « l'enfant intérieur », notamment dans *The Drama of the Gifted Child* (1979) d'Alice Miller (Nicolas Marquis, *Du bien-être au marché du malaise*, op. cit., p. 144).

¹⁶⁷ Il est contradictoire que l'autrice recommande de se détacher de sa culture pour atteindre le succès, alors que les valeurs dont elle fait la promotion sont celles de la culture états-unienne (Sandra Dolby, *Self-Help Books*, op. cit., p. 66-67).

au « secret », la vie sera une compétition que la lectrice gagnera haut la main, car elle ne sera plus bloquée par les schèmes de pensée du commun des mortel.les.

L'experte Loral Langemeier estime que la lectrice ne peut compter que sur elle-même : « [O]nly one person can be in charge of your joy, of your bliss, and that's you. So even your parent, your child, your spouse – they do not have the control to create your happiness » (p. 122). Elle donne un conseil pour se débarrasser de la frustration présente dans les liens sociaux : « In relationships we're so used to complaining about other people. For instance, 'My coworkers are so lazy, my husband makes me so mad, my children are so difficult.' [...] Take a piece of paper, and for the next thirty days sit down and write all the things that you appreciate about that person » (p. 121). Le monde social de la lectrice tel que décrit dans le texte est relativement étroit : les seuls membres de son entourage mentionnés sont ceux appartenant à sa famille (nucléaire) et à son milieu de travail. L'existence d'autres personnes autour de la lectrice, comme des ami.es¹⁶⁸, n'est pas prégnante, puisqu'elles ne sont jamais nommées. De plus, les relations sociales sont dépeintes comme étant principalement la source de frustration et d'impuissance. Les « autres » poussent la lectrice à se plaindre; et ils ne peuvent absolument rien pour la rendre plus heureuse, ou même pour affecter positivement son humeur. La lectrice est seule face à sa responsabilité d'aller bien, et aussi seule face à sa frustration par rapport aux autres. Il faudrait qu'elle abandonne l'idée que des membres de sa famille puissent faire quoi que ce soit qui pourrait la rendre joyeuse. Le dialogue n'est pas encouragé : pour améliorer une relation, il faudrait écrire plusieurs listes dans le but de générer un sentiment de gratitude. L'autrice recommande à la lectrice de revoir ses attentes relationnelles à la baisse, d'être reconnaissante pour ce que ses proches font *déjà* pour elle¹⁶⁹.

L'autrice désapprouve de l'écoute : « You are [...] inviting illness if you are listening to people talking about their illness. [...] You are asking for it. And you are certainly not helping them. You are adding energy to their illness » (p. 132). C'est le genre de conseil qui pousse Catherine Svehla à remarquer que « [i]n the context of other people, in dealing with lovers, children, and co-workers, for example, the discussion of 'unity' in the myth disappears. Now there are good and bad energies

¹⁶⁸ Les ami.es ne sont mentionné.es qu'à deux reprises, quand l'autrice fait référence à Marcy, « [a] dear friend of mine » (p. 53) et que l'expert Bob Proctor parle d'un.e « old friend that you haven't seen for a long time » (p. 64).

¹⁶⁹ Nous ne croyons pas que ce soit par hasard que, dans la citation portant sur la frustration, il soit recommandé à *une femme* d'être plus reconnaissante envers son mari. L'autrice et les expertes Loral Langemeier et Lisa Nichols reprennent souvent des sujets de préoccupation genrés : le poids, l'âge, l'apparence, la confiance en soi, le mariage, les enfants.

and the need for defenses and protections¹⁷⁰ ». Les autres sont un danger potentiel pour l'intégrité de la lectrice. L'entraide la met dans une position vulnérable, elle devient une victime que l'autrice blâme pour sa future maladie. Y a-t-il tout de même une manière d'aider les autres dans le texte? « You cannot summon for another person because you cannot think and feel for another » (p. 118), détermine l'autrice. Elle en conclut que « [p]eople are responsible for their own joy » (p. 119). La seule manière pour une personne d'amener un changement dans sa réalité passe par ses pensées à elle. Il est impossible d'aider qui que ce soit d'autre que soi-même, car le soi est la seule entité sur laquelle on a le contrôle. « It's not your job to change the world, or the people around you. It's your job to go with the flow inside of the Universe », soutient Lisa Nichols (p. 146). L'experte construit une antithèse entre le fait de changer le monde ou les gens autour de soi, et le fait de « go with the flow ». Comme un courant qui va dans une direction bien précise, certaines décisions sont favorisées par « l'univers », et qu'il faudrait que la lectrice s'y conforme si elle veut avancer. Prendre soin de ses pairs ne fait pas partie de ces options, puisque le changement communautaire irait toujours à contre-courant.

Le champ lexical de la liquidité revient dans d'autres conseils de l'autrice en lien avec l'entraide : « Unless you fill yourself up first, you have nothing to give anybody » (p. 123) et « When you are feeling joy you don't even have to think about giving. It is a natural overflow » (p. 119). L'autrice présente les êtres humains comme des contenants isolés qui ne peuvent entrer en contact que par débordement. L'aide est représentée par de l'eau qui coule de manière autonome vers les autres : aucune action concrète n'est nécessaire pour aider son entourage. Éventuellement, ces sentiments positifs auront un impact sur les pairs : « When you make feeling good a priority, that magnificent frequency will radiate and touch everyone close to you » (p. 118). La métaphore de la fréquence qui « radiate and touch » a le même effet : la personne qui va bien aide les autres en émettant des ondes immatérielles, pas en posant des gestes visibles et concrets.

Nicolas Marquis met le doigt sur la vision du changement social construite par l'autrice : « Par effet boule de neige, le fait que de plus en plus d'individus entrent en contact avec leurs ressources intérieures occasionnera des éveils massifs, des prises de conscience, et peut-être des changements

¹⁷⁰ Catherine Svehla, *'You Are What You Think'*, op. cit., p. 110.

sociaux¹⁷¹ ». L'aide est unidirectionnelle : une personne se sentira bien et « contaminera » les autres, sans qu'une relation d'aide mutuelle ne soit nécessaire. De plus, cette vision du changement sous-entend que seules les personnes qui vont bien peuvent avoir un impact positif sur les autres. Le don ne serait possible qu'en situation d'abondance, de surplus. Il faudrait dès lors procéder prudemment à l'évaluation de ses ressources avant de les partager avec quelqu'un d'autre.

L'autrice promeut par conséquent une vision atomiste de la société. Celle-ci serait constituée d'une masse d'individus qui font chacun passer leurs intérêts personnels en premier. Prentice Mulford, un auteur de New Thought que l'autrice cite dans le texte, résume cette idée : « '[L]ooking out for Number One' [...] is really looking out for Number Two and is indeed the only way to permanently benefit Number Two » (p. 119). Il n'est recommandé qu'à un seul moment de donner aux autres : « Give money in order to bring more into your life. When you are generous with money and feel good about sharing it, you are saying, 'I have plenty' » (p. 111). L'autrice parle ici de don, mais les « autres » sont totalement absents de son énonciation : elle recommande de « give money », d'être « generous » et de « shar[e] it » sans nommer de destinataire. Cela est peut-être dû au fait qu'elle met l'accent sur le fait de donner pour s'aider soi-même. Le don entre ainsi dans un calcul utilitariste de maximisation des profits. Il faudrait investir judicieusement sa sympathie et son argent. C'est la seule conduite qui permettra d'aider les autres. « Are you beginning to see the phenomenal power you have in this world, just through your existence? » demande l'autrice (p. 146). Sa question vide de leur pouvoir toutes les formes d'action ne passant *pas* par la « simple existence » de la lectrice. « The socio-political mandates of self-help texts are clear : to be a responsible citizen means to be responsible for oneself, not others¹⁷² », soutient Heidi Rimke.

L'expert Bill Harris relate le quotidien de son étudiant victime d'homophobie, Robert :

In his job, coworkers ganged up on him. [...] When he walked down the street, he was accosted by homophobic people who wanted to abuse him in some way. [W]hen he did a stand-up comedy job, everybody heckled him about being gay. His whole life was one of unhappiness and misery, and it all focused around being attacked because he was gay.

I began to teach him that he was focusing on what he did not want. I directed him back to his email that he sent me and said, 'Read it again. Look at all the things you do not want that you're telling me about. I can tell you're very passionate about this

¹⁷¹ Nicolas Marquis, *Du bien-être au marché du malaise*, *op. cit.*, p. 69, voir Micki McGee, *Self-Help, Inc.*, *op. cit.*, p. 98 pour une idée semblable.

¹⁷² Heidi Rimke, « Governing Citizens », *loc. cit.*, p. 67.

and when you focus on something with a lot of passion, it makes it happen even faster!’ (p. 18)

Seul Richard et ses pensées sont responsables de sa situation, dans l'équation que construit Bill Harris. L'emploi de l'adjectif « homophobic » pour décrire les gens qui intimident cet homme sous-entend une vision systémique de la discrimination. Pourtant, l'expert blâme Robert pour les agressions dont il est victime à cause de sa sexualité. Jack Canfield est également d'avis que les gens doivent changer leur état d'esprit et arrêter de se percevoir comme des victimes :

A lot of people feel like they're victims in life, and they'll often point to past events, perhaps growing up with an abusive parent or in a dysfunctional family. Most psychologists believe that about 85 percent of families are dysfunctional, so all of a sudden you're not so unique.

My parents were alcoholics. My dad abused me. My mother divorced him when I was six... I mean, that's almost everybody's story in some form or not. The real question is, what are you going to do now? What do you choose now? Because you can either keep focusing on that, or you can focus on what you want. (p. 165)

Canfield estime que les personnes qui revendiquent le statut de victime sont bloquées dans leur cheminement. Son énumération elliptique sur un ton froid à propos de son enfance donne l'impression qu'il est complètement détaché de ce qu'il a vécu. Les mots de remplissage « I mean » donnent d'ailleurs l'impression qu'il faut se rendre à l'évidence que la situation n'a rien de spécial. L'expert désigne ses parents comme étant une source de souffrance quand il était enfant, mais ne critique pas leurs actions. Les questions orientées vers le futur qu'il pose à la fin du paragraphe montrent qu'il souhaite mettre la responsabilité d'aller bien entre les mains de la lectrice. Cette responsabilité donne en retour énormément d'agentivité à la lectrice, à qui il revient de décider de l'importance qu'elle accordera aux événements négatifs de sa vie¹⁷³.

Les deux témoignages créent une vision paradoxale de la souffrance : celle-ci est à la fois unique et banale. D'un côté, l'expert Bill Harris parle de Robert comme si c'était le seul homme gai à vivre de la discrimination sur la terre. Il ne met pas sa situation en parallèle avec celle d'autres personnes homosexuelles, même s'il nomme l'homophobie dont il est victime. De l'autre, Jack Canfield diminue sa souffrance personnelle en en faisant un récit universel : tout le monde aurait eu une enfance malheureuse. « The transformational message suggests that the suffering person's misery is specific, individualized, and nonsystemic¹⁷⁴ », fait remarquer la chercheuse en études du

¹⁷³ Wouter Hanegraaff, *New Age Religion and Western Culture, op. cit.*, p. 233.

¹⁷⁴ Brenda Weber, *Makeover TV. Selfhood, Citizenship, and Celebrity*, Durham, Duke University Press, 2009, p. 62.

genre Brenda Weber. La souffrance serait partout, mais différente pour tout le monde; il n'existerait jamais de cause sociale commune aux problèmes de deux individus. De toute façon, l'autrice met toutes les sources de souffrance au même niveau lorsqu'elle affirme que « [i]t is as easy to heal a pimple as a disease » (p. 135). Comme la solution à une pluralité de problèmes est la même (il faut changer ses pensées), cela revient à dire qu'un bouton est *aussi grave* qu'une maladie. Bref, un problème individuel et temporaire demanderait le même traitement qu'un phénomène collectif et parfois fatal, selon l'autrice. Il n'existerait aucune hiérarchie de la souffrance qui permette de faire des liens entre les différentes causes de celle-ci.

Elle reconnaît que ce raisonnement peut sembler cruel : « Often when people hear this part of the Secret they recall events in history where masses of lives were lost, and they find it incomprehensible that so many people could have attracted themselves to the events. By the law of attraction, they had to be on the same frequency as the event » (p. 28). Les personnes pauvres, malades ou victimes d'une guerre, d'une catastrophe naturelle seraient en fait *punies* pour leurs mauvaises pensées : « [I]f you are prey to poverty or disease, it is because you do not believe or do not understand the power that is yours », proclame l'auteur de New Thought Robert Collier, cité par l'autrice (p. 150). L'autrice psychologise la souffrance en lui donnant des racines mentales; elle ne croit pas que la guerre soit causée par des dynamiques sociétales, mais par une accumulation d'individus ayant des pensées négatives. Ce faisant, elle présente une vision du monde méritocratique, selon laquelle chaque personne n'a que ce qu'elle mérite.

L'autrice justifie son raisonnement en faisant des rapprochements scientifiques avec la loi de la gravité : « Just like the law of gravity, the law of attraction never slips up. You don't see pigs flying because the law of gravity made a mistake and forgot to apply gravity to pigs that day » (p. 36). La loi de l'attraction, à l'instar de la loi de la gravité, serait un principe scientifique objectif auquel nul ne peut échapper : « If you fall off a building it doesn't matter if you're a good person or a bad person, you're going to hit the ground », justifie Michael Beckwith (p. 27). Le champ lexical de la neutralité revient dans cette affirmation de l'autrice : « The law of attraction is a law of nature. It is impersonal and it does not see good things or bad things » (p. 13). Elle écrit plus loin : « It is as impartial as the law of gravity » (p. 43). L'antithèse entre le bien et le mal (*a good person or a bad person*) et le vocabulaire de l'objectivité (*law of nature, impersonal, impartial*) concourent à créer l'impression que la loi de l'attraction est juste et égalitaire, qu'elle demeure neutre peu

importe les qualités morales de la personne. Cette loi mettrait à exécution une justice véritablement aveugle, comme le montre la métaphore de la vision convoquée par l'autrice (*it does not see good or bad things*). Un univers qui ferait des exceptions dans ses lois serait aussi fantaisiste que des cochons qui volent (*[y]ou don't see pigs flying [...] that day*). Puisque c'est une loi de la nature, elle ne pourrait pas être corrompue : elle réagirait aux pensées des gens de manière mécanique, impersonnelle. En outre, tout le monde aurait les mêmes avantages et privilèges, puisque « the Universe offers *all things to all people* » (p. 150). L'autrice présente donc un système méritocratique dans lequel la vie de chaque personne est déterminée par ses efforts personnels. Elle reprend en ce sens le mythe du *self-made man*, de cet homme qui est parvenu au succès par ses propres moyens et qui n'a bénéficié de l'aide de personne. La possibilité de créer son bonheur et la responsabilité de prendre soin de soi incombe à chaque individu : « You are the only one who can create the life you deserve », déclare l'autrice (p. 166).

Conclusion

En résumé, l'autrice construit un système de valeurs en recommandant une conduite à la lectrice : celle-ci devrait se fier à ses émotions, n'écouter que ses pensées positives, se donner des buts et les atteindre, et se concentrer sur elle-même. Cette énumération est la version positive de l'éthique que l'autrice propose. Une dimension négative transparait cependant dans ses conseils : la lectrice doit impérativement suivre ses émotions (amORALES) et mettre de côté toute réflexion critique; elle doit travailler sans relâche à éliminer les pensées négatives de son esprit, sans quoi les conséquences seront terribles; elle doit atteindre le plus haut niveau d'accomplissement possible en accumulant les signes du succès¹⁷⁵, sinon sa vie ne mérite pas d'être vécue; et elle doit accepter que chaque personne n'a que ce qu'elle mérite, que ce soit la maladie, la pauvreté ou le manque de sécurité. En d'autres mots, *The Secret* est un texte faisant la promotion non seulement de l'instinct, de la positivité, du succès et de la méritocratie, mais aussi du relativisme moral, de la censure, de la commodification et de l'individualisme.

Ces valeurs sont celles d'un « agenda of economic and social transformation under the sign of the free market that has come to dominate global politics in the last quarter-century¹⁷⁶ », c'est-à-dire

¹⁷⁵ Vanina Papalini. « Self-Help et bien-être », *loc. cit.*, p. 314.

¹⁷⁶ Raewyn Connell, « Understanding Neoliberalism », *Neoliberalism and Everyday Life*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2010, p. 22.

du néolibéralisme. Si l'autrice avait été présente au sommet du G20 en 2008, elle aurait pu entendre ses idées spirituelles être formulées en des termes économiques dans la déclaration des leaders, qui disaient avoir « a shared belief that market principles, open trade and investment regimes, and effectively regulated financial markets foster the dynamism, innovation, and entrepreneurship that are essential for economic growth, employment and poverty reduction¹⁷⁷ ». Les idées néolibérales qui font écho aux affirmations de l'autrice sont les suivantes :

- Le marché est amoral et ne fonctionne pas selon les critères du vrai et du faux; le produit qui se vend le mieux est le meilleur produit¹⁷⁸.
- Il faut être productif et maximiser l'efficacité de son travail; faire le plus de profits pour le moins d'effort.
- L'individu n'existe qu'à travers la consommation; sa valeur est égale à son pouvoir d'achat.
- La valeur de chaque bien ou du travail de chaque individu est fixée par les lois impersonnelles du marché, telles que celle de l'offre et la demande¹⁷⁹.
- La compétition est la modalité qui favorise le plus la croissance¹⁸⁰; chaque acteur.ice doit mettre ses intérêts avant ceux des autres pour créer de la richesse¹⁸¹.
- Les communautés n'existent pas; la société n'est que l'accumulation des individus qui la composent¹⁸².
- Les institutions gouvernementales ne peuvent pas aider les individus; le secteur privé est mieux équipé pour répondre à leurs besoins, en leur vendant des produits et des services¹⁸³.
- La société fonctionne selon un système méritocratique qui récompense celles et ceux qui font les bons choix.

¹⁷⁷ In Susan Braedley & Meg Luxton, « Competing Philosophies : Neoliberalism and Challenges of Everyday Life », *Neoliberalism and Everyday Life*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2010, p. 5.

¹⁷⁸ Raewyn Connell, « Understanding Neoliberalism », *loc. cit.*, p. 27.

¹⁷⁹ Thomas Palley, « From Keynesianism to Neoliberalism : Shifting Paradigms in Economics », *Neoliberalism : A Critical Reader*, Londres, Pluto Press, p. 20.

¹⁸⁰ Vanina Papalini. « Self-Help et bien-être », *loc. cit.*, p. 314; Susan Braedley & Meg Luxton, « Competing Philosophies », *loc. cit.*, p. 8.

¹⁸¹ C'est le principe des *trickle down economics*, de la théorie du ruissellement, selon laquelle en coupant les taxes des riches, on favorisera la croissance économique et donc la diminution de la pauvreté (Susan Braedley & Meg Luxton, « Competing Philosophies », *loc. cit.*, p. 18).

¹⁸² Heidi Rimke, « Governing Citizens », *loc. cit.*, p. 62.

¹⁸³ Johanna Bockman. « Neoliberalism », *Contexts*, vol. 12, n°3, 2013, p. 14; Raewyn Connell, « Understanding Neoliberalism », *loc. cit.*, p. 23.

Bref, la loi de l'attraction joue dans la cosmogonie de l'autrice le même rôle que la « loi du marché » dans l'idéologie néolibérale.

CONCLUSION

But why do we need to be 'motivated' so urgently in the first place?

DYLAN ERET

En somme, *The Secret* contient un discours idéologique que l'auteur légitimise grâce à des stratégies rhétoriques. Nous avons vu dans le premier chapitre comment l'auteur construit la loi de l'attraction en tant qu'outil dont il faut que la lectrice se saisisse immédiatement. Elle rend le texte du *Secret* accessible grâce à une mise en page dynamique, à une langue marquée par l'oralité, à des devises et à des exercices à compléter. L'existence du « secret » est quant à elle fabriquée par l'intertexte visuel du manuscrit et par les références à de grands hommes du canon occidental ayant connu le succès. Ces deux éléments concourent à donner l'impression que la loi de l'attraction date et que son existence et son efficacité ont été attestées par plusieurs. L'auteur et les expert.es se présentent comme étant des personnes désintéressées qui souhaitent aider leur prochain en partageant ce qu'elles ont appris en passant par des moments difficiles, ce qui augmente leur crédibilité. Le texte est mis de l'avant comme étant arrivé à point dans la vie de la lectrice, dont le potentiel continuera à être gaspillé si elle ne se réveille pas et ne saisit pas cette opportunité de changer sa vie.

Le deuxième chapitre a été l'occasion de comprendre la manière dont l'auteur utilise le scientisme pour ancrer dans la « réalité » l'idée selon laquelle les être humains contrôlent l'univers. Afin de donner au texte davantage de légitimité, elle mobilise le registre scientifique à l'aide de signifiants visibles tels que des illustrations, du jargon, des noms de scientifiques, des statistiques et les titres de diplômes des expert.es. La science dont fait partie le « secret » n'est cependant pas la science traditionnelle, mais une « nouvelle science », qui engloberait divers savoirs orientaux et des pratiques ésotériques remontant à la Renaissance. Cette façon d'avoir recours à la science constitue du scientisme, c'est-à-dire une récupération des aspects les plus visibles de la science au détriment de sa méthode. En plus de références au monde scientifique, l'auteur cultive une intertextualité avec la Bible : elle sélectionne des extraits et des éléments de ce texte sacré qui appuient l'idée selon laquelle les pensées sont toutes-puissantes. L'auteur prétend que tout n'est qu'énergie et que seules les pensées humaines ont un impact sur le monde; elle en conclut que les êtres humains

contrôlent l'univers en entier. Cela fait du « secret » une philosophie purement métaphysique : l'autrice tire des conclusions sur le fonctionnement du monde et sur le sens de la vie à partir de principes de physique quantique vidés de leur fondement scientifique.

Le troisième chapitre a tenté de mettre à nu le système de valeurs néolibérales qui accompagne la philosophie du « secret » en lien avec quatre aspects : la morale, le travail, le succès et le monde social. L'autrice propose une éthique basée sur les émotions : il faudrait se fier à son ressenti, et tout faire en son pouvoir pour maximiser son plaisir individuel. Cela mène à une morale relativiste dans laquelle il n'existe aucune marche à suivre autre que celle de suivre ses émotions positives. Le travail est présenté comme étant facile (il ne consiste qu'à visualiser les objets de ses désirs) mais constant (il faut sélectionner chacune de ses pensées et ne jamais laisser de place à la négativité). La définition de la « bonne vie » promue par l'autrice est extrêmement normative : il faudrait aspirer à être une personne dont la mobilité sociale et le pouvoir d'achat ne connaissent aucune limite. Quant aux relations de la lectrice avec les membres de son entourage, elles ne seraient jamais satisfaisantes : il faudrait s'éloigner de sa famille et de ses ami.es et accepter le fait qu'il est impossible d'aider les autres. L'autrice soutient que nous vivons dans une méritocratie où chacun.e n'a que ce qu'il mérite; en psychologisant la souffrance, elle l'individualise. Le texte ne contient en fin de compte pas tant du *self-help* que des conseils qui orientent la lectrice vers un impératif de changement et de réussite; moins de science pure et dure que de pseudoscience religieuse; et plutôt un prospectus faisant la promotion de l'idéologie économique actuelle qu'un « secret ».

Cette citation du philosophe Antonio Gramsci fait un lien intéressant entre les trois chapitres de ce mémoire : « [la religion est une] unité de foi entre une conception du monde et une norme de conduite conforme à cette conception : mais pourquoi appeler cette unité de foi 'religion' et ne pas l'appeler 'idéologie' ou franchement 'politique'?¹⁸⁴ ». La croyance en la loi de l'attraction et l'adoption de la pensée positive sont bel et bien religieuses, et toute religion s'appuie sur des tendances idéologiques et politiques fortes. Lorsque l'autrice propose une méthode pour que la lectrice change sa vie, qu'elle suggère que la spiritualité peut être scientifique et que les valeurs permettant d'atteindre le succès sont celles du matérialisme et de l'individualisme, elle propose

¹⁸⁴ Antonio Gramsci, *Gramsci dans le texte*, éd. préparée par François Ricci & Jean Bramant, Paris, Éditions sociales, 1975, p. 134.

somme toute une orientation *politique*. La pensée positive n'est pas la simple « astuce » dénué de contexte qu'elle prétend qu'elle est.

Limites de cette étude

Jonathan Potter recommande aux chercheur.ses en constructionnisme social de ne pas faire appel aux métaphores du « lavage de cerveau », de l'« aveuglement » ou encore de la « fausse conscience », car elles supposent des effets sur la lectrice dont une analyse purement textuelle n'est pas en mesure de rendre compte¹⁸⁵. Nous ne pouvons pas tout bonnement passer d'une affirmation comme « dans le texte, le [développement personnel] rend les sujets qu'il décrit gouvernables » à la conclusion que « le [développement personnel] rend les gens qui le lisent gouvernables¹⁸⁶ », avertit Nicolas Marquis. Ce dernier affirme aussi qu'il serait extrêmement réducteur de prétendre que « rien d'autre ne peut sortir du texte que ce qui s'y trouve déjà, c'est-à-dire pas grand-chose¹⁸⁷ ». Nous ne croyons pas que l'expérience de lecture consiste en une transmission littérale du contenu du texte au cerveau de la lectrice, puisque le texte peut être subverti de mille et une façons. La critique littéraire Janice Radway (qui a travaillé sur un autre genre paralittéraire, celui des romans Harlequin) le dit sans ambages : « Reading is not eating ». Le théologien Paul Lichterman fait d'ailleurs voir dans son étude de la réception des textes de développement personnel que les lecteurs et lectrices sont plus conscient.es qu'on pourrait le penser des limites de ce genre et critique des idées mises de l'avant¹⁸⁸. Il faudrait délaissé le lectorat potentiel et la lectrice hypothétique auxquels nous faisons référence dans ce mémoire et nous tourner vers des lectrices en chair et en os pour véritablement être en mesure de comprendre l'éventail des réappropriations possibles du *Secret*. La lecture de ce texte somme toute conservateur et individualiste ne garantit pas de mener à un comportement qui le soit, souligne la philosophe Nora Hämäläinen :

What might seem unbearably conservative to a sociologist critic may in many people's lives be just as radical as they need (and can cope with) to rethink their situation. What may seem as unbearably individualist may be a case of levelling the playing field between women and men, by imagining an abdication from nurture

¹⁸⁵ Jonathan Potter, *Representing Reality*, *op. cit.*, p. 43.

¹⁸⁶ Nicolas Marquis, *Du bien-être au marché du malaise*, *op. cit.*, p. 35.

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 123.

¹⁸⁸ Paul Lichterman, « Self-help reading as thin culture », *loc. cit.* Voir aussi Nicolas Marquis, *Du bien-être au marché du malaise*, *op. cit.* et Wendy Simonds, *Women and Self-Help Culture*, *op. cit.*, qui ont interviewé des lecteur.ices de développement personnel : des Français.es dans le cas du premier, et des femmes états-uniennes pour la seconde.

and care. The reader is not a passive recipient but a person with a life, who can use the books in various ways. We need to know what the bargaining is about, who is bargaining and why.¹⁸⁹

Peut-être que la lecture d'ouvrages de développement personnel est une forme de « pre-political protest », car le « self-help [...] is about alienation and hope; about personal dissatisfaction and social inadequacy; about wanting to conform to achieve magical happiness and about wanting to create new arrangements¹⁹⁰ », écrit Wendy Simonds. Il est imprudent de prêter des effets au texte sans s'être penché sur des cas concrets et situés d'expérience de lecture. Dans ce mémoire, nous n'avons que déplié la partition; il faudrait désormais analyser le concert¹⁹¹.

Une théodicée pour le 21^e siècle

Puisque *The Secret* met de l'avant une vision méritocratique de la vie, il est juste d'affirmer que c'est un texte qui explique pourquoi certaines personnes réussissent alors que d'autres échouent. Eva Illouz croit que le succès des textes de croissance personnelle est dû à la fascination avec le mauvais sort dans un système méritocratique. Dans *The Secret*, l'autrice offre effectivement une résolution au problème de la « malchance » en rejetant carrément le concept même de hasard. Elle met la responsabilité de leurs conditions de vie sur les individus, ce qui peut être vu tour à tour comme le fait de « blâmer la victime » ou alors de lui donner le contrôle total sur sa situation. Le récit contenu dans *The Secret* met en forme le malheur, la misère et l'injustice, car l'autrice donne un sens à la souffrance en lui attribuant des causes, des conséquences et une solution clairement délimitées. Il apparaît ainsi que la loi de l'attraction occupe la même fonction dans le texte que celle de la théodicée dans la doctrine chrétienne, la théodicée étant la réconciliation de l'existence d'un Dieu bon avec la présence du mal dans le monde.

Néanmoins, contrairement à la doctrine chrétienne, la loi de l'attraction est un concept qui n'admet aucune pitié ou rédemption extérieure dans son système de représentations. Le théologien Martin Lätzel déplore le fait que « la grâce immérité¹⁹² » n'y ait pas sa place; l'historienne des religions Marie-Jeanne Ferreux en vient même à se demander s'il « vaut [...] mieux être jugé par un Dieu

¹⁸⁹ Nora Hämäläinen, « Self-Help, Moral Philosophy, and the Moral Present », *Human Studies*, vol. 39, n° 2, 2016, p. 299.

¹⁹⁰ Wendy Simonds, *Women and Self-Help Culture*, op. cit., p. 226.

¹⁹¹ L'image est de Nicolas Marquis, *Du bien-être au marché du malaise*, op. cit., p. 50.

¹⁹² Martin Lätzel, « Die ‚Mystik‘ des Individualismus: Anmerkungen zu Paulo Coelho », *International Journal of Practical Theology*, vol. 10, n° 2, 2006, p. 247; nous traduisons. L'auteur fait cette remarque par rapport au roman *L'alchimiste* (1994) de Paulo Coelho.

miséricordieux ou par soi-même¹⁹³ ». Cela en fait, selon Eva Illouz, « [the m]ost powerful form of preservation of the status quo, namely the retrospective explaining and therefore legitimizing of good or bad fortune by hidden virtue or vice. [...] In [these discourses] there is no such thing as senseless suffering and chaos¹⁹⁴ ». Cette citation de Lisa Nichols cristallise bien la cruauté que dissimule l'apparente légèreté de la théodicée du texte:

The Universe is a masterpiece of abundance. When you open yourself to feel the abundance of the Universe, you'll experience the wonder, joy, bliss, and all the great things that the Universe has for you —good health, good wealth, good nature. But when you shut yourself off with negative thoughts, you'll feel the discomfort, you'll feel the aches, you'll feel the pain, and you'll feel as if every day is painful to get through. (p. 126-127)

On y voit ce qu'est en fin de compte le « secret » : à la fois une promesse et une menace.

¹⁹³ Marie-Jeanne Ferreux, *Le New-Age. Rituelités et mythologies contemporaines*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 243.

¹⁹⁴ Eva Illouz, *Saving the Modern Soul*, *op. cit.*, p. 247.

BIBLIOGRAPHIE

- Albanese, Catherine L., « The Magical Staff: Quantum Healing in the New Age », dans J. R. Lewis & J. G. Melton (dir.), *Perspectives on the New Age*, Albany, State University of New York Press, 1992, p. 68-84.
- Ahmed, Sara, « On Being Directed », dans *Living a Feminist Life*, Durham, Duke University Press, 2017.
- , *The Promise of Happiness*, Durham, Duke University Press, 2010.
- Barthes, Roland, *Mythologies*, Paris, Seuil, 2010 [1957].
- Beck, Ulrich, *Risk Society. Towards a New Modernity*, London, Sage Publications, 1992 [1986].
- Bockman, Johanna, « Neoliberalism », *Contexts*, vol. 12, n°3, 2013, p. 14-15.
- Braedley, Susan & Meg Luxton, « Competing Philosophies : Neoliberalism and Challenges of Everyday Life », *Neoliberalism and Everyday Life*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2010.
- Britannica*, « logos », en ligne, <https://www.britannica.com/topic/logos>, page consultée le 25 octobre 2021.
- Brown, Dan, *The Da Vinci Code*, New York, Doubleday, 2003.
- Byrne, Rhonda, *The Secret*, New York, Atria Books, 2006.
- , *The Secret*, [vidéo], Australie/États-Unis, Prime Time Productions, 2006, 90 min.
- Cabanas, Edgar & Eva Illouz, *Happycratie. Comment l'industrie du bonheur a pris le contrôle de nos vies*, Paris, Premier Parallèle, 2018.
- Centre national de ressources textuelles et lexicales*, « efférent », en ligne, <https://www.cnrtl.fr/definition/eff%C3%A9rent>, page consultée le 4 mai 2024.
- , « inspiration », en ligne, <https://cnrtl.fr/definition/academie9/inspiration>, page consultée le 16 avril 2024.
- , « occulte », en ligne, <https://www.cnrtl.fr/definition/occulte>, page consultée le 4 mai 2024.
- Cherry, Scott, « The Ontology of a Self-Help Book: A Paradox of its Own Existence », *Social Semiotics*, vol. 18, n° 3, 2008, p. 337-348.
- Connell, Raewyn, « Understanding Neoliberalism », *Neoliberalism and Everyday Life*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2010, p. 22-36.
- Derrida, Jacques, « La différance » dans *Marges de la philosophie*, Paris, Éditions de Minuit, 1972, p. 1-30.
- Diem, A. G. & J. R. Lewis, « Imagining India: The Influence of Hinduism on the New Age Movement », dans J. R. Lewis & J. G. Melton (dir.), *Perspectives on the New Age*, Albany, State University of New York Press, 1992, p. 48-59.
- Dolby, Sandra K., *Self-Help Books. Why Americans Keep Reading Them*, Champaign, University of Illinois Press, 2005.

- Duchet, Claude, « Pour une sociocritique ou variations sur un incipit », *Littérature* 1, 1971, p. 5-14.
- Du Plessis, Erik Mygind., « Hjælp til selvcensur », *Sociologisk Forskning*, vol. 53, n° 1, 2016, p. 51-74.
- Ehrenreich, Barbara, *Bright-Sided. How the Relentless Promotion of Positive Thinking Has Undermined America*, New York, Metropolitan Books, 2009.
- Eret, Dylan, *Capitalizing on Self-Fulfilling Prophecies. The Vernacular Dimensions of Anthony Robbins' Self-Empowerment Enterprise*, Thèse de doctorat, University of Pennsylvania, Département de philosophie, 2001.
- Ferreux, Marie-Jeanne, *Le New-Age. Ritualités et mythologies contemporaines*, Paris, L'Harmattan, 2000.
- Foucault, Michel, *Histoire de la sexualité. 1. La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976.
- Genette, Gérard, *Seuils*, Paris, Éditions du Seuil, 1987.
- Gramsci, Antonio, *Gramsci dans le texte*, éd. préparée par François Ricci & Jean Bramant, Paris, Éditions sociales, 1975.
- Hämäläinen, Nora, « Self-Help, Moral Philosophy, and the Moral Present », *Human Studies*, vol. 39, n° 2, 2016, p. 289-306.
- Hammer, Olav, *Claiming Knowledge. Strategies of Epistemology from Theosophy to the New Age*, Leiden, Brill, 2004.
- Hanegraaff, Wouter, « New Age Religion and Secularization », *Numen*, vol. 74, n° 3, 2000, p. 288-312.
- , *New Age Religion and Western Culture. Esotericism in the Mirror of Secular Thought*, Leiden, Brill, 1996.
- Harley, Gail, « Paradigms of New Thought Promote the New Age », dans J. R. Lewis (dir.), *The Encyclopedic Sourcebook of New Age Religions*, Amherst, Prometheus Books, 2004, p. 63-84.
- Hashimoto, Serena Dawn, « Prophetic Performatives: The New Age's Pending Efficacy Through Self-Prophecy », *Culture and Religion*, vol. 19, n° 2, 2018, p. 217-234.
- Hazleden, Rebecca, « Love Yourself: The Relationship of the Self With Itself in Popular Self-Help Texts », *Journal of Sociology*, vol. 39, n° 4, 2003, p. 413-428.
- Heelas, Paul, *Spiritualities of Life. New Age Romanticism and Consumptive Capitalism*, Malden, Blackwell, 2008.
- Heinich, Nathalie, *Ce que l'art fait à la sociologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1998.
- Hobbes, Michael & Peter Shamshiri, « The Secret », If Books Could Kill, [baladodiffusion]. 12 janvier 2023, en ligne, <https://open.spotify.com/episode/70nYflc81bpYtyiTcDyQCt>, consulté le 3 mai 2024.
- Illouz, Eva, *Hard-Core Romance. Fifty Shades of Grey, Best-Sellers, and Society*, Chicago, University of Chicago Press, 2014.

- , *Oprah Winfrey and the Glamour of Misery. An Essay on Popular Culture*, New York, Columbia University Press, 2003.
- , *Saving the Modern Soul. Therapy, Emotions, and the Culture of Self-Help*, Berkeley, University of California Press, 2008.
- Iwamura, Jane, *Virtual Orientalism. Asian Religions and American Popular Culture*, New York, Oxford University Press, 2011.
- Kaminer, Wendy, *I'm Dysfunctional, You're Dysfunctional. The Recovery Movement and Other Self-Help Fashions*, Reading, Addison-Wesley, 1992.
- Lätzel, Martin, « Die ‚Mystik‘ des Individualismus: Anmerkungen zu Paulo Coelho », *International Journal of Practical Theology*, vol. 10, n° 2, 2006, p. 238-251.
- Lau, Kimberly, *New Age Capitalism : Making Money East of Eden*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2015.
- Lichterman, Paul, « Self-Help Reading as Thin Culture », *Media, Culture & Society*, vol. 14, n° 3, 1992, p. 421-447.
- Marquis, Nicolas, *Du bien-être au marché du malaise. La société du développement personnel*, Paris, Presses Universitaires de France, 2014.
- McGee, Micki, *Self-Help, Inc. Makeover Culture in American Life*, Oxford University Press, 2005.
- Merriam-Webster*, « milk », en ligne, <https://www.merriam-webster.com/dictionary/milk>, page consultée le 16 avril 2024.
- , « seize », en ligne, <https://www.merriam-webster.com/dictionary/seize>, page consultée le 16 avril 2024.
- , « unleash », en ligne, <https://www.merriam-webster.com/dictionary/unleash>, page consultée le 16 avril 2024.
- Moran, Bruce T., *Distilling Knowledge. Alchemy, Chemistry, and the Scientific Revolution*, Boston, Harvard University Press, 2006.
- Morency, Pierre, *Demandez et vous recevrez*, Montréal, Transcontinental, 2002.
- Mullin, Melinda, « New Book by International Bestselling Author Rhonda Byrne to Be Published Globally by HarperCollins Publishers », [communiqué de presse], *HarperCollins Publishers*, en ligne, <https://www.harpercollins.com/blogs/press-releases/new-book-by-international-bestselling-author-rhonda-byrne-to-be-published-globally-by-harpercollins-publishers>, 14 août 2020, consulté le 5 mai 2024.
- Palley, Thomas I., « From Keynesianism to Neoliberalism : Shifting Paradigms in Economics », *Neoliberalism. A Critical Reader*, Londres, Pluto Press, p. 20-29.
- Papalini, Vanina, « *Self-Help* et bien-être: la prescription dans la culture de masse », *Questions de communication*, vol. 22, 2012, p. 301-318.
- Popovic, Pierre, « Le différend des cultures et des savoirs dans l'incipit de *Bonheur d'occasion* », dans Marie-Andrée Beaudet (dir.), *Bonheur d'occasion au pluriel. Lectures et approches critiques*, Montréal, Nota bene, 1999, p. 15-61.

- Potter, Jonathan, *Representing Reality : Discourse, Rhetoric and Social Construction*, Londres, Sage Publications, 1996.
- Radway, Janice A., « Reading Is Not Eating: Mass-Produced Literature and the Theoretical, Methodological, and Political Consequences of a Metaphor », *Book Research Quarterly*, 1986, p. 7-29.
- Reboul, Olivier, *Introduction à la rhétorique. Théorie et pratique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1995 [1991].
- Rimke, Heidi Marie, « Governing Citizens through Self-Help Literature », *Cultural Studies*, vol. 14, n° 1, 2000, p. 61-78.
- Redden, Guy, « The New Agents: Personal Transfiguration and Radical Privatization in New Age Self-Help », *Journal of Consumer Culture*, vol. 2, n° 1, 2002, p. 33-52.
- , « *The Secret*, Cultural Property and the Construction of the Spiritual Commodity », *Cultural Studies Review*, vol. 18, n° 2, 2012, p. 52-73.
- Said, Edward W., *Orientalism*, New York, Vintage Books, 2003 [1978].
- De Saussure, Ferdinand, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1971 [1916].
- Science Council, « Our Definition of Science », en ligne, <https://sciencecouncil.org/about-science/our-definition-of-science/>, consulté le 4 mars 2024.
- The Secret*, « The Secret Store », en ligne, <https://www.theseecret.tv/store/>, consulté le 13 mai 2024.
- Shapiro, Marianna Ruah-Midbar, « ‘It’s a Game Everybody’s Already Playing’: The Creating-our-Reality Motif Between Secularization and Spiritualization in Contemporary Western Popular Spirituality », *Journal for the Study of Religions and Ideologies*, vol. 17, n° 51, 2018, p. 115-130.
- Sinnema, Peter W. « Introduction », dans Samuel Smiles, *Self-Help*, Oxford, Oxford University Press, 2002 [1859].
- Simonds, Wendy, *Women and Self-Help Culture. Reading Between the Lines*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1992.
- Souders, Michael C., *A God of Wealth. Religion, Modernity, and the Rhetoric of the Christian Prosperity Gospel*, Thèse de doctorat, University of Kansas, Département de philosophie, 2011.
- Svehla, Catherine A., *‘You Are What You Think’. American Self-Help and the Myth of Unlimited Human Potential*, thèse de doctorat, Pacifica Graduate Institute, 2008.
- TV Tropes, *Mad Scientist*, en ligne, <https://tvtropes.org/pmwiki/pmwiki.php/Main/MadScientist>, consulté le 4 mars 2024.
- Weber, Brenda R., *Makeover TV. Selfhood, Citizenship, and Celebrity*, Durham, Duke University Press, 2009.
- Weber, Max, *The Protestant Ethic and the ‘Spirit’ of Capitalism and Other Writings*, New York, Penguin Books, 2002 [1905].
- Wikipedia, « *The Secret* (Byrne Book) », en ligne, [https://en.wikipedia.org/wiki/The_Secret_\(2006_film\)](https://en.wikipedia.org/wiki/The_Secret_(2006_film)), page consultée le 25 octobre 2021.

Woodstock, Louise, « Vying Constructions of Reality: Religion, Science, and ‘Positive Thinking’ in Self-Help Literature », *Journal of Media and Religion*, vol. 4, n° 3, 2005, p. 155-178.